



Mouchka Stassart
& Claire Pahaut

Je vous le dis,
j'aime la vie

MOUCHKA STASSART

&

CLAIRE PAHAUT

*Je vous le dis,
j'aime la vie*

Mouchka Stassart, porteuse d'une foi inébranlable en la vie

C'est un grand honneur pour moi de préfacer le récit de vie de Mouchka Stassart. Et je le fais au nom du Groupe Mémoire que j'ai contribué à animer avec mes grands amis, Arthur Haulot, le docteur André Wynen et, aujourd'hui, Pieter Paul Baeten. Le fait que je sois en même temps le président de l'Amicale des ex-prisonniers politiques d'Auschwitz et de la Fondation Auschwitz atteste de notre volonté commune de sauvegarder l'unité de la déportation, l'unité de toutes les victimes des crimes et génocides nazis, crimes politiques, crimes contre l'humanité, crimes de guerre.

Amis au regard critique, les membres du Groupe Mémoire n'ont de cesse que de marquer la société civile belge d'avancées citoyennes: l'ouverture de l'enseignement à la Seconde Guerre mondiale et aux dénis des droits humains; la reconnaissance du 8 mai comme journée officielle de la démocratie et de la citoyenneté; la demande de condamnation et d'exclusion, par voie judiciaire, des partis liberticides qui contreviennent à la Déclaration universelle des Droits de l'homme; l'Appel citoyen face au désintéressement et au découragement de la population devant les discours extrémistes et séparatistes pendant la période préélectorale de 2006; l'ouverture du Décret relatif à la transmission de la mémoire des crimes de génocide, des crimes contre l'humanité aux crimes de guerre et aux faits de résistance; le refus de l'amnistie...

Mouchka Stassart était une des nôtres. Sa résistance à l'occupant, son arrestation, sa déportation ont augmenté sa détermination. Et aux jeunes qu'elle rencontrait lors des voyages dans les camps et dans les écoles, elle apprit l'histoire; leur expliqua «l'installation du déni des droits, la déshumanisation progressive et impitoyable de l'homme par l'homme. Mais aussi, la force de l'espoir qu'elle vivait avec eux».

En parcourant le récit de vie de Mouchka, je revois, en 1942, les femmes résistantes parmi les Partisans armés où j'assumais la fonction

PRÉFACE

de commandant de corps, à Bruxelles. Une femme pour deux hommes; telle était la répartition. Elles étaient essentiellement courrières. Femmes qui avez accompagné mes missions de guerre: s'emparer de cartes de ravitaillement et de cartes d'identité au Palais du Midi; puis, à Molenbeek, en bouclant la police dans ses propres cellules; et à la rue de la Madeleine où il fallut sortir ses armes. Femmes d'hier, la foi vous portait; nous devions aller jusqu'au bout.

La Résistance fut, au départ, un fait minoritaire de personnes ordinaires devant la disparition de libertés quotidiennes. Puis, elle devint, grâce à la sympathie et à l'adhésion d'une large couche de la population, une réalité tangible, avec des actes qui forcent l'admiration: de l'information au sabotage, des lignes d'évasion à la Résistance armée.

La Résistance, c'est toute une tradition que nous devons, aujourd'hui et demain continuer à honorer. La mission du Groupe Mémoire consiste précisément, non seulement à rappeler aux responsables politiques cette nécessité mais aussi à transmettre l'esprit de la Résistance aux nouvelles générations.

Au sein du Groupe Mémoire, Mouchka Stassart nous apparaissait comme porteuse d'une foi inébranlable en la vie. Nous avons admiré son élégance, sa fidélité au travail de mémoire, son attachement au pays, « cette patrie à célébrer, à aimer, à faire vivre en dépit de toutes les morosités de l'heure ».

Des Mouchka, on n'en fait plus. Merci à Claire Pahaut, fidèle amie du Groupe Mémoire, de reconstituer, avec cœur et vérité, ces moments de vie.

Baron Paul Halter
Président de la Fondation Auschwitz
Membre fondateur du Groupe Mémoire

La Résistance au féminin

Il n'est pas inutile de le rappeler, encore et toujours : la Résistance n'a pas été la seule affaire des hommes. Les femmes y furent nombreuses et, comme l'a souligné un historien-témoin, Henri Noguères, « proportionnellement plus qu'elles ne l'étaient à la même époque dans la population active ». Et pourtant, les femmes résistantes furent longtemps les oubliées de l'histoire. Si l'on excepte quelques livres de témoignage, l'historiographie qui leur est consacrée reste déficitaire, en Belgique comme ailleurs. L'action des femmes dans la Seconde Guerre mondiale a certes été cruciale à bien des égards, mais faute de pouvoir la quantifier, l'historien éprouve de grandes difficultés à faire émerger cette « ville engloutie ». Il est vrai que les femmes, qui jouaient un rôle si souvent qualifié de subalterne dans la Résistance, n'avaient pas toujours conscience de l'importance de leur action. Il est vrai aussi que beaucoup d'entre elles, à la Libération, sont restées dans l'anonymat. Estimant avoir fait leur devoir, mais n'en attendant aucune récompense, bien peu ont été officiellement reconnues au même titre que les hommes.

Il est difficile de comprendre la participation des femmes si l'on ne prend pas en compte le statut qui leur était dévolu dans la société d'avant-guerre. Juridiquement, elles étaient marginalisées, elles dépendaient du père ou du mari. Politiquement, elles n'avaient pas le droit de cité puisqu'elles n'étaient ni électrices ni éligibles. Citoyennes de seconde zone, en somme.

Sans doute serait-il présomptueux d'affirmer que la Résistance a contribué, d'une manière ou d'une autre, à l'émancipation collective des femmes. Pour beaucoup de résistantes, le retour à une vie « normale », après la Libération, ne fut d'ailleurs pas une sinécure. Elles se rendirent vite compte de l'extrême difficulté qu'il y avait encore à s'impliquer dans la « cité », en tant que femmes, et à faire bouger une société qui n'avait pas été autant qu'elles bouleversée par la guerre.

La grande fraternité universelle, l'humanité réconciliée, la paix vivante, l'égalité ou la justice, ça ne s'atteint pas par l'idée, par le discours ou par le pouvoir. Les femmes résistantes le savent, comme le savait celle à qui ce livre rend hommage. L'expérience des années de guerre et les souffrances endurées dans l'enfer des camps nazis ont forgé en elles des convictions solides. Elles n'ont pas seulement pris conscience que les rôles auparavant « établis » étaient caducs. Elles ont aussi tenté, chacune à sa mesure, de perpétuer les rapports bien plus égalitaires qui avaient prévalu, pendant la guerre, entre les hommes et les femmes de l'ombre.

« Follow me, be quiet ! »

Mouchka Stassart était entrée en résistance dès l'âge de vingt ans, avant de devenir une miraculée des tortures et des camps nazis. Elle n'en a pas moins continué, comme on va le lire, à embrasser jusqu'à la fin de sa vie de belles et justes causes, comme celle de l'égalité homme-femme précisément. Merci donc à Claire Pahaut de l'avoir longuement questionnée et écoutée pour recueillir, parfois jusqu'au-delà des mots, dans la part intime d'elle-même, ce que fut sa vie.

En s'engageant dans la Ligne Comète à l'été 1943, Mouchka a fait son choix, sans réserve, pour le restant de ses jours et en appuyant là juste où s'opère le décisif. Désir d'agir, d'agir libre. Désir d'une vie fondée sur l'engagement. Telle est la trace qu'elle nous laisse ici, dans ce livre – son livre – sur l'étroit sentier de la mémoire. En le lisant, peut-être l'entendrez-vous murmurer : « Follow me, be quiet ! » Ces mots qu'elle chuchota si souvent à John, Thomas, William, Thelma et bien d'autres aviateurs alliés tombés en territoire occupé, et qu'elle – simple maillon de la Ligne Comète – se chargeait de ramener à bon port, par monts et par vaux, la nuit de préférence et sans bruit. Ses « boys », comme elle les appelait, si désorientés et si désemparés sans leurs ailes... Il fallait bien qu'un ange aux yeux bleus les protège et les guide, du côté de Quiévrain, Sivry, Hertain, Avesnes, Aulnoye ou Maubeuge. C'était « Diane », son nom de guerre, alias Mouchka !

PRÉFACE

Il lui a fallu surmonter, on le lira également, d'immenses découragements, pendant sa captivité, à Ravensbrück et Mauthausen, mais aussi après la guerre. Ici aussi, elle l'a fait par foi. Alors même que rien ne compensait, ni ne remplaçait... C'était, par foi, qu'elle voulait voir large, faire bien, aller de l'avant et au fond des choses. Mais quelle foi? Il y en a tant et tant, et de si confuses ou suspectes ou mortelles, aujourd'hui comme hier. Foi dans la vie et dans l'amour, voilà. Tout en douceur et en modestie mais avec une volonté tellement farouche! C'était, chez elle, le ressort principal, à l'extrême opposé de la raideur et du fanatisme. C'est cela, par foi – elle le savait, elle le vivait – qui modifie l'humanité, qui la rend un peu plus humaine. C'est cela qui rompt le cercle de la violence.

Merci, Mouchka, d'avoir semé jusqu'à tes 90 ans, moins quelques jours, ces graines de valeurs universelles.

Bernard Balteau, journaliste

Connaître la violence, s'en méfier, mais la dire.
Dire les risques qu'ils ont pris, ces femmes et ces hommes de l'ombre,
ces résistantes et résistants, prisonnières et prisonniers politiques,
dans le Groupe Mémoire, à ce jour, réunis.
Arthur Haulot, André Wynen et Pieter Paul Baeten,
Paul Halter, Nina Erauw et Mouchka Stassart,
Paul Brusson et Pedro Dureuil,
André Charon, Philippe Claes et Raymond Itterbeek.
Ils ont creusé de leurs mains les bases de notre démocratie.
Ils ont pris les armes, celles du cœur et de l'esprit.
Leur corps en fut meurtri.
De retour des camps, ils ont rebondi, ont remplacé les armes par la parole.
Dire le vrai, dire la liberté, dire l'égalité, dire l'amour.
Que leur mémoire soit. Ils sont l'Histoire.
À vous tous, mes amis.
À toi, chère Mouchka.

*Merci à Mouchka d'avoir réservé tant de moments à expliquer ta vie,
Merci à Johannes Blum des longues heures d'enregistrement,
Merci aux amis de Mouchka de s'être laissés surprendre dans leurs
témoignages,
Merci à l'historien Etienne Verhoeyen et à Josette Jennès, neuropsychiatre,
Merci à Isabelle Wynen de son regard critique,
Merci à tous.*

Il fallait que ce soit dit.

*« Mes décorations ? Mais je n'en ai pas.
– Comment, Madame Stassart, vous n'en avez pas ?
– Non, Monsieur.
– Mais vous avez été décorée ; moi aussi, j'ai été décoré.
– Oh oui. Les reconnaissances de guerre. J'en ai conservé les diplômes.
Mais je ne peux me permettre d'acheter les médailles et de faire monter sur des barrettes. »*

C'est vrai. Avec mon premier salaire d'hôtesse de l'air, ce n'était pas possible pour moi. J'avais d'autres priorités. La plupart de mes compagnes, issues de bonnes familles, s'en contentaient, de ce salaire. Elles n'avaient pas besoin d'argent.

Et, en somme, que valaient ces décorations ? Mon vécu, je le gardais en moi. Certaines sabéniens avaient appris que je m'étais engagée dans la résistance pendant la guerre mais sans plus. J'y voyais une question de dignité. On savait que j'y avais perdu mes parents et qu'il me fallait du temps avant de remettre un peu d'ordre dans ma vie.

Nous sommes en 1948. Amanda Stassart travaille depuis deux ans à la Sabena. Elle a derrière elle un lourd passé. Un passé qu'elle ne cherche pas à oublier mais dont elle ne peut parler. Aujourd'hui, son amour de la vie se confond avec sa profession. La navigation aérienne lui colle à la peau. Des ailes ? Elle en a toujours porté. Les ailes de la liberté.

Quelques jours plus tard, me revoilà dans le bureau de la direction. Je me vois offrir une grande barrette clinquante de bleu, de blanc, de rouge et d'or. Ça ne me plaisait pas du tout d'arborer ces croix, ces médailles, ces Ordres.

Les directeurs me félicitent et m'annoncent qu'ils m'octroient un mois de congé – sans solde. Devrais-je les remercier ? Oui. Mais je leur glisse discrètement que j'avais un loyer à payer et que je n'avais pas d'économies. « Oublions ça ! » répondent-ils. (Ils ne mettent pas longtemps à se rattraper mais ils avaient essayé).

Je m'empresse d'aller commander les réductions des médailles, puisque du port des médailles, il était question. J'apprends ainsi que j'allais partir en Amérique. C'est toute une histoire.

En avril 1946, dans le cadre du bicentenaire de la Nation, le président des États-Unis, Harry Truman, se laisse séduire à l'idée de lancer à travers le Continent, *The Freedom train*, symbole de la marche des États vers la liberté. Réveillant, pour autant qu'il le faille, le cœur des Américains, au lendemain de la victoire contre le nazisme. Et de renforcer l'idée que, aujourd'hui non moins qu'hier, la liberté n'est jamais acquise.

Vaste exposition itinérante, le train transporte, dans trois voitures affrétées par la Pennsylvania Railroad, un ensemble de documents historiques retraçant la longue route vers la liberté. Trois voitures de la Pullman Company fournissent, elles, les logements nécessaires. Parmi les documents présentés au public, on retrouve, par exemple le projet de Déclaration de l'Indépendance de Thomas Jefferson et les notes manuscrites de Benjamin Franklin (1776), la Proclamation d'émancipation d'Abraham Lincoln (1862-1863), des manuscrits de Georges Washington, des manuscrits de Franklin Roosevelt ou encore tout ce qui relève de la campagne d'Eisenhower, général en chef des Forces alliées en Europe pendant la Seconde Guerre mondiale... Toute une pédagogie sur rail, fortement appuyée de fonds privés comme ceux de *Paramount Pictures*, de la *20th Century Fox*, de la *CBS*, etc.

Projet d'État et projets privés se mêlent alors pour créer une fondation, *L'American Heritage Foundation*, en charge de l'opérationnel et des finances. Des semaines de festivités commémoratives attendent le train à tous ses arrêts. Des milliers de citoyens l'accueillent sur les quais. Le train s'affiche partout : sur les tableaux et les cartes postales, sur les timbres-poste et les stylos, sur les casquettes, les T-shirts et les médailles, dans des publications et des *comics books*, aux miniatures et

sur les boîtes métalliques de céréales... Un blues, composé par Lil'Son Jackson sort même sur toutes les ondes.

The Freedom train démarrera de Philadelphia, le 17 septembre 1947, jour anniversaire de la Constitution, en présence du président Harry Truman. Il traversera les 48 États et rentrera en gare à Washington, le 22 janvier 1949.

C'est pour rendre vivant le concept de la Résistance européenne au nazisme que le gouvernement des États-Unis enquête puis s'adresse, par voie diplomatique obligée, à la direction de la Sabena et invite Amanda Stassart à accueillir à New York, le *Freedom train*, le jour du Thanksgiving, le 25 novembre 1948.

« Ils attendaient de moi de parler de la Belgique et de son statut pendant la guerre. De parler de l'Occupant nazi et de son programme de déportation vers les camps : déportation politique, déportation raciale. De plus, j'étais mandatée par la Sabena pour la mentionner dans toutes les cérémonies et manifestations auxquelles je serais invitée à participer. »

Il aura fallu cette invitation et toute la médiatisation qui suivit pour que le cercle de ses amis et de ses compagnons de travail entrent dans le secret de sa vie. Dans les grandes lignes, du moins.

Amanda Stassart atterrit à New York le 24 novembre 1948. Des informations protocolaires lui avaient été remises. Elle se sait présente dans des cérémonies officielles. Aux côtés du cardinal Spellman, du maire O' Dwyer, du directeur et de l'administrateur de l'American Heritage Foundation, du consul de Belgique, du président de l'Association des Vétérans belges, du directeur de la Sabena... Le chef d'État-major de l'*United States Air Force*, le général Hoyt S. Vandenberg Sanford, lui exprime personnellement sa gratitude et son admiration pour son engagement sous l'Occupation. Il l'invite entre autres à l'accompagner en Floride, en passant par Washington. Il ponctue les prestations officielles d'Amanda Stassart par des appels téléphoniques et des télégrammes. De la barrette de décorations,

même en réduction, et des rubans, elle en a donc bel et bien besoin. Les porter sur son uniforme, Amanda le fait, avec fierté.

Mais la surprise ne sera totale que lorsqu'à Denver, sur un plateau télévisé, Mouchka retrouve deux aviateurs qu'elle avait pu sauver grâce à l'organisation de la Ligne Comète. Thomas Beasley Applewhite, bombardier d'un Boeing B-17F, abattu le 11 novembre 1943, et Thelma B. Wiggins, opérateur radio dans une forteresse volante identique, abattue le 14 octobre 1943. Leurs routes s'étaient croisées le 22 décembre 1943, lorsqu'ils furent conduits par des guides Comète à Blandain, et réceptionnés par Diane, une jeune guide aux yeux bleus. Ils se souviennent du repas festif servi chez le docteur Druart et, ensuite, de la route vers Paris. Leur Noël de guerre. Quatre années se sont écoulées depuis... Les services de l'armée de l'air américaine avaient parcouru les listes d'aviateurs tombés en Europe et sauvés par les lignes d'évasion. De là, il n'y avait plus qu'à retrouver Diane.

« Nous nous sommes tout de suite reconnus. J'étais Diane, de mon nom de guerre. Ils étaient deux « boys » de mes derniers passages, l'hiver 1943-1944. Je me souviens de m'être dit, lors de mon arrestation : "Je les ai sauvés mais les ai renvoyés à la guerre. Et à moi, que va-t-il m'arriver?" Aujourd'hui, nous voilà réunis à tout nous raconter. Leur épopée. Ma déportation. Les silences. Mais l'heure est à la joie. Nous voulions y répondre, tous les trois. »

Amanda Stassart, le lieutenant Thomas B. Appleswhite de Memphis dans le Tennessee et le sergent Thelma B. Wiggins de Lithonia en Georgie sont alors à la une de toutes les invitations. Pendant plusieurs jours, ils passent d'interviews en réceptions officielles, de cocktails en débats publics, de séances photos en dîners.

« Ensuite, Thomas Appleswhite nous a invités chez lui pour trois jours. Il n'était pas marié et vivait avec sa mère à Memphis. Une charmante dame, propriétaire d'un institut de beauté. Qu'il me fût doux de me glisser dans la chaleur d'un foyer. Toute la ville était pavoisée de banderoles. J'arrivais comme une Queen. »

N'oubliant pas son métier, Amanda formule le souhait de visiter l'école d'hôtesse de l'air d'*United Air Lines* à Denver. Un programme qui visait à transformer la jeune fille américaine, confortablement installée dans ses baskets, en une *air-hostess* élégante, souriante et sachant accueillir les passagers par un faire-valoir : maquillage, parfum et griffe de la haute couture américaine. « *Et nous, à la Sabena, nous avons tout à apprendre. Escarpins aux talons hauts, cheveux harmonieusement rattrapés, rouge à lèvres brillant, sourire éclatant.* »

Amanda Stassart constate très vite qu'au pays de la liberté, hôtesse et stewards sont en plus sur pied d'égalité. Au sein de la compagnie belge, l'heure n'était pas encore aux réformes. Chaussures hautes, oui ; un peu de rouge à lèvres, oui. Mais pas question d'évoquer l'égalité de statut.

La fin de l'année 1948 approche. Les villes scintillent et chantent Noël. Les vitrines se parent d'un uniforme vert, rouge et or. La guerre est loin. Les brutalités, la faim, les dénis appartiennent à l'histoire. Le *Freedom train* s'apprête à rentrer en gare. Des millions d'Américains ont appris leur leçon de citoyenneté.

Amanda, Thomas et Thelma s'échangent un au revoir. Le temps dira que ce n'était pas que des mots. Le spleen envahit alors le cœur d'Amanda. Le général Hoyt S. Vandenberg Sanford lui avait transmis le message qu'un avion de l'armée de l'air était à sa disposition pour toute destination sur le territoire américain. *The American dream*. Mouchka souhaitait rendre visite à une amie de sa mère, Miss Butler, à Chicago. Elle la retrouve dans un home, âgée mais très belle. Avec elle, elle fait le deuil de sa maman. Et puis, la voilà, pour une fois, priante. « *J'avais vraiment envie d'aller à Hawaïi. Le directeur d'United Air Lines me demande alors si je connaissais quelqu'un à Hawaïi. Je lui réponds que non.*

« *Alors pourquoi voulez-vous y aller ?*

– *Oh, j'en rêve !*

– *Attendez, on va arranger ça.* » *Et le rêve s'exauça.* »

PROLOGUE

« Je suis accueillie avec la musique, les danses et le grand collier de fleurs. Je loge dans un hôtel splendide à Ala Moana Beach. Je suis heureuse. Tout me sourit : le soleil, la mer, turquoise, et le sable doré. Flânant sur la plage, je suis accostée par des jeunes stewards hawaïens ; ils ne pouvaient ignorer la présence d'une jeune hôtesse belge. La presse en parlait sur tous les arpèges. Oui, je suis bien en séjour chez eux. Ils cherchent, avec délicatesse, à me plaire. Ils me proposent d'aller sur l'île de Molokai, l'île du Père Damien, belge lui aussi ; ils le connaissent si bien. »

L'île de Molokai, dans l'archipel d'Hawaii, sauvage et non apprivoisée, avait été utilisée, au XIX^e siècle, par les gouvernements locaux, pour y grouper, d'autorité, tous les lépreux. Ceux-ci furent alors rassemblés sur le littoral nord, dans la péninsule de Kalaupapa, une échappée de lave, complètement isolée par la mer et d'insurmontables falaises. La léproserie du Père Damien de Veuster est aujourd'hui classée en site historique national, en lieu de recueillement.

« Mais les jeunes stewards n'en restent pas là ; ils m'invitent chez eux, dans leurs propres familles. Ce séjour à Hawaii, cette fusion avec une nature enchanteresse, cet échange de gentillesse et d'humanité étaient tout ce dont j'avais besoin. Je pressentais qu'en rentrant à Bruxelles, certains de mes collègues auraient eu quelques échos de ma contribution "à un truc du souvenir", mais pas beaucoup plus. La plupart n'ont rien dit. Moi, non plus.

Je venais de retrouver deux aviateurs d'hier ; je pouvais tourner la page de ma vie.

Ma vie ? »

Aussi loin qu'elle s'en souviene...

Mouchka

La vie d'Amanda Stassart ne ressemble à aucune autre vie. Du quotidien aux grands moments rituels, tout se fait, en elle, dans la spécificité. De quoi étonner, inquiéter, pleurer et même rire. Toujours elle restera fidèle à ce qu'elle a reçu : une féminité toute en harmonie, faite d'intuition, d'intelligence, de fair-play et de droiture, et un immense plaisir de vivre.

Elle se prénomme Amanda, du nom de sa marraine américaine, une riche dame de Philadelphie, Mme Amanda Grégory Thoma's, qui emmena ses parents aux États-Unis, en 1920-1921. Mais dans les bras de sa mère, la douce et menue Louise Bastin, le prénom de Mouchka chante comme une berceuse. Et le nom de Mouchka resta.

Mouchka est née à Lausanne le 17 février 1923, dans une excellente pouponnière. Sa maman était rentrée des États-Unis pour la mettre au monde en Europe. Sur le plan professionnel, elle croyait ne pas pouvoir garder le bébé près d'elle. Son mari, Louis Achille Stassart, et elle-même étaient entièrement au service de la riche Américaine.

Louis Stassart, bel homme, est en effet le businessman, l'intendant des biens d'Amanda G. Thoma's ; celle-ci se sentait en sécurité avec lui. Louise et lui sont partis, poussés par le rêve américain de faire fortune : l'Eldorado. Louis Stassart s'était brouillé avec sa famille en épousant Louise Bastin, une jeune-fille de onze ans plus âgée que lui. Son départ aux États-Unis l'avait définitivement coupé de sa famille. C'est ainsi que Mouchka ne rencontra que deux ou trois fois son grand-père paternel, un monsieur sympathique mais pas très causant, propriétaire à Bruxelles, chaussée de Wavre, d'une belle crèmerie.

La mère de Mouchka, Louise Bastin, était née le 12 mai 1887 à Bruxelles. Léonie Breyne, la mère de Louise et la grand-mère de Mouchka, était une dame au cœur d'or, très digne mais sévère. Bonne Flamande bon teint, originaire de Roulers, elle avait épousé un Wallon bon teint de Chimay/Couvin. Un bel homme, gendarme

à Ixelles. Victime, lors d'une ronde, d'une agression violente, il terminera hélas sa vie dans un institut psychiatrique. La grand-mère veilla donc seule à l'éducation de leurs sept enfants : trois filles (Jeanne, Louise et Julia) et quatre garçons dont deux par adoption. Léonie possède un atelier de couture et initie ses trois filles à cet art féminin. Son premier atelier, elle l'avait ouvert chaussée de Boondaël ; le second, rue du Serpentin, à Ixelles, près des étangs. Ce n'était pas vraiment un magasin, il n'y avait pas de vitrines. C'était un atelier privé, ce qu'on appelle déjà la belle maison de couture et qui ne travaille que sur commande.

À l'époque, Léonie compte parmi sa clientèle de nombreux Russes, des Russes blancs. Mouchka en a toujours entendu parler. Ils avaient fui le communisme et exerçaient, à Bruxelles, des petits métiers. Pendant la guerre, certains s'allièrent pourtant aux troupes d'occupation. On les retrouvera en uniforme allemand, dans les *kommandanturs*. La grand-mère, cette dame au cœur d'or, digne, sévère et grande chrétienne, en a logé dans sa grande maison. Mouchka, résistante s'en souviendra et s'en inquiétera.

La sœur de Louis Achille Stassart était une amie de Louise Bastin. C'est ainsi que Louis et Louise se sont rencontrés, se sont aimés et épousés. Louis habitait avec Louise, chez la grand-mère. Certes elle aurait préféré, pour Louise, un mari plus âgé. Louise travaille dans une fabrique de poupées articulées et est, ensuite, engagée à la maison Valens, avenue Louise, par une amie de la grand-mère. C'est là qu'elle est remarquée par la riche Américaine, Mme Amanda G. Thoma's. Louise parle anglais ; c'est une petite dame au caractère gai, elle chante, coud et brode avec finesse. Mme Amanda G. Thoma's leur propose, à elle et à Louis, de l'accompagner aux États-unis. Et quand, enceinte de Mouchka, Louise revient en Europe et accouche à Lausanne, la grand-mère va chercher l'enfant et l'emmène chez elle. Que va-t-on dire de la famille si l'enfant est élevé par des étrangers ? Sa maison est grande, toujours ouverte à tout le monde.

Mouchka atterrit ainsi dans la maison de sa grand-mère maternelle. Le père, en revanche, on ne l'aimait toujours pas trop. Elle grandit sous les regards de la grand-mère et de la tante Julia, restée célibataire. Mouchka n'a jamais bien su ce qu'était une mère; une absence en tout cas. Sa grand-mère est une femme énergique et très chrétienne. Elle lui a, certes, transmis la force intérieure. Quant à la tante, qui avait entrepris une formation universitaire, elle se montre attentive à son apprentissage scolaire. Mouchka reçoit d'elles une belle éducation, faite d'instruction et de vie chrétienne. Et surtout faite de principes et de règles. Tout doit être bien, tout doit être net. La grand-mère, une Flamande de Roulers, la vouvoie. Et de peur de mal s'exprimer en français, lui parle en flamand. Mouchka répond en français. Mais des câlins, elle n'en reçoit pas. C'est un peu comme ça, à l'époque.

Mouchka est confiée aux Sœurs de Saint-Vincent de Paul, qui avaient une école à Ixelles, chaussée de Vleurgat. Les sœurs étaient elles aussi sévères mais l'éducation qu'elles donnaient aux enfants était de qualité. Chaque matin, tante Julia conduisait Mouchka à l'école et venait la rechercher le soir. La jeune fille était sans doute un peu espiègle et rebelle: elle devait chahuter et, le soir, se faire gronder.

À la maison, la prière est présente tout au long de la journée: avant le repas, le bénédicité; après le repas, la prière du soir. Toute la journée du dimanche est consacrée aux offices. À 7 heures et demie du matin, tante Julia et Mouchka partent à la première messe, la messe-basse. À 10 heures, Mouchka accompagne sa grand-mère à la grand-messe, la messe chantée. Toutes deux endimanchées. Les voisins les regardent. Elles reviennent prendre le repas dominical à la maison et, à 16 heures, se rendent à la bénédiction dans un institut catholique bruxellois, chaussée de Wavre. Retour à la maison, pour le goûter puis le salut, à l'église Sainte-Croix, près de la place Flagey. À l'âge de six ans, Mouchka y fait sa communion privée. Et la confession? Une fois par mois. Les confessionnaux de l'église Sainte-Croix étaient vétustes. La grand-mère et la tante offrent de les restaurer, du bois au marbre. Elles

y mettent pratiquement toutes leurs économies, quitte à vivre de peu au quotidien. La charité ne se compte pas.

Mouchka doit connaître ses leçons sur le bout des doigts. Les deux dames auraient aimé qu'elle soit première de classe, mais Mouchka n'y pense pas. Dans la couture, on travaille souvent le soir. Il faut, à la hâte, terminer les commandes que la cliente viendra rechercher le lendemain matin. Et Mouchka se retrouve souvent seule à assumer ses devoirs et ses leçons pour l'école. Ne s'est-elle pas endormie, un soir, sur les deux chaises où elle s'était allongée. Les dames l'avaient oubliée jusqu'à l'heure tardive de leur coucher. Et le lendemain, à l'école, de raconter à son amie Renée: *«Je ne sais pas ma leçon. Tante Julia n'a pas voulu, hier soir, que je monte dormir avant que je ne la sache. Et puis, elle m'a oubliée. Et j'ai dormi toute la nuit sur les deux chaises.»* L'amie Renée s'empresse de rapporter la chose à sa maman qui, elle, choquée, prend contact avec la directrice de l'école. La grand-mère et la tante sont convoquées: elles n'étaient pas contentes du tout. Mais elles n'ont jamais levé la main sur elle.

Mouchka grandit entre deux dames très strictes. Elle leur vouera pourtant un profond respect. Ne constituaient-elles pas sa vraie famille? Et si d'aventure sa maman rentrait en Europe et arrivait les bras chargés de cadeaux, Mouchka se cachait chez des voisins de peur d'être arrachée au cocon qu'elle s'était construit. Elle se sentait bien dans cette famille de «gens bien». Même si, chez les gens bien, les enfants suivent des règles. Son amie Renée est aussi «fille unique dans une famille de gens bien». Les deux fillettes sont voisines, les maisons se touchent et, par la petite fenêtre de la cage d'escalier, Mouchka peut parler furtivement avec Renée dans sa cuisine. Mouchka peut aussi inviter Renée chez elle; elle avait un beau jardin. En revanche, dans la rue, les petites ne peuvent ni traîner ni retrouver les petits copains pour jouer.

Un jour, elle a environ six ans, Mouchka se risque sur le pas de la porte. Elle s'assied, avec son amie Renée, sur les marches du perron.

Jusqu'à ce que, en se tortillant, Renée lui dise: « C'est drôle, mes fesses se mouillent... » Mouchka avait la même impression. Honteuses et en pleurs, elles rentrent chacune chez elle. Julia attendait la gaillarde avec autorité: « Voilà ce qui arrive quand on désobéit! » Julia avait jeté un seau d'eau dans le vestibule et l'eau s'était sournoisement glissée sous la porte d'entrée et avait mouillé les deux fillettes, de la robe à la petite culotte.

Mouchka aime bien l'école, elle y retrouve ses amies. Elle aime les sœurs mais pas Sœur Tarsitia: elle est bien trop sévère, elle crie et frappe sur la table. Cela ne freine cependant pas les petites effrontées. Mouchka s'était fabriqué une sarbacane avec un morceau de tuyau de fil électrique et soufflait des morceaux de papier mâché dans la cornette de Sœur Tarsitia – une belle grande cornette blanche des Sœurs de Saint-Vincent de Paul. De quoi attraper des mauvais points ou des retenues. Et elle en eut, des retenues. Au retour, un savon l'attendait. Mais, giflée, jamais elle ne le fut. Mouchka fut bien élevée, bien soignée. Elle avait une belle chambre mais, on le répète, pas de câlins.

Douze ans. La communion solennelle. Pour ces petites grandes filles de l'école des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, la belle robe de communicante devait être la plus belle. Elles entraient en coquetterie mais, hélas, non en religion. Ces robes, certaines les remettent aux processions. D'autres, habillées d'une longue chasuble brodée d'une croix sur le devant, les cheveux roulés au-dessus de la tête, deviennent les Croisés eucharistiques, les Chevaliers du Christ. À Mouchka, qui a de très longs et si beaux cheveux, est donné le rôle de Marie-Madeleine, la préférée du Christ, celle qui lui essuie les pieds de ses cheveux. Le quartier tout entier est en fête. Des reposoirs fleurissent de bougies et de statuettes les fenêtres des maisons, jusqu'au premier étage. Des fillettes portent des paniers et sèment les pavés de pétales de rose. Tous les voisins sont là pour les voir et les féliciter. Les deux dames sont fières. Et Mouchka, heureuse, de ces marques spontanées d'affection.

Les deux dames veillent aussi à ce qu'elle entretienne des contacts épistolaires réguliers avec ses parents. Il lui est en effet impossible d'aller en vacances chez eux. Mouchka sait qu'ils voyagent souvent avec sa marraine, Mme Amanda G. Thoma's, une dame veuve qui gère des laboratoires de produits cosmétiques et pharmaceutiques. Le fils de celle-ci, âgé de quinze ans et haut de plus de 2 mètres, cherche son bonheur autrement. Il deviendra, pourtant, PDG chez Chanel USA. Louis et Louise ne sont pas trop de deux pour coacher bagages et voyages. Amanda G. Thoma's ne part jamais sans ses trente malles; elle ne dort que dans ses propres draps de satin ou de lin brodé. À l'époque, les Américaines pouvaient être extravagantes et dénotaient à côté des pauvres et des immigrés.

Les vacances, Mouchka les passe dans les Ardennes, dans la famille de son grand-père maternel. À la ferme du Capitaine, à Brûly près de Couvin et à Pesche. Petite fille de la ville, elle se glisse dans d'autres structures où se mêlent cousinades et métairies. Parfois, son père ou sa mère l'enlève, pour quelques jours d'iode, à Coxyde-les-Bains.

Jusqu'à ce qu'ils décident de rentrer en Europe et de la reprendre avec eux. Elle a treize ans. Louis Stassart est introduit à la *General Motors Company*, à Paris, par la marraine, qui avait décidément beaucoup de relations. C'est un drame pour Mouchka: quitter le foyer qu'elle connaît, ses amies, son école. Tout le monde pleure. Mais elle doit rejoindre ses parents à Paris. C'était en 1936.

Ainsi Mouchka ferme-t-elle la porte de sa petite enfance. Elle avait grandi dans l'étroitesse de deux dames bien trop âgées pour être mères et pour qui le sérieux de la vie était vraiment très sérieux. Mouchka leur restera fidèle, aussi longtemps que la vie lui donnera de le faire; fidèle à sa grand-mère, à tante Julia et aussi à son amie Renée.

L'absence de ses parents avait cependant fait d'elle une petite fille indépendante. Mais elle ne savait peut-être pas encore qu'elle était jolie et que la vie l'appellerait vite hors du nid. Vivre libre avait déjà germé en elle et tracé les sillons de sa vie.

Paris, c'est la vie...

Louis et Louise habitent avenue Henri Martin, près du Trocadéro. Le quartier est superbe. La Gestapo y prendra des bureaux, en 1940. Heureusement, quand Mouchka entrera en résistance, la famille avait déménagé, dans le XVII^e, au 8 rue Marguerite, près de l'Étoile, entre la place des Ternes et le parc Monceau. Mouchka se glisse facilement dans sa vie d'ado à Paris. Des horizons s'ouvrent : elle se sent tout autre.

Ses parents souhaitent la présenter à leurs amis parisiens et lui font, ni plus ni moins, refaire sa communion solennelle. Mouchka n'y voit que la nouvelle robe et la fête.

L'école l'attend. Après avoir fréquenté pendant un an l'enseignement catholique privé, elle est inscrite par son père à l'école municipale, rue de la Ville-l'Évêque. Mais ses deux nattes et son petit accent du Nord font d'elle une *Grietje*, surnommée par d'aucunes, la « Boche du Nord ». Petite, sa grand-mère lui avait parlé de la guerre 1914-1918. Les Allemands, racontait-elle, sont cruels, ils coupent la main des enfants. On dit que cela s'est réellement passé à Roulers. Mouchka n'apprécie pas le surnom qu'on lui attribue. Ça ne l'empêche toutefois pas d'être bonne élève. L'école, les promenades au parc avec ses chiens, la rue, les copains, tout est nouveau pour elle. Elle s'y fait si bien qu'elle ne voit pas la tristesse de sa mère qui pensait l'avoir retrouvée en petite fille à chérir. La liberté, Mouchka la découvre et la cultive.

Son éducation religieuse s'efface progressivement. Si la foi dans les valeurs est bien ancrée en elle, Mouchka se passerait volontiers du culte et des rites. Son père et sa mère ne pratiquent pas ; ils exigent d'elle un minimum, la messe dominicale. Mouchka repère assez vite des jeunes du quartier pris dans le même piège. Et en calculant bien le temps d'une messe, ils instaurent l'escapade dominicale.

Mouchka devient une demoiselle, une Parisienne. Elle s'habille avec goût ; avec ses longs cheveux noirs, son visage souriant, ses yeux bleus pétillants dans un regard affirmé, elle plaît déjà. Mais son

père ne l'a pas vue grandir. Il se prend même une colère, le soir du 14 juillet, où Mouchka reçoit son premier baiser. Toute la France festoie. Ses parents rejoignent des amis. Ils ne se doutent pas de l'attrait du bal musette pour leur grande fille. Laiscée seule à la maison, elle fuit et retrouve son petit ami de la promenade des chiens. Les parents ne devraient pas être là où les enfants ne les attendent pas. Au moment où son cœur déborde, Mouchka est surprise par son père, parti à sa recherche. Le baiser partagé fut de trop pour l'honneur de ce dernier. Mais surtout, il n'avait pas pu maîtriser son inquiétude et sa colère de ne pas retrouver sa fille au lit, la nuit du 14 juillet.

Ce fut bientôt le temps de la Sorbonne. Mouchka parle facilement les langues et, sur le conseil de ses parents, s'inscrit en droit international. C'était déjà en 1939. Une année d'insouciance. Une première année d'étudiante. Les bruits de guerre, la politique ne l'intéressent pas. Aux cours, on n'en parle pas. Mais l'invasion de la Pologne, le 1^{er} septembre 1939, sera pour ses amis et elle-même, l'élément déclencheur. Ils se retrouvent dans les bistrotts et s'interrogent. Personne, en fait, ne croit à l'occupation de la France. Elle est très forte, la France.

Pourtant arrive le jour où l'Allemagne lui déclare la guerre. En mai 1940, ce fut l'exode, un moment terrible pour Mouchka. Cette période l'a définitivement mûrie. Un poids lui tombe véritablement sur les épaules. Fuir est le mot d'ordre. Des colonnes de civils descendent vers le sud: à pied, en vélo, en charrette, en voiture, ils fuient en masse. Après quelques jours, le ravitaillement fait défaut. La faim et la soif poussent à voler. Des fermes sont visitées. On cuit des poules dans des seaux. Lorsqu'apparaissent des avions volant en tapis au-dessus des routes, les familles se jettent dans les fossés, abandonnant sur les chemins les vélos, les charrettes, les landaus, les voitures. Les bombes éclatent. La fumée, les cris, le silence. C'est ça, l'exode. C'est effrayant un peuple en errance.

La mère de Mouchka avait déjà vécu l'autre guerre et elle avait supplié son mari de quitter Paris: «Vous devez partir, à deux, et moi,

je vais garder la maison. De ce que je me souviens de 1914-1918, les Allemands prennent les jeunes filles et les hommes en âge de travailler. Vous trouverez bien à vous loger dans le sud.» Ainsi partent-ils, son père et elle. Louis prend avec lui quelques camions et des ouvriers de la *General Motors*. Ils ont pu ainsi embarquer, sur la route, des réfugiés belges, des soldats... La Belgique était déjà envahie et avait capitulé.

Ils s'arrêtent à Limoges. Beaucoup de Français ouvrent leur porte. Une dame met son garage à leur disposition et les soldats belges s'y installent. Mais devant l'inquiétude du père de laisser Mouchka avec les jeunes soldats, l'hôtesse lui propose de la loger dans la maison, paillasse par terre. Ils restent à Limoges certainement un mois, tandis que la France se couvre de vert-de-gris.

Peu après, son père voulut retrouver sa mère. Il laisse les soldats remonter avec les camions. À Paris, Louise vivait dans la peur. Elle n'a jamais pensé que la France puisse être occupée. La Pologne, l'Autriche, oui mais, pas la France! A-t-elle eu peur d'une seconde guerre 1914-1918? Peut-être. Pourtant, jeune et vaillante, elle glissait alors des journaux clandestins dans les boîtes aux lettres. Mais, à Paris, les voisins commencent à l'insulter: «*Voilà la Belge*». Les Belges avaient laissé passer les Allemands! Elle, une petite dame distinguée, élégante, sociable et de si belle humeur, elle en perd la couleur de ses cheveux. Son époux et sa fille la retrouvent blanche.

Louis, Louise et Mouchka reprennent alors leur petite vie parisienne à trois. Louis, le père, se rend à la *General Motors Company*, une usine américaine qui monte des Studebakers. Il lui faut de l'argent pour vivre. Sans doute était-il directeur de marketing; un beau poste car ils vivaient bien. À son arrivée à l'usine, un huissier l'arrête: «*Monsieur Stassart, veuillez attendre s'il vous plaît. L'Oberscharfführer va vous recevoir.*» D'une personnalité assez forte, Louis ne l'entend pas de cette oreille et force la porte de son propre bureau. Un officier allemand le reçoit avec beaucoup de correction. Il faut dire qu'en 1940, les officiers allemands qui tenaient Paris avaient reçu des ordres

de civilité avec la population ; la première année du moins. Ils étaient beaux et avenants. L'uniforme les flattait. L'officier s'adresse à lui :

« Vous comprenez, Monsieur Stassart, nous n'allons plus construire de belles voitures de luxe mais bien des véhicules militaires. La guerre est finie maintenant et vous l'avez perdue. Nous devons travailler, ensemble et redresser l'économie allemande.

– *Je ne travaille pas avec les Boches* », répond brutalement le père.

Il aurait dû se montrer plus souple ; il ne l'a pas été. Il rentre à la maison. « Louise, prépare-moi une valise, rassemble tout l'argent liquide que tu peux. Je dois partir. J'ai fait une bêtise, j'ai été trop brusque. Je dois me cacher. Vous, les femmes, vous restez bien calmement ici. Surtout, vous ne faites rien. Je pars en province. Je ne vous dis pas où car si jamais vous êtes arrêtées et interrogées, vous ne pourrez dire où je suis. Mais je viendrai vous voir, régulièrement, aussi souvent que possible, puis je repartirai. » Louise lui donne tout l'argent qu'elle peut, elle va même à la banque, une des dernières fois, il faut le dire. Et le père s'en va. Peut-être avait-il déjà prévu ce départ. Sans doute savait-il ce que l'historienne Miriam Kleiman affirme aujourd'hui. Certains dirigeants de la GM, dont James Mooney, directeur à Paris des filiales européennes, collaborèrent à la conversion des usines implantées en France en usines militaires allemandes.

La Sorbonne est fermée et Mouchka reste seule avec sa mère. La famille est éclatée. Où le père est-il parti se cacher ? Mouchka ne le sait pas. Elle ne l'a jamais su. Après la guerre, elle est revenue à Paris. Elle s'est rendue très souvent dans le quartier de l'Étoile : on la connaissait mais personne ne l'a jamais contactée au sujet de son père. Chez qui s'est-il caché ? Qui l'a aidé ? Elle savait qu'il revenait voir Louise mais toujours à l'improviste. Mouchka était rarement-là quand il passait. Et sa mère n'a jamais partagé ni même laissé entrevoir son inquiétude, son angoisse. Les parents ne partageaient pas leurs soucis avec les enfants. Le silence de sa mère reste un non-dit, même dans l'intimité profonde qui les liera au camp nazi.

À l'époque, on disait sa crainte des Allemands, de l'Occupant. Pas celle d'Hitler. On ne parlait pas de lui. Louise ne voulait pas que Mouchka traîne dans les rues ni ne sorte le soir. « Je vais t'inscrire dans un cours du soir, en dactylographie, et, en journée, tu iras te distraire dans l'atelier de Madame Agnès, ma modiste, rue du Faubourg Saint-Honoré. Cela t'amusera d'apprendre à créer des chapeaux. » Là voilà rassurée, les journées de sa fille sont bien remplies. Mouchka s'amuse à créer des chapeaux. Elle peut même en vendre, à son propre compte. Quant aux cours de dactylographie, elle n'y va pas souvent. Elle retrouve ses copains, après la journée. Une petite bande de jeunes, à vivre ensemble dans les rues et à prendre la pause chez Chopin¹, au parc Monceau, ou dans les bistrots. Tout cela lui convient. Les premiers mois de guerre passent. Mais quand on a dix-sept ou dix-huit ans, on aime la vie, la liberté. Or la guerre et l'occupation vous tombent dessus, et petit à petit le monde bascule. On se retrouve privé de tout, on ne peut plus rien faire, les magasins se vident ; plus de lumières entre 22 heures et 7 heures du matin, plus de cinéma... Les Allemands sont partout. Les garçons ne doivent-ils pas descendre du trottoir quand ils croisent les officiers ? Les copains juifs sont identifiés², contrôlés, surveillés. Pourquoi ? Que viennent faire ces ordonnances en matière religieuse dans un pays comme la France ? Et Mouchka ne comprend pas pourquoi son amie Milka doit porter une étoile jaune. Les jeunes gens sont mobilisés pour travailler en Allemagne³. C'est le temps des frustrations. Mais quand on est jeune, on refuse de se soumettre, d'accepter, on réagit. Mouchka cherche à s'engager.

Le mois de juillet 1942 déstabilise les jeunes. Des ordonnances de plus en plus strictes limitent le quotidien des familles juives. La population en est mal informée. Les journaux en parlent peu. Comme si c'était des décisions que le politique cherchait à cacher. Des rumeurs circulent partout. Louise Bastin elle-même s'inquiète pour ses amis juifs : ils sont nombreux dans la couture. À la mi-juillet, elle défend à

Mouchka de sortir : ça va mal en ville. Et après les jours des 16 et 17 juillet 1942, elle ne reverra plus Milka. Préparée depuis la conférence de Wannsee, en janvier 1942⁴, l'opération « Vent printanier » frappe durement la communauté juive de France. À Paris, c'est au Vel d'Hiv (Vélodrome d'hiver) que la police française, sur l'ordre de Vichy, rassemble plus de 13 000 Juifs avant de les déporter dans les camps de mise à mort de Haute-Silésie.

Un jour, Robert, un de ses copains habitant au 4 rue Marguerite, accoste Mouchka : « Tu sais, tous ces schleus qui occupent notre ville, il nous faut réagir. Pourrais-tu, toi qui connais bien Paris, trimbaler cette petite mallette depuis le métro Étoile, jusqu'à la Bastille ? Là, à la sortie du métro, une personne la réceptionnera. » Mouchka pense à du marché noir, à de la nourriture, et elle ne demande rien. Elle a grandi avec Robert, qui est un peu plus âgé qu'elle. Il lui confie les mallettes sans lui donner d'autre consigne. Il insiste un peu en prétextant que lui n'a vraiment pas le temps. La voilà, à traverser Paris avec ses socquettes blanches, ses beaux cheveux et son air frondeur. La mallette de Robert est tellement lourde et elle, tout à fait innocente. Payait-elle le ticket de métro ? Mouchka assure ce transport au lieu d'aller au cours. Sans rien dire à sa mère. Elle sait que les Allemands contrôlent et ne s'inquiète pas pour de la farine, du sucre, du café ou du chocolat... Non, elle ne sera pas contrôlée.

Mouchka ne panique pas facilement. Mais quand même, elle finit par lui dire : *« Écoute, Robert, qu'y a-t-il dans cette mallette ? Je suis là, comme une idiote, à la transporter. Si je transporte ainsi de la farine, par exemple, j'aimerais bien en avoir un peu. À la maison, ma mère a de plus en plus de difficultés à nous nourrir. »*

– *Tu ne diras rien à personne ? Ce sont des mitraillettes Sten⁵, en trois pièces détachées.*

– *Ça, je refuse. On arrête. Non, des armes, je ne veux pas. Que je sois prise pour un kilo de pommes de terre, de viande, pour un poulet, n'importe quoi. Mais pas d'armes. Ce n'est pas chic de ta part, tu aurais dû me le*

dire dès le début. Je ne l'aurais pas fait. Faut plus compter sur moi. On arrête. Je ne veux plus continuer. »

Et Mouchka ne fit plus rien. Jusqu'au jour où – c'était les premiers jours d'automne 1943 – en rentrant chez elle après un cours, elle aperçoit sa mère au bout du couloir, au pied de l'escalier de service. Ne l'entend-elle pas parler anglais à quelques messieurs ? À chacune de ses visites, son père ne les mettait-ils jamais en garde à ce sujet ? « Vous les femmes, vous restez bien tranquilles, vous ne faites rien. « Oui », lui répondait Louise. Mais un jour, elle ajouta : « J'ai quand même hébergé le professeur d'anglais d'Amanda avant qu'elle ne puisse partir en province. Cette vieille demoiselle était juive. Elle habitait rue de Chazelle et devait se cacher. »

Ce jour-là, Mouchka surprend sa mère. Toute affolée, sa mère lui met un doigt sur la bouche : « *Tais-toi, ne dis rien.* » Et de pousser les Anglais dans l'escalier : « *I'm coming.* »

Étonnée, elle lui demande avec qui elle parle et surtout en anglais. Les yeux remplis de larmes, sa mère la supplie de ne rien dire à personne.

« Ce sont des aviateurs anglais et américains que je cache dans les mansardes.

– Et depuis quand tu les caches ?

– Pas longtemps, tu sais, et je n'en cache pas tous les jours.

– Mais maman, tu te rends compte du bazar, si quelqu'un rentrait, si papa rentrait ?

– Non, non ce n'est rien, ce n'est que pour un temps. Tout va s'arranger, tu verras... »

Elles habitaient alors un grand appartement et sa mère leur proposait les chambres de bonne dans les mansardes. Louise Bastin, logeuse, était, sans la savoir, un échelon de la Ligne Comète. C'était une ligne d'évasion mise en place par Andrée De Jongh, dite Dédée, au lendemain de la capitulation belge. Composé essentiellement de jeunes étudiants belges et français, cette Ligne permit à environ 800

aviateurs alliés de s'évader et de rejoindre l'Angleterre, via la France et les Pyrénées, de septembre 1941 à septembre 1944 – hélas au détriment d'environ 800 arrestations de ses agents dont 216 seront exécutés ou décédés en déportation. Un véritable réseau de logeurs et de passeurs se relayaient, du nord au sud, jusqu'au démantèlement par l'infiltration de « traîtres » au service du Reich. Arrêtée dès janvier 1943, Dédée sera remplacée, au nord par son père Frédéric De Jongh, jusqu'en juillet 1943, et au sud par Jean-François Nothomb, jusqu'en janvier 1944, ainsi qu'à Paris, par le comte Jacques le Grelle, jusqu'en janvier 1944 également. La force de la Ligne fut certes l'esprit d'unité, de liberté, de sincérité et d'engagement des agents. Un esprit repris dans la devise : « *Pugna quin percutias.* »

En fait, Louise et Mouchka avaient le même caractère et les mêmes mots d'ordre : « Welkom. Freedom. » Louise avait accepté de devenir « logeuse » à la demande d'une amie, Madame Germaine Bajpai⁶. Ce jour-là, elle dit encore à sa fille : « Il faut être très prudent et ne rien confier à personne. Dans ce genre de choses, il faut absolument se taire. Si les Allemands les prennent, ils seront exécutés.

– *Mais tu sais maman, je vais te dire ce que je faisais, moi, pendant que tu les cachais. Je rendais aussi des services.* »

La mère fond en larmes : « *Tu t'imagines, petite fille, ce que tu risquais ?*
– *Et toi ? Mais, j'aurais préféré sauver des vies humaines, comme toi.* »

Toutes deux s'étaient retrouvées dans le même idéal : défendre la liberté. Mouchka relève le défi et demande à sa mère de pouvoir rencontrer son chef. Elle insiste. Louise connaît sa fille et sait que si elle refuse, celle-ci s'obstinera jusqu'à entrer en conflit avec elle. Quelques jours passent avant que Louise n'annonce à Mouchka la venue de quelqu'un de la Ligne. « *Mais il n'est pas facile, tu verras !* »

C'était le comte Jacques le Grelle (1904-1990), dit Jérôme. Un homme d'âge mûr. Originaire de la région d'Anvers, porteur d'une longue tradition familiale de fidélité patriotique, il avait été mobilisé comme officier en 1939. Pendant la campagne des Flandres, lors de

l'invasion de la Belgique, il avait été fait prisonnier à Eeklo mais s'était évadé le jour même. Le 13 août 1941, il traverse la France pour rejoindre l'Angleterre mais fut arrêté par la *Séguiridad* espagnole à Figueras. Emprisonné de longs mois dans les prisons espagnoles de Barcelone, de Reus, de Saragosse et de Miranda, surpeuplées et insalubres, il s'évade et rejoint Londres, le 10 août 1942. Il ne pèse plus que 40 kilos. Il y reçoit l'entraînement spécial d'agent secret et une nouvelle identité, celle de lieutenant Lewis de la *RAF*. Le voilà désigné pour une mission de six mois pour reprendre la direction de la partie parisienne de la Ligne Comète. Hélas, il se fracture la colonne vertébrale lors d'un saut en parachute et ne peut remonter en Belgique au départ de Gibraltar qu'à la fin mai 1943.

À cette époque, la Ligne vit des moments difficiles, et est infiltrée d'agents doubles. Le comte le Grelle fait le point avec Franco (Jean-François Nothomb⁷). Il divise Paris en trois centres d'hébergement et il en confie un à Germaine Bajpai et un autre à Maurice Grapin. Arrêté le 15 janvier 1944, au moment où il devait rejoindre Londres, il sera affreusement torturé et condamné à mort le 26 juillet 1944 avant d'être déporté, le 22 août, dans les prisons allemandes avec une quarantaine d'agents Comète. Ses amis de captivité relèveront ses qualités de cœur, la très grande sincérité de son amitié, la grandeur avec laquelle il domine la faim, le froid, les privations, la solitude; d'une rare noblesse humaine, il semblait sortir du présent. Comme eux, il sera libéré à la fin avril 1945. L'administration allemande, déstabilisée en cette fin de guerre, n'aura jamais rendu exécutoires les condamnations.

En évoquant son histoire, nous remercions vivement ses enfants Martine et Hughes le Grelle de nous avoir autorisées à utiliser le Rapport composé par leur père au retour d'Allemagne, en été 1945.

À peine entré dans la maison, Jérôme interpelle Mouchka: «*Alors, ma petite, vous voulez jouer à la guerre ? Ce n'est pas parce que vous êtes*

jolie que vous allez réussir en résistance. » Les paroles sont blessantes pour une jeune fille. Jacques le Grelle était connu pour son esprit caustique. Il aimait taquiner mais le faisait rudement. Un peu bourru, il prend Mouchka de front. Braquée, humiliée, Mouchka lui répond qu'elle sait la valeur de la liberté et qu'elle veut sauver des vies :

« J'en ai marre des vert-de-gris. Je parle anglais: pas très bien, mais je le parle. Je peux aider à sauver le pays. À mettre fin aux brimades: on n'a pas assez à manger, l'université est fermée, on ne peut plus sortir, on n'entend plus et on ne lit plus que des journaux allemands. Je voudrais m'engager.

– *Vous n'avez pas de petit ami ?*

– *Si, un fiancé mais il a répondu au Travail obligatoire et est parti pour l'Allemagne. De toute façon, je ne veux plus le voir. »*

Ce fiancé ne plaisait pas à ses parents. Mais il aurait pu refuser de partir en Allemagne et se cacher dans la famille Bastin, en Ardennes : « J'ai peur que les Allemands prennent ma mère à ma place », avait-il dit. Et il était parti. Mouchka, furieuse, s'était écriée : « *C'est un homme, ça ?* » Elle ne le vit plus jamais.

Le comte le Grelle continue à l'interroger. Pourquoi la déstabiliser ? Pour la discréditer ? Ne voyait-il en elle que de l'effronterie ? Il la quitte et la laisse réfléchir jusqu'au lendemain. Mouchka regrette presque cette rencontre ; elle en pleure. Ce n'était pas son habitude. Elle n'est pas timide, plutôt coquette. Elle sait plaire, s'habiller. Une langue étrangère ne la désarçonne pas : elle parle anglais, apprend l'allemand. Elle pourrait être un « élément intéressant » pour la Ligne. Le comte le Grelle le lui dira, bien plus tard seulement.

Il revint le lendemain. Son message est inattendu mais clair : il accepte Mouchka dans le réseau, elle sera guide. Il lui donne le nom de Diane. Clin d'œil discret d'un homme qui deviendra pour elle un chef extraordinaire. N'a-t-il pas vu en elle la déesse de la chasse, celle qui, furtive, rivalise, aussi, de beauté avec Vénus ? Diane, comme Dédée, Jérôme, Franco, Jean-Jacques, et tous les autres, n'étaient

en somme que des femmes et des hommes, amoureux fous des libertés. Se soumettre à l'occupant nazi ? Non. Ils sont alors entrés en Résistance. La Résistance avec une majuscule, celle qui ne figure pas au dictionnaire. Celle qui s'inscrit dans le corps et le cœur de ceux qui ont écrit l'histoire d'hier, cette période noire des dénis des droits humains. *« La révolte des hommes libres, volontaires du combat pour la liberté. Un combat de tous les jours, un combat clandestin, tragiquement inégal, opposant les demi-soldes de l'espoir, isolés, dispersés et hors la loi, à des armées de métier renforcées par des polices politiques. »*⁸

Mouchka a gardé beaucoup d'admiration pour le comte Jacques le Grelle. Un homme rude, à la très forte personnalité. Il l'impressionnait. Marié, père de deux enfants, il représentait pour elle un héros mythique. Travailler sous sa coupe la fascinait. La noblesse, il l'avait reçue en héritage. Il la portait haut dans le cœur et l'action.

Ce jour-là, il fait avec elle un court débriefing. Il met l'accent sur ce qu'il attend directement d'elle sans lui toucher un mot de toute la structure du réseau. Il était indispensable de travailler, à tous les niveaux, dans le plus grand secret. Les risques courus étant énormes. Et la garantie de sincérité des agents et auxiliaires était loin d'être assurée. Le comte le Grelle, lui-même, en pleine action, n'a pas soupçonné la perversité de celui dont il avait fait son successeur.

Mouchka sera « guide international » dans un réseau d'évasion dont elle ne connaîtra jamais que son coéquipier. Sa mère était logeuse. Elle mourut dans les camps. Et les noms de Comète et de Dédée ne trouvèrent leur sens qu'après la guerre. Ce réseau, cette ligne d'évasion, se destinait à récupérer des aviateurs tombés en Belgique et veillait à leur rapatriement en Angleterre via la France et Gibraltar. Chacun des agents portait un nom de guerre : l'anonymat protégeait les dénonciations. Le coéquipier de Mouchka, Albert Mattens, sera son frère : surnommé Jean-Jacques, il est donc breton comme elle⁹. Le comte le Grelle donne à Mouchka de faux-papiers : fausse carte

d'identité, carte d'étudiant, carte de travail ou d'affiliation à un cercle professionnel... Des documents à doubler pour les passeurs frontaliers comme Mouchka mais qui pouvaient aussi être réutilisés à condition de remplacer la photo et de raccorder le cachet.

Jean-Jacques et elle étaient chargés d'assurer les convoys Bruxelles-Tournai-Paris. Beaucoup de douaniers franco-belges étaient eux-mêmes des résistants. Les premiers temps, Mouchka rejoindrait la frontière belge, en train, près de Lille, et emmènerait les « boys » d'un hébergement à un autre. Ils devraient marcher jusqu'à 30 kilomètres dans les campagnes et dans les bois et de préférence la nuit. Diane et Jean-Jacques seraient, chacun, responsables de deux aviateurs. Par après, il tombera tellement d'aviateurs que de deux, ils devront se charger de quatre aviateurs.

Jérôme ajouta quelques consignes élémentaires : silence en toutes circonstances ; ne se confier à personne ; ne pas rester groupés ; ne pas se faire signe ; marcher de part et d'autre des routes, des chemins... Prudence, prudence, prudence. Le reste, elle l'apprendra au jour le jour. Et des imprudences, ils en verront, en cours de route.

Celle, par exemple, d'un médecin logeur, à Hertain¹⁰, village frontalier de la région de Tournai. Avec ses deux filles Berthe et Bertha, le docteur Druart attendait le groupe, en bon patriote, autour d'une tablee magnifiquement dressée pour des invités et garnie fièrement, en son milieu, de trois drapeaux, un français, un belge et un américain. Accueil solennel mais pour le moins troublant. Excès sincère de patriotisme ? Provocation ? Piège ? Ou simplement, un accueil festif en cette veille de Noël ? Il ne sera pas arrêté, ce médecin, ni lui ni ses filles. L'histoire retiendra pourtant les limites du geste : le docteur pouvait-il mettre ainsi en péril la vie des aviateurs et des guides ?

1 Le monument à Frédéric Chopin, du sculpteur Jacques Froment (1864–1948) se trouve au parc Monceau à

Paris. Il représente Chopin, au piano, composant, sous une pluie de fleurs, la marche funèbre.

2 Le port de l'étoile jaune est imposé le 29 mai 1942.

3 Le Travail obligatoire : L'Allemagne nazie trouva, à la tête du régime de Vichy, des fonctionnaires (comme Laval) prêts à mettre en place le Service du Travail obligatoire qui réquisitionna et transféra de la main-d'œuvre française afin de participer à l'effort de guerre allemand. Les travailleurs forcés français (environ 3 millions) sont, à partir de 1942, les seuls d'Europe à avoir été requis par les lois de leur propre État, et non pas par une ordonnance allemande. En Belgique, faisant suite au Travail volontaire, le Travail obligatoire est imposé par l'Occupant, sur base de l'ordonnance du 7 octobre 1942. Un total d'environ un demi-million de Belges a, ainsi, été intégré dans l'économie de guerre allemande.

4 Le 20 janvier 1942, quinze hauts fonctionnaires de l'administration ministérielle et de la SS négocient, dans une villa de Berlin, sous l'égide de Reinhard Heydrich, chef de l'Office central de la sécurité du Reich (RSHA), la réalisation administrative, technique et économique d'une décision déjà prise : la déportation des Juifs d'Europe vers l'est et leur extermination.

5 Le pistolet mitrailleur Sten a marqué l'imaginaire collectif par sa forme caractéristique due au chargeur en position latérale. Sa rusticité, son maniement aisé et son parachutage aux mouvements de résistance à la fin du conflit en ont fait le symbole de la lutte armée de la Résistance européenne durant la Seconde Guerre mondiale. Son nom vient de l'association des initiales de ses inventeurs (Shepherd et Turpin) et des deux premières lettres d'England. Simple à utiliser, aisé à produire et d'un coût modique, le P.-M. Sten a été fabriqué, dans ses différentes versions, à près de quatre millions d'exemplaires entre 1941 et 1945 par des arsenaux et des entreprises privées britanniques, canadiennes et néo-zélandaises.

6 Germaine Bajpai, une très belle dame, était l'épouse d'un hindou, de nationalité franco-britannique. Très active, elle se rend responsable de logements à Paris, au sein de la Ligne Comète. Proche de Louise Bastin, la mère de Mouchka, elle sera aussi dénoncée par Jacques Désoubrie, arrêtée en même temps que Mouchka et sa mère, puis déportée à Ravensbrück. Malheureusement, la vie du camp éveille en elle une nature fébrile et inquiète. Germaine Bajpai en perd pratiquement la raison. Malgré l'aide de ses compagnes, elle se laisse sélectionner pour le *Jugendlager*, d'où elle ne reviendra pas. Après la guerre, Mouchka se rendit auprès de sa mère mais celle-ci interprète très mal sa visite et la reçoit avec dureté. *Jugendschutzlager Uckermark* était un camp de rééducation pour adolescentes « asociales », mis en place au printemps 1942, à 1 kilomètre du camp de Ravensbrück, suivant le programme criminel nazi de biologie raciale. Il se transforma, en janvier 1945, en un camp de mise à mort pour les femmes sélectionnées de Ravensbrück. Âgées, malades, inaptes au travail. Ce fut le cas de Germaine Bajpai.

7 Jean-François Nothomb, (1919-2008) dit Franco, fut, après Dédée et son père, le troisième chef de la Ligne Comète, de juin 1943 à janvier 1944. D'une nature débordante et d'une foi totale dans sa mission, il était partout à la fois, à Paris, dans les Pyrénées et à Gibraltar. Mais la trahison se cachait bien dans la Ligne. Arrêté en janvier 1944, il fait partie des condamnés à mort de juillet et sera déporté dans les prisons allemandes jusqu'à la libération par les Américains, le 22 avril 1945. Franco était le meilleur des amis.

8 Dans L.E. Halkin, *À l'ombre de la mort*, préfacée par François Mauriac, Casterman, 1947. Professeur

AUSSI LOIN QU'ELLE S'EN SOUVIENNE...

Halkin que j'honore, ici, pour en être le premier de ces chevaliers du xxe siècle.

9 Albert Mattens, dit Jean-Jacques : Venu du 1er régiment des Carabiniers, il est un ancien de l'Armée secrète. Chef-guide frontalier dans la Ligne Comète, il créera 7 passes-frontalières, aidé entre autres par Mouchka et Raymond Itterbeek. Arrêté le 6 janvier 1944 pour trafic de devises, il sera condamné à mort avec plusieurs membres de la Ligne Comète et termine la guerre dans les prisons allemandes.

10 Le village de Hertain sera, le 3 septembre 1944, le premier village belge libéré par un régiment anglais, la *Household Cavalry*.

Diane

En 1943, le ciel de guerre se couvre de plus en plus de bombardiers alliés, en vol vers des cibles stratégiques allemandes. Le pouvoir offensif des Américains basés en Angleterre s'accroît. Les Allemands réagissent au plus fort. Combien de Lancaster¹¹ sont détectés et subissent les tirs de la DCA ? Le seul espoir des aviateurs réside dans leurs parachutes. Mais où et comment atterrir ? Comment échapper aux gestapistes au fait de tout ? À cela s'ajoute que des menaces de mort pèsent sur la population qui ne dénonce pas ou cache un aviateur allié. De surcroît, la Ligne Comète est infiltrée en son sein : Dédée De Jongh est arrêtée en janvier 1943 et son père, en juin. Il sera fusillé en mars 1944. Les grandes âmes sont, pour l'ennemi, des dangereux terroristes.

En mai 1943, le comte Jacques le Grelle est envoyé de Londres en Belgique. Contacté par Franco, il se voit confier la direction du secteur de Paris, point central de la Ligne. Les aviateurs, regroupés à Paris sont ensuite menés à Bordeaux où Franco les réceptionne et les dirige vers l'Espagne, direction Gibraltar, enclave britannique. C'est ici qu'intervient Mouchka. Trouver, avec Jean-Jacques, des « passes », des logements où des guides, en toute sécurité, déposeront les « colis », les *boys*, et ce, dans des communes frontalières. En Belgique, il s'agit de Erquennes, Beaumont, Quiévrain, Sivry, Hertain, et, au Nord de la France, Bachy, Avesnes, Aulnoye, Sars-Poteries, Bavay, Rumes et Maubeuge. Mouchka parcourra campagnes et bois, surtout de nuit. En évitant les chiens et les postes allemands. Elle reçoit ses ordres de mission de Jean-Jacques – du moins jusqu'à son arrestation. Jean-Jacques sera dénoncé¹² comme 300 autres avant lui, par le traître Jacques Désoubrie, qu'on disait marié à la fois en Allemagne, en France et aussi en Belgique. « Le » mouton¹³. Comment était-il entré dans la Ligne ? Qui l'avait recruté ? Mouchka l'ignore. On parle de lui comme d'un agent double. Ce qu'elle sait, c'est qu'un jour un certain Monsieur Henri¹⁴ se présente chez elle, rue Marguerite, de la part de

Jérôme, pour lui présenter le remplaçant de Jean-Jacques, du nom de Jacques Désoubrie. Portant chapeau et long manteau noirs, Henri ressemble à un homme distingué, poli : le profil du beau fonctionnaire. « Monsieur Porto Sandeman », ajoute Mouchka. Le caractère entier de Mouchka l'incline à prendre des distances. Ces deux personnes se disaient appartenir à la Ligne. En fait, Henri avait été repéré par Désoubrie et lui préparait les dénonciations. Ils démantèleront la filière de Jérôme à Mouchka. Et bien d'autres relais, en sus.

Le comte Jacques le Grelle (Jérôme) semble ne jamais avoir douté de l'agent Henri. Dans le récit de son arrestation, il explique qu'aux tous premiers jours de janvier 1944, à la fin de sa mission de Londres, il sentait l'étau se resserrer autour de lui. « *Je décide de choisir mon remplaçant sur place à Paris et je désigne le chef du centre d'hébergement, Grapin, dit Henri, qui travaillait pour moi depuis six mois. Je le mets au courant de toutes les activités de Paris.* » Le 15 janvier 1944 dans la soirée, Jérôme est piégé par la Gestapo et, sans le savoir, par Henri. Ce qui l'amène à se dire pendant l'interrogatoire : « *Six hommes s'occupaient simultanément de l'interrogatoire et de la torture. Ils avaient essayé de savoir par moi toute l'organisation de la Ligne. Je fus fort étonné de constater qu'ils connaissaient pratiquement toute l'organisation de Paris.* »¹⁵ Jérôme est un des résistants belges à avoir été le plus durement torturé. Il fait partie des condamnés à mort de juillet 1944, déportés dans les prisons allemandes jusqu'à la libération par les Américains, le 22 avril 1945.

La mère de Mouchka, quant à elle, ne s'inquiète pas de Désoubrie. Que du contraire. Pourtant, il en fait trop : il la flatte, il lui apporte même des paquets de café. « *Que vous êtes gentil!* » Il parvient à l'embobiner. Mais elle partagera avec sa fille ses pressentiments par rapport à Henri. Mouchka, elle, est entièrement sur ses gardes et se hérisse dès qu'il lui affirme : « *Oh, ma petite fille, nous allons faire de grandes choses ensemble.* » Il ne lui en faut pas plus. Et de prévenir sa mère qu'elle ne se sent plus en sécurité chez elle. Et de s'installer, sans

traîner, dans un petit hôtel. « *Toi seule tu sauras où je suis. Je ne peux plus vivre ici.* » Elle prend une chambre à la rue Lauriston, une rue qui donne sur l'Arc de Triomphe. Juste en face de la Gestapo française. Le meilleur endroit pour s'isoler. Elle ne peut pas se cacher chez des amis : personne ne peut savoir ses déplacements. Seul le fils d'un ami fourreur de l'avenue Victor Hugo aurait pu la recevoir mais il est juif. D'ailleurs, lors des dernières rafles, il demandera l'aide de Louise Bastin pour l'héberger lui et un ami. Ils seront malheureusement tous arrêtés, en même temps que Mouchka et sa mère, ainsi que deux pilotes, tous dénoncés par le duo Désoubrie-Henri.

L'engagement de Mouchka dans la Ligne démarre dès les premiers tirs de la DCA. Quand un avion est abattu, toute l'organisation se met en route, généralement au départ de Bruxelles. Il faut les cueillir avant que les Allemands, très vite avertis, ne foncent sur les lieux. Les cacher, contrôler leurs papiers : sont-ils anglais, américains, polonais ? Des Allemands infiltrés ? Les soigner si nécessaire. Les rhabiller. Et de là, prévenir les guides. Mouchka en fera passer, personnellement, plus de cinquante. Elle en reverra cinq après la guerre : deux aux États-Unis, deux en Angleterre et un au Canada – des rencontres émouvantes et exceptionnelles. Car comment retrouver le guide Diane quand on ne sait rien d'elle, pas même son nom ?

Mouchka/Diane réceptionne généralement les aviateurs dans des lieux publics mais discrets. Par exemple, dans les églises Saint-Vincent et Saint-Laurent, au pied de la statue de tel ou de tel saint, sur une place, à un endroit abrité. Reconnaissables par des signes distinctifs (un journal, un chapeau), par leur présence ou par leur comportement. Leur identité n'était pas annoncée mais eux savaient qu'ils allaient être conduits par Diane.

La France est pratiquement vidée de ses jeunes, enrôlés vers l'Allemagne pour le travail obligatoire, cachés dans le maquis, à l'abri des rafles ou séduits par Pétain. Retrouver les aviateurs n'est donc pas un gros problème pour le guide. Les Américains sont typés, beaux et

bien bâtis. Ils se montrent parfois capricieux, par désinvolture ou par ignorance. Ils ne savent rien d'un pays en guerre. Les Anglais sont plus discrets et mieux formés. Les Polonais, les plus dociles. L'occupation, ils l'ont subie bien avant l'Europe de l'Ouest. Mouchka se limitait à leur dire « I am Diane, follow me », mais tout n'était pas gagné.

C'était entre Noël et Nouvel An à Maubeuge, aux environs du 28 décembre 1944. Mouchka guide quatre aviateurs dont le pilote William Barney Whitlow, du Michigan et l'opérateur radio, John Thomas Ashcraft, du Texas. Ils attendent le train des ouvriers, de 5 heures du matin, qui les déposera à Paris. Une petite gare. Deux arrêts avant Paris. Ils ont déjà marché une grande partie de la nuit puis se sont assoupis dans les ruines, le brouillard et le froid. Une heure ou deux de sommeil, recroquevillés les uns contre les autres, calment leur fatigue et leur angoisse. Avant les premières lueurs de l'aube, Mouchka les réveille et distribue les rôles. Elle peut leur parler facilement et leur recommande, en bon *english*, de marcher discrètement derrière elle, deux par deux, jusqu'à la gare. « *J'irai acheter deux tickets pour Paris et un d'entre vous ira demander les autres.* » Elle les met encore une fois en garde des contrôles d'identité et du marché noir. La Feld Gendarmerie est partout présente. À la gare, ils se placent dans des coins différents : eux, par deux et elle, plus loin. Elle les tient à l'œil. Le *Feldwebel*, le sous-officier, arrive, reconnaissable par sa plaque d'immatriculation portée en collier : il est suivi de l'employé des chemins de fer. Mouchka remarque, malheureusement un peu tard, qu'un des aviateurs porte quelque chose sous le bras, emballé dans un journal. Mais quoi ? Tous les contrôles étaient prévisibles, comme le contrôle du marché noir.

Feldwebels et employés des chemins de fer ont le droit d'ouvrir les sacs à main. Les deux premiers aviateurs passent sans problème : elle se glisse entre eux et, quand le contrôleur demande, en allemand, ce qu'il y a dans le paquet, l'aviateur ne répond pas. Il n'est pas sensé

comprendre l'allemand. À la seconde interpellation, plus autoritaire cette fois, l'aviateur répond avec son superbe accent : « *Che sont mes chawssures.* » Catastrophe. Il faut créer une diversion. Mouchka laisse tomber son sac qui se déverse entièrement sur le sol et crie : « *Oh là là, je vais rater le train.* » L'Allemand, l'employé des chemins de fer et les voyageurs se précipitent, avec galanterie, pour l'aider. L'aviateur aux *chawssures* et son équipier en profitent pour filer : ils se retrouvent tous dans le train. Les *boys* devinent son mécontentement. Tandis que Mouchka s'installe dans le compartiment, ils restent à vue, dans le couloir. Il ne faut pas, qu'en plus, ils entament une conversation avec quelqu'un. Ce sont des beaux garçons, c'est vrai – trop beaux pour leur âge sans doute. De l'âge de Mouchka pourtant... À Paris, Mouchka les dépose à la brasserie La Lorraine, place des Ternes, dans le VIII^e : un des refuges. Jusqu'à l'arrivée d'un couple. Elle ne les connaît pas et ne se pose pas la question de savoir ce qu'ils viennent faire au milieu de l'après-midi à une heure peu fréquentée par les clients. Elle remet ses *boys* et rentre chez elle ; elle habite dans les environs.

Lors d'un autre passage, Mouchka se trouvait dans un compartiment avec deux aviateurs, des Américains. Le train traverse tous les petits patelins du Nord. Une jeune et jolie dame entre et s'assied en face d'eux. Elle fouille dans son sac, sort une cigarette et cherche négligemment son briquet. Un des deux aviateurs, un peu joli cœur, se penche vers elle, son briquet allumé. Ne perdant rien du jeu, Mouchka sort dans le couloir puis revient l'air hautain, se glisse sur les genoux du *boy* et l'embrasse avec passion. Cela suffit pour que chacun retourne à son livre et à son journal. Il ne faut rien laisser au hasard : en temps de guerre, tout est audace et improvisation. Mouchka en a surpris plus d'un. Jérôme le lui rappela souvent après la guerre.

Une autre fois, à la sortie du métro Étoile, à Paris, Mouchka attend Irma, une ancienne copine de classe qui lui en a déjà bien fait voir. Une fille au cœur d'artichaut. Ce jour-là, elle remarque un marin allemand qui semble aussi attendre un quidam. Il tourne en rond et

finit par l'accoster : « *Vous habitez Paris, mademoiselle?* » Oui. Troublée par cette question indiscreète, Mouchka s'en éloigne mais il la suit. « *Si c'est un mouton, il sait ce que je fais. Ou bien il veut me faire la cour.* » Il ne faut pas qu'elle s'arrête et qu'elle soit vue avec lui, un Allemand. Elle se sent de plus en plus mal à l'aise.

« *Vous parlez l'allemand ?* »

– *Très peu, très très peu* », ment Mouchka, qui se débrouille déjà fort bien en allemand.

– *J'ai reçu l'ordre de rejoindre mon bateau et je ne veux pas partir. J'en ai assez de la guerre.*

– *Mais vous savez, c'est la guerre pour tout le monde.*

– *Vous habitez chez vos parents ?*

– *Oui, j'habite chez mes parents.*

– *Vous ne croyez pas qu'ils pourraient me garder?*

– *Oh non. En ces temps d'occupation, je n'oserais pas le leur demander.*

Mes parents sont sévères. Vous rendez-vous compte de ce que vous attendez de moi ? »

Il n'arrête pas de la questionner. Et Irma qui n'arrive pas. Tant pis, Mouchka n'attend plus et part, excédée.

La vie passe. La guerre est finie. Mouchka devient hôtesse de l'air à la Sabena. On lui confiait facilement les longs courriers. Elle est dynamique, elle parle encore un peu d'allemand. Un jour, elle est désignée pour un charter vers New York qui emmène tout un équipage de marins allemands. Si elle sait qu'ils sont militaires, pour elle, ce sont des passagers comme les autres. En cours de vol, un des marins s'adresse à elle en allemand.

« *Je vous connais. Je vous ai déjà vue. Mais oui, c'était pendant la guerre, à Paris.* »

– *À Paris ?*

– *Oui, au métro, à l'Étoile.* »

Mouchka vacille. Trois ou quatre ans après la guerre, la voilà accostée par un passager, membre d'un équipage de marins allemands et qui fait

resurgir son passé. Elle quitte la cabine bouleversée. Tout lui revient en mémoire : l'arrestation, la Gestapo, les camps et la disparition de ses parents. Elle alerte Théo, le chef de cabine : « *Voulez-vous prendre le service en cabine ? Moi, j'ai besoin de m'isoler. J'ai un trop plein.* » À l'escalier, elle prend un verre avec lui et lui raconte tout. Tout ce qu'elle n'avait jamais dit. À qui aurait-elle pu partager ces années de guerre ? Qui aurait pu l'écouter ? Son histoire, à la limite du vraisemblable, la distingue des autres hôtesse. En tant que chef hôtesse, n'a-t-elle pas, la première, à accueillir les clients avec le sourire ?

Un autre souvenir éclair lui revient. Ce marin allemand, elle l'avait aperçu à la prison de Fresnes, à son arrestation. Les trois mois qu'elle y a passé, au secret, l'avait amenée à reconnaître tous les rythmes de la prison. Elle connaissait l'horaire des promenades dans la cour des autres prisonniers. Elle était certaine qu'ils étaient allemands. Elle les entendait chanter et scander la marche : « *Alli, allo, ah ah, alli, allo.* » La fenêtre de sa cellule était occultée mais, en grattant le mastic, elle était parvenue à regarder dans la cour. Et elle l'avait vu, lui, parmi d'autres détenus. Elle en est certaine. Mais il n'a jamais pu l'identifier.

D'un autre Allemand, un bel officier, élancé et racé, elle garde en mémoire le visage et le nom. Joachim Freiherr von Trüffel. Celui-ci la remarque un jour, à Paris, à la terrasse d'un café. Un de ces beaux jours de février où les jeunes et moins jeunes retiennent les premiers rayons du soleil. Mouchka attire les regards par sa grâce naturelle et sa gaieté. Elle cherche à écarter tout soupçon sur ses activités dans la Ligne. Lui, très distingué, dans son uniforme d'officier, ne quitte pas des yeux cette jeune fille aux yeux bleus, pétillants, et aux longs cheveux noirs. Il la salue et, sans détours, lui propose de l'inviter à dîner. Mouchka joue le jeu, ne refuse pas mais, discrètement, lui rappelle le contexte de guerre. Elle ajoute d'un ton juvénile : « *Mes parents ne me laissent pas sortir facilement. Ils sont sévères.* » Réponse charmante. Officier enchanté. Devait-elle savoir que le temps n'était plus pour elle de chanter ?

Au retour des camps, au printemps 1945, la concierge de son immeuble, rue Marguerite, lui remettra la carte de visite d'un « bel officier venu pour l'inviter, en mars 1944 ». Un certain Joachim Freiherr von Trüffel. Or depuis le 15 février 1944, Mouchka rencontrait d'autres visages en uniforme. La concierge n'a-t-elle pas fini par se méfier de la jeune fille du couple Stassart ? Elle savait qu'elle avait quitté le domicile parental et logeait à l'hôtel. On la disait tout le temps présente sur les routes du marché noir. Elle la verra emmenée par les gestapistes, dans une Citroën noire. Et peu après, un certain Freiherr von Trüffel se présente chez elle. Qui était-elle ?

Mouchka, guide, vit continuellement dans le stress. Même quand elle rentre chez elle. C'est dur, très dur. Entre guides, ils n'en parlent pas. À la fin d'une mission, ils se disent : « En voilà encore deux de passés ! » Il faut réussir. Ils savent qu'en cas d'échec, ils seront condamnés à mort. Pourtant, ce n'est pas la peur de la mort qui les poursuit mais la peur de ne pas réussir. Ils combattent pour la liberté.

Déjà enfant, Mouchka écoutait sa grand-mère. En bonne patriote, celle-ci lui racontait 1914-1918 et semait en elle ce qui allait germer en un combat : dire non à l'occupant et oui à l'action. Mouchka n'aurait pas aimé entrer dans un service d'espionnage. Les chemins y sont trop tortueux. Elle veut plutôt sauver des vies même si, en arrachant les aviateurs des mains de l'ennemi, elle les renvoie au combat. Elle ne craint pas d'être arrêtée. Elle n'y songe pas. Dans l'action, on n'y pense pas. On cherche à se faire tout petit et à réussir. Mouchka sait que personne ne connaît la raison de ses déplacements. Le bruit court qu'elle faisait du marché noir. Qu'elle allait à Bruxelles où les aliments circulent plus facilement. Surtout, aux Marolles, à la rue des Radis, où, avec un peu d'argent, on peut tout acheter. Les Allemands le savent aussi. Ces on-dits la couvraient. Elle les laisse courir. À son retour de Bruxelles, elle ramenait du café et en donnait un peu autour d'elle. Le jeu de la dissimulation.

Parler, elle peut le faire avec sa mère. Leur complicité les unit

définitivement. Les deux femmes partagent tout. Mouchka commence à avoir peur pour sa mère et celle-ci craint ses déplacements cachés. À deux, elles savent se détendre et rire. L'une connaissait les aviateurs avant que l'autre ne les héberge et la mettait en garde : « *Attention, lui, c'est un bavard, untel est bruyant, lui n'obéit pas vite.* » Dans un rôle qui pourrait sembler modeste et effacé, les logeuses prenaient de grands risques pour elles et pour leur famille. Accueillir ces aviateurs, au plus fort de leur jeunesse, ne se faisait pas sans précautions. Détourner les regards indiscrets du voisinage, les commérages. Limiter les allées et venues hors de la maison. Multiplier, dans la discrétion, l'achat de denrées alimentaires supplémentaires. Rappeler à l'aviateur la règle d'or : « *Be quiet!* » Mais aussi et surtout leur apporter du réconfort et des encouragements dans la chaleur d'un foyer. Et savoir que, lors des dénonciations, la Gestapo ne leur ferait pas de cadeau. Toutes deux en étaient bien conscientes mais chacune le cachait à l'autre.

Louis revenait les voir de temps à autre, environ tous les mois. Elles lui racontaient tout en détail. Il se montrait étonné, mais surtout inquiet : « *Je vous avais dit de ne vous occuper de rien. Et voyez ce que vous faites. Ce n'est pas le travail des femmes. Et si vous êtes arrêtées, vous pourriez en plus me dénoncer* », disait-il irrité. Le dénoncer ? Mais elles ne savaient même rien de ses absences !

Engagée dans la ligne Comète durant l'été 1943, Mouchka sera arrêtée le même jour que sa mère, le 15 février 1944, bien après que Jean-Jacques ne fût trahi. Elle s'était certes méfiée de Désoubrie et d'Henri et s'était installée dans une toute petite chambre d'hôtel, rue Lauriston, en face de la Gestapo française. Rien de mieux pour écarter tout soupçon. Elle n'y logea en fait que quatre petites semaines. La trappe s'est très vite refermée. Mouchka apprit à l'issue de la guerre que les dénonciations s'étaient multipliées durant ces mois-là : une hécatombe. Ce 15 février, Mouchka dormait encore. On frappe à la porte. Elle ouvre.

« *Amanda Stassart? Vos papiers.* » À 7 heures du matin, on n'hésite pas devant une telle injonction. Deux silhouettes sombres, à une heure où la nuit l'emporte encore sur le jour. Elle montre évidemment sa fausse carte d'identité. C'est vous? Ce n'est pas beau de tricher, Mademoiselle. Ils ont bien compris qu'Amanda Stassart et Diane étaient la même personne. Ils savent déjà tout. Ce jour-là, la Gestapo¹⁶ allemande venait la cueillir. Elle ne se faisait aucune illusion. Elle venait juste de cacher l'argent français et belge que Comète lui avait fait parvenir par Michou Dumon, qu'elle avait vue la veille...

Micheline Dumon, Lily, Aline dit Michou, est infirmière. Dès 1940, sa famille s'était fortement attachée à la sauvegarde des aviateurs alliés. Combattante et audacieuse, Michou assurait la liaison Nord-Sud dans la Ligne Comète, avec un total mépris du danger. Mais les dénonciations ne cessent pas et elle est appelée à Londres l'été 1944. « *Les escape-lines, écrit William Ugeux, directeur général des Services de renseignements et d'actions à la Sûreté de l'État à Londres, aux premiers jours du printemps, ont été les plus coûteux en hommes de toutes nos organisations clandestines. Trois fois déjà, tout l'état-major a été arrêté. Deux fois des séries de condamnations à mort ont été prononcées et exécutées...* »¹⁷

Le rôle de Michou était de trouver, en Belgique, des nouveaux logements pour les aviateurs. Après la guerre, Michou lancera avec succès la création de l'Amicale Comète permettant aux liens créés sous l'occupation de se concrétiser en une longue chaîne d'amitié. À cette époque de l'année, la ligne Maubeuge/Avennes/Saint-Quentin n'est plus sûre. Le réseau est vendu de tous les côtés. Les arrestations tombent. Il faut créer de nouveaux passages. Mouchka connaît bien une autre partie des Ardennes. Là où ses cousins, les Bastin, ont de grosses fermes: à Brûly, Couvin, Chimay... On peut leur confier des aviateurs car, des aviateurs, il en tombe partout. Elle prévient la Ligne que ses cousins étaient de toute confiance mais qu'il faudra peut-être les aider financièrement. Il n'y a pas que la nourriture à

prévoir. Il faut rhabiller les aviateurs, leur donner des cigarettes et, souvent, assurer des soins médicaux. Conduire les *boys* de refuge en refuge suppose de prévoir le feutre noir et le pardessus au Nord, et le béret basque et la chemise à carreaux, les souliers de cuir à lacets et les bottines de montagne au Sud. C'est pour cette raison que Mouchka conserve chez elle de grosses sommes d'argent, des devises belges et des françaises. Mais tout cet argent est suspect. Elle a aussi un ticket de train pour Lille.

Ce 15 février 1944, la concierge de l'hôtel est toute surprise de la voir emmenée et poussée dans leur fameuse Citroën noire. Mouchka se sait prise et durant tout le trajet, se répète : « *Je ne parlerai pas, je ne parlerai pas, je ne parlerai pas.* » Elle ne s'inquiète pas de son sort mais pense à sa mère. Surtout lorsque la voiture emprunte un chemin vers la rue Marguerite, où une autre Citroën stationne devant chez elle. Son émotion grandit en voyant sa mère sortir de la maison, suivie de deux Américains et de ses deux copains juifs, dont le fourreur de l'avenue Victor Hugo. Tous dénoncés par Désoubrie et Henri, c'est sûr. Elle a bien été suivie, elle a été vendue. Un mouton sait quand il vous mordra, même s'il ne vous mord pas toute suite.

Ils partent dans des voitures différentes. Dans deux jours, elle aura vingt ans. Elles arrivent au fameux hôtel de la rue des Saussaies, le quartier général de la Gestapo. On les fait attendre dans le hall puis elles sont séparées, à des étages différents. Mouchka est très calme. En fin d'après-midi, elle est interrogée par un officier courtois. Il lui demande qui était son chef et ce qu'elle allait faire à Lille : ils avaient trouvé son ticket de voyage. Elle s'est préparée à répondre qu'elle faisait du marché noir puisque on ne sait plus rien trouver à Paris. Jeune fille, elle a besoin de vêtements, de nourriture. Et pour se donner du recul, lui raconte cette histoire : « *Vous ne savez pas, Monsieur, qu'à Paris on crève de faim ? Il existe à Lille, sur la grand-place, une pâtisserie extraordinaire. Vous devez la connaître.* » Mouchka est très gaie, elle le nargue, mais reste polie. « *C'est bientôt mon anniversaire.*

Et j'allais chercher des gâteaux. » Et elle rit. Peut-elle cacher qu'elle se moque de lui ? L'officier le prend comme tel. Il se lève et lui flanque une gifle retentissante. À ce moment-là, sa mère passe dans le couloir. Mouchka ne pleure pas. L'intermède gâteau-gifle lui donne le temps de réfléchir. Mais l'officier change brusquement d'allure. De correct, il devient brute. Elle l'a blessé, ridiculisé. Cette jeune péronnelle n'est qu'une criminelle, une terroriste et elle lui parle de gâteaux et de tartes aux fruits. Il n'en faut pas plus ; elle reçoit une seconde torgnole. Sa tête valse. Il part et la laisse tranquille. Elle comprend que son compte est réglé et qu'il faut qu'elle résiste. La suite le confirme.

Mouchka est conduite à la prison de Fresnes, dans une cellule de condamnée à mort où la lampe brûle jour et nuit. Régulièrement, le clapet s'ouvre pour la surveiller. La gifle la renforce dans l'idée qu'elle ne parlera pas. Ils veulent savoir pour qui elle travaille, où et chez qui elle dépose les aviateurs. Honnêtement, Mouchka ne localisait pas bien les endroits où elle s'arrêtait, elle se déplaçait souvent de nuit. Et le nom des logeurs étaient des noms de guerre. Ce qu'elle sait, c'est que la Ligne est ébranlée par l'arrestation de Dédée, de Jean-Jacques, de Jérôme et de Franco.

Même isolée dans une prison, on parvient à recevoir indirectement, par les robinets et les tuyaux, des messages de l'étage du dessus, d'endessous. Le décor lui-même devient bavard. Et elle comprend très vite qu'elle est identifiée. Michou, en rôdant autour des murs de la prison de Fresnes, avait réussi à faire passer le message que le traître était Pierre Poulain, alias Désoubrie. Comment cette page va-t-elle se tourner ? « Eux » le savent. Elle, en revanche, se trouve devant l'inconnu. Et ses vingt ans, c'est à la prison qu'elle les fête. *« Je ne parlerai pas, je ne parlerai pas, je ne parlerai pas. »*

Les traîtres

À ce stade du récit, il nous a semblé intéressant d'écrire quelques lignes sur les dénonciateurs de la famille Stassart-Bastin. Les agents doubles Jacques Désoubrie et Maurice Grapin, dit Henri. Des profils connus mais auxquels peuvent maintenant s'ajouter certaines affirmations.

L'hiver 1943-1944, des soupçons commencent à peser sur l'un et l'autre. D'autant plus que leur action était démultipliée entre les personnes dont ils portaient les noms. *« Il y avait une fuite de renseignements à l'intérieur de la Ligne, disait Jérôme à la fin décembre 1943. J'essaye d'y remédier par des précautions supplémentaires. »* Pourtant, à aucun moment, ce ne sera ni d'Henri ni de Désoubrie qu'il se méfiera. Tout au plus de Jean Masson, alias Désoubrie. Seule Mouchka Stassart s'en méfia et s'en éloigna dès leur première visite au domicile familial. Mais la machinerie était déjà en route.

Nous savons aussi que le comte Jacques le Grelle prit de sérieuses distances par rapport à Henri après son arrestation. Le temps passé dans les prisons allemandes lui a permis de reconstituer mentalement l'action de ces deux agents doubles par rapport à la Ligne. Et, en accord avec Jean-François Nothomb, incarcéré avec lui, ils participeront au lancement, contre eux, de l'enquête judiciaire d'après-guerre. Maurice Grapin, dit Henri et Jacques Désoubrie, les agents aux deux visages. Prêts à se mordre mais soudés dans la perversité. Semblables, ils le sont dans leur appartenance.

Maurice Grapin est né le 12 avril 1915 à Boulogne-sur-Seine. Instituteur, marié et père de deux enfants, il apparaît au sein de la Ligne Comète au cours de l'année 1943, et est présenté comme un authentique résistant français par le révérend père jésuite Michel Riquet. Recruté comme logeur, sous le nom d'Henri Crampon, il est rapidement désigné pour remplacer Robert Ayle, arrêté le 7 juin 1943. En équipe avec Jacques Désoubrie, il démantèlera la Ligne

de son responsable à Paris et d'une grande partie des agents. Repéré par la Gestapo, Crampon devient en effet agent double pour le SS *Sturmbannführer* Hans Kieffer, chef adjoint de la *SIPO-SD*, de la rue Foch. Il passe alors avec zèle des collectes de renseignements, à des dénonciations et à des arrestations. Il est dit que Crampon supportait difficilement la pression gestapiste sur sa famille et encore moins leurs interrogatoires corsés. Cela suffit-il pour expliquer son attitude? N'avait-il pas d'autres mobiles? L'argent? Comme beaucoup d'espions?

Le comte Jacques le Grelle, son chef direct, semble ne jamais avoir douté de lui, du moins jusqu'à son arrestation. Il le surnomme « Henri » et le maintient, en août 1943, dans la gestion des centres d'hébergements à Paris et le convoyage d'aviateurs. Aux tout premiers jours de janvier 1944, Jérôme termine sa mission de six mois, reçue de Londres l'été 1943, et doit quitter Paris. Il décide de confier toute la responsabilité des centres à Henri. Il ignore encore sa complicité avec Désoubrie. Mais la fragilité de la Ligne s'est accentuée. Henri se met alors plus qu'activement à l'œuvre. Il tente un piège fatal à Jérôme, le soir du 15 janvier 1944. Bien d'autres agents suivront, parmi lesquels Franco. Il ne faudra plus longtemps avant que Jérôme ne confirme les soupçons qu'il éprouvait à son égard. *« Il n'est pas exclu qu'il ait eu des complices connus de moi. Il est certain qu'il pourrait nous procurer des renseignements précieux quant au traître Jean Masson ainsi qu'aux accidents survenus à la Ligne Comète après mon arrestation... »*¹⁸

À l'approche des alliés, Maurice Grapin tourne la veste et prend part à la Libération de Paris, aux côtés des FFI. Mais la Sûreté française ne traîne pas avant de le typer. Il sera arrêté en octobre 1946 et jugé, en même temps que Jacques Désoubrie, par la Cour de Justice de la Seine. Le 20 juillet 1949, il se voit condamné à six ans d'emprisonnement; après quoi il disparaît, en Amérique latine avec une nouvelle épouse. Il y est vraisemblablement décédé.

Sa collaboration avec Désoubrie est évidente. Dans le cas qui nous concerne, ils ont organisé, à deux, l'arrestation et la déportation

d'Amanda Stassart, de sa mère Louise Bastin et, trois mois plus tard, celle de Louis Stassart, le père d'Amanda. Louise Bastin et Louis Stassart sont, tous deux, décédés dans les camps : Louise à Ravensbrück et Louis à Nordhausen-Dora.

Très vite après la guerre, Franco écrira à Jérôme : « Mon cher vieux, je reprends ta lettre. [...] Affaire Henri, il faut absolument l'arrêter et il n'y a que toi qui puisses t'en occuper. Idem pour Masson... »¹⁹ Le temps qu'ils avaient passé à la méditation dans les prisons allemandes avait en effet révélé à Franco et à Jérôme la double vie d'Henri, Maurice Grapin, alias Henri Crampon.

Quant à **Jacques Désoubrie**, né à Luigne (près de Mouscron) le 22 octobre 1922, il est dit électricien de profession à Tourcoing. Enfant né hors du foyer, il connaît la solitude de l'abandon par la mère, et la non-reconnaissance de son père. Peut-être cet enfant victime de la trahison parentale, renié par ses deux parents, avait-il dès lors cherché une filiation extrême, un archétype de pouvoir, un père à admirer, un maître... Hélas un archétype trop puissant peut parfois prendre possession de l'être, et provoquer chez lui un déséquilibre mental et comportemental. Dans le plus fort de son adolescence, Désoubrie s'affilie au parti rexiste et s'intéresse de très près au national-socialisme. Au début de la guerre, il deviendra agent double – en allemand, « *ein VM, ein vertrauewmann* », attaché directement à un officier traitant d'une des branches de l'*Abwehr*²⁰. Cet officier l'articulera comme une marionnette, changera sa nationalité, ses identités et lui recommandera ses pseudo-amitiés.

Jacques Désoubrie a à peu près le même âge que Mouchka Stassart, dix-sept ans au début de la guerre. Deux jeunes adultes, deux Belges vivant à Paris. À vingt ans, leurs chemins se croisent. Mais leurs camps diffèrent. Devant les libertés quotidiennes bafouées, Mouchka s'est engagée : elle risque tout. Elle le sait. Elle n'a pas hésité. Désoubrie, lui, s'est entièrement abandonné au service de l'idéologie de l'Occupant.

Pour le maître, il joue l'autre, les libertés de l'autre, l'engagement de l'autre, la vie de l'autre. Porteur d'une enfance « sans », il a un tel besoin d'attachement qu'il revendique le droit d'appartenance : agir pour l'Occupant, le fort, le maître, qu'il suit aveuglément. Il ne recule devant rien. Mentir, dénoncer, tuer.

Début 1941, Jacques Désoubrie se fait accepter dans un premier groupe de résistants, sous le nom de Jacques Léman. Arrêté puis libéré, il monte à Paris et devient agent de l'*Abwehr*, section III C2, chargé par la *SIPO-SD* d'infiltrer les réseaux de résistance, spécialement les filières d'évasion d'aviateurs alliés. Il n'a pas dix-neuf ans. On le retrouve sous le nom de Jacques Verger. Pendant un an, il participe au démantèlement de différents cercles de résistants par des dizaines d'arrestations. Il sera lui-même arrêté par la Sûreté de Vichy, interné puis remis aux Allemands.

Dès la fin 1942, il passe directement sous l'autorité du *SS Oberscharführer* Herman Genzel de la rue des Saussaies. Au printemps 1943, porteur d'une nouvelle carte d'identité du nom de Jean Masson, il est introduit dans la Ligne Comète comme convoyeur entre la frontière belge et Paris. Il s'attire très vite la sympathie de Robert Aylé, le chef de réseau. En conséquence de quoi, la première semaine de juin, le filet de la Gestapo tombe sur des aviateurs, des convoyeurs, et sur leurs chefs, Robert Aylé et Frédéric De Jongh, qui seront tous les deux fusillés au Mont Valérien, le 28 mars 1944.

Fin août 1943, Désoubrie reçoit, pour un mois, l'identité de Jean-Pierre Lebon puis celle de Pierre Poulain, dit Pierre du Nord. Il multiplie ses activités au sein de la Ligne. Il ne recule devant rien : séduction, informations, dénonciations, arrestations, questions, condamnations, déportations, exécutions. Il sert l'idéologie nazie au mépris de toutes les valeurs. Et ce, jusqu'au 15 décembre 1943 où le comte Jacques le Grelle, chef de réseau à Paris, ne cache pas son inquiétude devant l'infiltration de la Ligne par un jeune guide belge. Il faut à tout prix l'empêcher de nuire encore. La perversité du jeu

veut que Désoubrie soit désigné, par les agents Comète, pour abattre Jean Masson.

Vient ensuite la conspiration avec Maurice Grapin, dit Henri Crampon, dit Henri, un homme correct et soigné, père de deux enfants, le protégé du R.P. Michel Riquet et le bras droit du comte Jacques le Grelle. Désoubrie et Henri planifient de se rendre au 8 rue Marguerite. Là où vivent une guide, Diane, et sa mère, Louise Bastin, hébergeuse. Sous le prétexte de succéder à Albert Mattens, dit Jean-Jacques, arrêté le 6 janvier 1944, ils s'imaginent embobiner la mère et la fille. C'est mal connaître Diane. Ils perdent sa trace, mais pour un mois seulement. Le temps pour eux de faire tomber le comte Jacques le Grelle, Jean-François Nothomb et bien d'autres agents. Pendant ce mois, Diane participe à la tentative de reconstruction de la Ligne et effectue une mission de liaison à Lille. L'intensité de la volonté de servir pousse Désoubrie à traquer sa proie. Les mailles de son filet sont encore trop larges: il doit s'en reporter aux filiales gestapistes. Le 15 février 1944, Mouchka Stassart, sa mère Louise Bastin, Germaine Bajpaï, deux aviateurs et deux jeunes Juifs sont arrêtés. Louis Stassart leur échappera jusqu'au 13 juin 1944. Lorsque Désoubrie, doublé d'Henri, sortent d'un réseau, la Gestapo en fait le vide. La Ligne ne se relèvera plus.

Au cours de l'été 1944, Désoubrie qui a déjà bien convolé en plusieurs noces, s'installe en Allemagne avec femmes et enfants. Jusqu'à ce que, en 1947, après la capitulation, la Justice française retrouve sa trace par le biais d'une de ses concubines. Il est alors trahi par concupiscence. Responsable de l'arrestation de quelque 1500 agents dont 500 seront exécutés ou déportés, Jacques Désoubrie est condamné à mort, à la dégradation nationale et à la confiscation de ses biens, par la Cour de Justice de la Seine à Paris, le 20 juillet 1949. Mouchka, le comte Jacques le Grelle et Jean-François Nothomb seront appelés à la barre. Mais une question restera sans réponse: pourquoi la Cour ne les a-t-elle pas fait témoigner aussi contre Maurice Grapin, dit Henri, jugé au cours du même procès? Jacques Désoubrie est fusillé le

20 décembre 1949, à l'âge de vingt-sept ans. Ainsi la guerre avait-elle mis dos à dos le destin de deux jeunes de dix-sept ans, nés l'une en février 1923 et l'autre en octobre 1922. Mouchka Stassart, lit-on dans son dossier ARA, est reconnue pour être « une ardente patriote, qui s'est mise sans réserve à la disposition d'un Service de Renseignements et d'Action, en s'engageant dans la Ligne Comète, et remplit, avec succès, des missions aussi périlleuses fussent-elles, faisant preuve de beaucoup d'allant, de cran et de bonne humeur... »²¹ Fidèle à un idéal auquel elle s'est volontairement consacrée, Mouchka Stassart a tout donné par respect de la vie, comme l'ont fait ses parents. Quant à Jacques Désoubrie, il confia, dans une lettre rédigée peu avant sa tentative de suicide pendant le procès²² : « Je suis belge. Le destin m'a placé dans un service de contre-espionnage et je ne regrette pas mes actes. J'ai servi une idéologie et l'image de mon *Führer* m'est toujours restée présente... »²³ Une sorte de testament. Les mots d'un être que des cliniciens qualifieraient « d'invalidé moral²⁴ », qui présente des anomalies de la personnalité : un noyau caractériel défini par l'amoralité, « l'inaffectivité, l'inadaptabilité ». Le profil de celui qui, adulte, peut devenir agent double : celui qui trahit de tous les côtés.

Désoubrie affirme, en premier, sa belgitude. « Je suis belge. » Il appartient à un peuple occupé que le destin – son destin – lui donne de tromper avec l'Occupant. Et ce, sans regret. S'il renie sa belgitude, c'est pour son *Führer* dont l'image le poursuit. Le transfert du père est évident. Désoubrie est poussé vers le père de substitution par le père qu'il n'a pas eu. Il s'abandonne aveuglément à son service, au service de l'idéologie, au mépris de toutes les valeurs. Quelle que soit la moralité – l'amoralité – du père, il le suit. Fut-il exclusivement poussé par la volonté de servir ? De répondre aveuglément au désir du père ? Au point de vouloir se suicider comme son guide, son *Führer*²⁵ ?

Telles furent les destinées de Mouchka Stassart et de Jacques Désoubrie, deux Belges âgés de vingt ans en 1940-1945...

11 Le Lancaster était un bombardier quadrimoteur de la Seconde Guerre mondiale. Entré en

- service en 1942, il est conçu à plus de 7000 exemplaires et fut le principal bombardier de la Royal Air Force, essentiellement en expédition de nuit.
- 12 Le 6 janvier 1944, Albert Mattens, dit Jean-Jacques, se fait arrêter pour trafic de devises.
- 13 Un mouton est un traître en langage des camps.
- 14 Grapin, dit Crampon, dit Henri : agent du réseau, il est responsable de centres d'hébergement à Paris au même titre que Germaine Bajpai et assure le convoi des aviateurs. Il dépendait de Jérôme depuis l'été 1943. Il reçoit de lui l'argent nécessaire, les vivres, les vêtements, les tickets de ravitaillement. et tout ce dont les aviateurs pouvaient avoir besoin.
- 15 Arch. fam. Comte J. le Grelle.
- 16 La Gestapo, *Geheime Staatspolizei*, était la police secrète de l'État, fondée en 1936 ; mélange de police politique et judiciaire et travaillant pour le contre-espionnage.
- 17 W. Ugeux, *Note personnelle et confidentielle à l'Administrateur de la Sûreté de l'État*, 10 mars 1944. CEGES, AA 884/124.
- 18 Dossiers d'Agents de Renseignements et d'Action, ARA, Sûreté de l'État Londres, fardes : Comte Jacques le Grelle, lettre du 17 août 1945. CEGES, AA, 1333.
- 19 Lettre de Franco à Jérôme, le 26 octobre 1945. Arch. Br. d'Oultremont.
- 20 *Abwehr* est le service de renseignements militaires allemand. Le Gruppe III, est le service du contre-espionnage, actif sous l'Occupation.
- 21 Dossiers d'Agents de Renseignements et d'Action, ARA, Sûreté de l'État Londres, fardes : Amanda Stassart, Déclaration d'Albert Mattens, chef de réseau, le 3 novembre 1947. CEGES, AA 1333.
- 22 Pendant son procès en juillet 1949, à Paris, Jacques Désoubrie thésaurise les pilules dormitives et les prend en une seule fois. La tentative de suicide n'a pas abouti.
- 23 Coupures de presse, Jacques Désoubrie, le 7 juillet 1949. CEGES, dépôt Belgrade, BD KD 591.
- 24 Dans : A. Mairet & P. Ardin-Delteil, *Hérédité et prédisposition*, Montpellier, Coulet, 1907.
- 25 Entretien avec le docteur neuropsychiatre Josette Jennès.

Pour en savoir plus : Henri Ey, *Manuel de psychiatrie* (avec P. Bernard et Ch. Brisset), Masson 1960, 7e éd., 2010.

Où suis-je ?

On apprend très vite à correspondre. À se servir du rideau d'occultation comme porte-voix vers la cellule du haut ; à dévisser le robinet et chuchoter par le tuyau ; à écouter. Les voix se ressemblent dans la même espérance. Mouchka apprend que Michou l'a appelée le long des murs : « *Diane, Diane...* » Michou dénonce la trahison de Désoubrie. Ainsi Mouchka ne se sent pas seule. Quelque part, dehors, on s'inquiète d'elle. Elle s'apaise. Reprend des forces. Se sait un chaînon de la Ligne. Elle entre plus encore dans le rôle qui est le sien. Le même que celui de tous les cœurs qui battent autour d'elle.

À la prison, tout s'apprend, tout se sait. Les combines, les trucs, les arrivées, les départs, les bonnes et les mauvaises nouvelles. Tout a un rythme et il faut pouvoir compter les passages du garde dans les couloirs. Ses voisins l'initient. Dans les messages qui lui arrivent, elle apprend que sa mère partage une cellule avec deux autres détenues. Mais qui sont-elles ?

Mouchka reste trois mois à Fresnes. Trois mois d'isolement complet et, en permanence, sous une lampe allumée. Elle est classée comme grande criminelle, comme *Nacht und Nebel*²⁶. La Gestapo la soupçonne de connaître les projets, les personnes, les lieux puisqu'elle est une des dernières arrêtées de la Ligne. D'être un jalon important. Mais Mouchka n'a accompli que ses missions de guide dans une zone bien définie. Elle prenait les aviateurs en charge et se rendait de refuge en refuge, de logeur en logeur, pour qu'ils gagnent au plus vite le Sud, le chemin de la liberté. Avait-elle seulement leur âge ? C'était pourtant d'elle qu'ils dépendaient. Tout se faisait dans la discrétion la plus complète. La prudence l'imposait. La Ligne était tellement bien organisée qu'un guide ne savait rien d'autre que ce qu'il devait savoir. En somme, peu de choses.

Mouchka est seule dans une grande pièce. Au centre, une table et, derrière la table, un officier jusque-là inconnu. Son expertise : briser les

corps. L'esprit suivra et la langue se déliera. Il reprend l'interrogatoire à ses débuts. Un secrétaire prend note. L'officier interpelle l'accusée; le ton est aimable, correct. Elle se répète: «*Ne t'y fie pas, ne t'y fie pas.*» Elle ne se doute pas de ce qu'il va lui arriver. «*Tiens le coup. Tiens le coup. On ne t'aura pas. Il faut se connaître, se porter soi-même. Travailler son esprit et son corps.*»

Deux soldats entrent dans la pièce. Elle est la seule femme. L'interrogatoire se poursuit. Le ton change. «*Ah, tu te crois maligne, mais nous saurons te faire parler.*» Elle est assise sur un tabouret et l'officier crie de plus en plus fort: «*Tu mens!*» Les soldats lui assènent des coups de nerfs de bœuf sur le dos. Des coups de poings s'écrasent sur son visage. Très vite, elle se sent en partie dénudée. Les coups ne se comptent plus. «*Je tiendrai. Je tiendrai.*» Puis, les soldats lui attachent les chevilles et les mains, derrière le dos. Ils la soulèvent, la portent, la tête en avant, derrière un paravent qu'elle n'avait jusqu'ici pas remarqué. Derrière le paravent, une baignoire. Mouchka n'a pas le temps de voir combien repoussante est cette eau où nagent les déjections de tous les suppliciés qui l'ont précédée. Ils l'immergent, la tête la première. Elle suffoque. Elle avale de cette eau nauséabonde. Elle se débat. Les coups lui avaient déjà fait si mal. La pièce ne résonne que des hurlements de l'officier. Son mutisme à elle allonge le temps de l'immersion. Et l'officier mesure ce temps. «*Maintenant, tu vas parler.*» Mais elle n'avait rien à leur dire. Elle s'étrangle de plus en plus. Pourra-t-elle résister plus longtemps? Elle perd connaissance. Ils la sortent de l'eau et lui lancent une couverture. Elle tremble de tout son corps. Elle ne sait pas que le répit sera court avant que le supplice ne recommence. «*Je vais mourir mais ils ne m'auront pas.*» Par trois fois, elle endure la torture de la baignoire. À coups de bottes, ils lui font cracher l'eau entrée dans les poumons. Elle est cassée, jetée comme une loque dans sa cellule. Son esprit vacille. «*Où suis-je? Ils ne m'auront pas...*»

Mouchka ne sera plus interrogée dans la suite mais s'attend à être fusillée, on le lui a dit. Sans doute était-ce la fin de la guerre et ne

fusillent-ils plus les femmes ? Finalement, son départ pour les camps la réconfortera. Elle ne gardera aucun souvenir des personnes qui l'avaient interrogée. Elle n'était plus présente. Sa chance fut de n'avoir subi que par trois fois la baignoire. Jérôme (le comte Jacques Legrelle) fut plongé dix-sept fois dans cette fange. À la dix-septième fois, il craque et donne le nom de Mouchka. Il le lui a dit après la guerre mais le respect qu'elle avait pour lui n'en sera que plus fort. Il savait que Mouchka était sur le point d'être arrêtée. Il n'apprenait rien aux Allemands.

La peur de Mouchka est liée au fait qu'elle n'avait rien à leur dire. Elle reçoit beaucoup de coups. Surtout sur le dos. En vieillissant, ce dos est devenu une croix. Elle a accepté ces missions et doit se préparer à mourir. Mais à vingt ans, on se convainc qu'en suivant à la lettre les consignes, en étant absolument discrète, on ne sera pas arrêtée. Et quand l'heure est là, on cherche encore l'espoir du lendemain. Après les trois baignoires, Mouchka est complètement détruite. Son corps est brisé et son esprit l'abandonne. Elle ne sait plus où elle en est. *« Ai-je dit quelque chose ? »* Elle doit se questionner. *« Mais non, je n'ai rien dit. D'ailleurs, je n'ai rien à dire. »*

La chance a joué mais aussi sa force de caractère. La force de caractère, il faut l'avoir en soi, depuis son enfance. Cette force l'accompagnera toute la vie. Mouchka a été formée par sa grand-mère, cette dame digne et sévère mais qui avait un cœur d'or. A-t-elle fait d'elle une future résistante ? Mouchka s'inquiète pour sa mère. A-t-elle aussi été questionnée ? Avec quelle violence ? Elle apprendra qu'une « logeuse » ne les intéresse pas : elle ne se déplace pas et n'a donc pas de contact extérieur. Mais qu'est-elle devenue ? Elle est si petite, fragile et chétive. Elle a peur pour elle.

Dans sa cellule, Mouchka songe à cette liberté perdue. Il lui faut passer la journée à nettoyer le parquet puis à le repolir avec le manche de la brosse. Elle a droit à des promenades dans le préau mais ne peut y rencontrer personne. Elle est au secret. Et, en tant que *NN*, elle ne

recevra pas de colis. Environ trois mois à penser, à chanter, à prier, à pleurer... Les nouvelles de l'extérieur lui arrivent goutte à goutte. L'avance de l'armée soviétique ne la rassure pas. D'éducation catholique, elle craignait glisser d'un régime fasciste à un régime communiste. Elle se souvient qu'un jour, à la fin 1942, de passage chez sa grand-mère, la seule fois où elle se rendit à Bruxelles, elle avait vu deux officiers descendre l'escalier des chambres. Sa grand-mère hébergeait des princes russes qui fuyaient l'armée rouge. Sa grand-mère les lui présenta : prince Untel et prince Untel. Ils portaient des uniformes allemands. Mouchka ne put cacher son étonnement. Elle était jeune et ne comprenait pas bien leur jeu. On mélange tout ici... Déjà engagée dans la résistance, Mouchka n'eut garde de leur parler. C'est une des premières choses qu'elle a appris : ne rien dire. Mais sa grand-mère avait vécu 1914-1918 et craignait plutôt l'Occupant. Et ces princes trop bien élevés qui fuyaient le communisme ? Elle agissait envers eux en grande catholique. À l'époque, on ne voyait pas en eux des collaborateurs. Ils se cachent, on les sauve. On les voyait comme des prisonniers. Ces Russes blancs ont cru longtemps qu'Hitler allait les libérer de Staline. Sa grand-mère et sa tante, deux vieilles dames profondément croyantes, n'ont pensé qu'à une chose : se protéger du communisme.

Ces trois mois au secret sont lourds. Mouchka continue à correspondre avec les cellules voisines. Elle reçoit ainsi quelques nouvelles de sa mère. Sentir l'humain autour de soi est si précieux ; hors du clapet de la porte qui vous surveille jour et nuit. Dire qu'elle n'a pas peur serait mentir. Elle a peur, très peur. Mais elle sait ce qu'elle a fait et où son engagement dans la Ligne la conduisait. Jamais elle ne le regrettera. Elle est jeune, n'aime pas entendre discréditer la femme et veut montrer que la femme qui est en elle peut aller jusqu'au bout de ce qu'elle entreprend. Elle aime son pays, la Belgique ; elle aime la France et veut participer à sa libération. Est-ce de l'idéalisme ? Une folie de jeunesse ? Elle rejoint, en tout cas, ces chevaliers du xx^e siècle, amoureux fous de la liberté.

Jusqu'au jour où la porte s'ouvre au cri d'un garde : « *Koma sie mit.* » Là, elle a un choc. Le moment est arrivé. Elle le croit. Heureusement, quelques minutes peuvent calmer les choses. Non, elle part « en transport ». Elle ne sait pas ce qui l'attend et se retrouve dans la cour de la prison au milieu d'autres prisonnières. Le bruit court qu'elles partent travailler en Allemagne. Elle est presque soulagée. Son fiancé, réquisitionné pour le travail en Allemagne, écrivait régulièrement et rassurait sa famille. Mouchka se ressaisit. Dans un premier temps, il lui semble échapper ainsi au peloton d'exécution²⁷.

De Fresnes, des camions les conduisent à la prison de Romainville²⁸, une autre prison, aux environs de Paris, qui sert de triage. Mouchka y retrouve sa mère. Que d'émotion dans leurs yeux. Ensemble, elles feront tout pour se protéger l'une l'autre. Elles n'ont, ni l'une ni l'autre, un tempérament triste. Petite dame chétive, âgée de cinquante-sept ans, Louise est d'un tel dynamisme qu'elle leur remonte le moral à toutes. Mais elle veut surtout tenir le coup pour sa fille et sa fille pour elle. À Romainville, des prisonnières les rejoignent de tous les coins de France. La plupart ont pu emporter leurs effets personnels. Mouchka, *NN*, a été gardée au cachot et au secret. Sans contact avec la famille et donc sans bagages. Certes il y eut bien des gestes de gentillesse – moins que dans les camps –, mais déjà des premiers signes d'entraide. Dans l'état de nature où elles sont plongées, là où l'être humain est dénudé de tout, tout est possible. La majorité des Françaises, des Hollandaises et des Belges se sont ainsi rapprochées et entraînées.

Petite halte d'environ quarante-huit heures avant d'être conduites à la gare de l'Est. Un train long est mobilisé. Pas un train de voyageurs mais formé de wagons à bestiaux. Il faudra, pour ces femmes, se tenir serrées, debout ou assises sur le plancher. Elles sont nombreuses ces jeunes filles, ces mères, ces épouses et elles ont tous les âges. Et comme tant de ses gestes sont posés dans l'ombre, la femme est, en temps de guerre, un excellent agent de liaison. Moins surveillée, moins fouillée que les hommes, peu questionnée, elle traverse plus facilement les

lignes ennemies. Ingénue à vélo et en petites socquettes blanches. Le public de la gare est écarté et fait des signes de loin. Des voyageurs de guerre, certes, mais aussi des familles, des amis. Et quand se mêlent, en une *Marseillaise*, leurs voix claires et vibrantes mais quelque peu inquiètes, la foule les applaudit, ces femmes si belles, et chacun chante avec elles. Chants et larmes en continu.

Avant que le train ne se mette à rouler, Mouchka écrit un mot, une adresse, et le glisse entre les lattes du wagon. Qui sait ? Son père ? Elle retrouvera ce billet chez elle, après la guerre, déposé dans la loge de la concierge. Comme un éclair, alors, toute sa déportation lui jaillira dans les yeux. Ce billet avait été ramassé et ne fut pas jeté. Ce qui, dans une ville occupée, est bien plus qu'un geste d'amitié.

26 *NN: Nacht und Nebel*, Nuit et brouillard, appellation figurant dans les dossiers des prisonniers condamnés à mort et qui devaient disparaître sans laisser de trace ; et ce par le décret du *Führer* du 7 décembre 1941. Des peines capitales à exécuter d'une manière accélérée sont ordonnées par Hitler dans les pays occupés, à l'égard des plus grand(e)s « criminel(le)s » engagé(e)s dans la Résistance, visant ainsi à inspirer une frayeur efficace et durable par la peine de mort ou des mesures propres à maintenir les proches et la population dans l'incertitude sur le sort de ces « terroristes ». Un nombre important d'opposants politiques, entrent ainsi dans l'appareil judiciaire : arrestations, interrogatoires, procès, emprisonnements successifs dans les prisons du pays occupé puis en Allemagne, et ce dans l'attente de la peine capitale.

27 La lenteur de la procédure face au nombre très important de dossiers conduit la majorité des femmes *NN* à Ravensbrück puis à Mauthausen sans que la peine ne soit exécutée.

28 Le fort de Romainville : devant le double constat d'une montée des forces de la Résistance et du besoin grandissant de fournir de la main-d'œuvre servile à l'économie de guerre du Reich, la déportation par grands convois massifs vers les camps de concentration devient, du printemps 1943 jusqu'à la Libération, l'élément central de la politique répressive allemande en France occupée. Dans ce dispositif, Romainville est, pour les femmes, le principal « lieu de transit » vers les camps nazis. Des détenues originaires de toute la France y sont acheminées en vue de leur départ en déportation. Plus de 3800 femmes y sont internées et plus de 90 % sont ensuite déportées, principalement vers Ravensbrück (Th. Fontaine, *Les oubliés de Romainville*, Paris, 2005).

Nuit et brouillard

Le train roule. Il ne s'arrête à certaines gares que pour vider les Kübels²⁹. Mouchka se dit que les Allemands veillaient fort peu au bien-être de leurs ouvrières en les transportant dans de telles conditions. Entassées à 60 voire 80 par wagons, pratiquement sans pouvoir bouger, sans pouvoir respirer. Fini le confort des prisons de Fresnes et de Romainville. Plus d'hygiène personnelle : réduction des rations alimentaires, des boissons. C'est le début de la dégradation. Pour autant qu'elle s'en souvienne, le train roule pendant quatre jours. Par trois fois les portes des wagons s'ouvrent, mais des hurlements leur interdisent de sortir. Les journées sont rythmées par les arrêts et les bombardements. Quatre jours, debout ou accroupies, suivant la complaisance des voisines. Il faut oublier l'odeur du pain et la fraîcheur de l'eau. Comme des sardines, entassées les unes sur les autres, toutes rêvent d'un « secours d'hiver³⁰ », d'infirmières, de dames venant vers elles les bras chargés. Il suffit de lancer l'idée et toutes y croient. Elles vivent d'images, ou plutôt de mirages.

Mouchka est mal à l'aise dans cette promiscuité de femmes, de corps entremêlés. Sa grand-mère et sa tante lui ont donné une éducation rigide où la pudeur, teintée de morale, prime. En tout et toujours, sa conduite devait osciller entre le bien et le mal : ce qui se fait, peut se faire et non ce qui ne se fait pas. Où est la vertu de ces femmes qu'elle voit s'accroupir sans honte dans la paille ? Elle ne sait pas encore, jeune Mouchka, prude et pliée aux règles de bonnes convenances, qu'abdiquer à toute dignité sera, pour elle, un combat quotidien.

Le train arrive un soir, très tard, à la gare de Fürstenberg, à 5 kilomètres de Ravensbrück, « le pont des corbeaux ». Tout y est noir : le ciel, les croisements des oiseaux et les chemins de cendres. L'arrivée des trains se déroulait souvent la nuit. C'est aux abords de l'ancien centre de cure mecklebourgeois de Fürstenberg, cadre merveilleux

de forêts et de lacs, dans le village prussien de Ravensbrück, que Himmler, lui-même, avait fait construire, en janvier 1939, le seul grand camp de concentration sur le territoire allemand destiné à la « détention préventive » des femmes. Entre 1939 et 1945, 123 000 femmes, hommes et enfants y furent enregistrés, en provenance du Reich et des pays occupés; 20 000 hommes dans le « petit camp » et un millier de très jeunes Allemandes dans le *Jugendschutzlager Uckermark*.

C'était le 22 avril 1944, date bien ancrée dans la mémoire de Mouchka. Les hurlements, les aboiements, les coups et les ordres pleuvent, assignant de descendre du train et de se mettre en rang. Par cinq. Ils gueulent : « *In fünf aufstellen.* » Et de courir sous les cravaches. Mouchka est encore pleine d'illusions. Oui, il est vrai que dans un camp de travail, il faut de la discipline... Elle perçoit la silhouette de baraques éclairées par quelques lampes. Les fenêtres des premières baraques sont garnies de petits rideaux bleus et blancs. C'est bien, c'est propre, on vivra ensemble et on ira travailler. Mais à la seconde rangée de baraques, il n'y avait plus de petits rideaux... Les Nazis avaient autorisé la visite de la Croix-Rouge dans les camps afin d'étouffer les rumeurs de surpopulation et de mauvais traitements. Les rapports du CICR le consignent. Mais ces visites étaient orchestrées et balisées. La Croix-Rouge n'allait pas plus loin que la première rangée de baraques. Cette question rejoint le débat des responsabilités des Alliés dans le second conflit mondial du xx^e siècle.

Mouchka croit deviner dans la baraque des lits superposés, à trois étages, les châlits. Elles y dormiront par deux, par trois et plus encore, l'hiver 1944-1945. Les blocks sont surpeuplés : jusqu'à six prisonnières s'entassent par étage. Trouver un coin de châlit chaque soir (il n'y a pour ainsi dire plus de paillasse, ni de couverture) devient une lutte angoissante. On dort où l'on peut, par terre, dans les lavabos. La saleté et la vermine deviennent insurmontables. Mouchka perd toutes ses illusions. « *Il y a quelque chose qui n'est pas normal, ici. C'est ainsi*

qu'ils nous logent alors que nous venons travailler? Et de croiser une colonne tremblant dans le froid de la nuit. Des femmes? Ce qu'il en fut. Il me faut protéger ma mère.»

Tous les officiers du coin, bottés et cravachés, sont présents. «*Raus, raus, raus.*» Pas de speech d'accueil. On leur distribue un matricule, au départ duquel elles sont réparties dans les baraques. Mouchka devient le 35 303 – «*fünfunddreissigdreihundertdrei*». Sa mère, le 35 287. Nouvelle identité. Absence d'identité. Plus de nom ni de prénom : un numéro. Cinq chiffres à donner, en allemand. Une sorte de mort civile. Le lendemain, on les dépouille de leurs vêtements, on les rase, les envoie à la douche et leur distribue les uniformes rayés. Mouchka se retrouve nue au milieu de ces femmes, face à sa mère, nue comme les autres. Aurait-elle pu s'y préparer? Ménagère, secrétaire, commerçante, enseignante, infirmière, avocate, politique, étudiante, religieuse...Laquelle, à l'époque, partageait son intimité de femme? Que restera-t-il bientôt d'elles? Elles ont perdu leur nom, elles perdent aussi un corps. Pour toutes ces résistantes, engagées dans l'action, sauver l'esprit sera leur siège. Leur statut a basculé mais parmi toutes les prisonnières du camp, elles restent des politiques, amarrées aux libertés démocratiques.

Mouchka reçoit un triangle rouge³¹ et la lettre B – Belge – à coudre sur la manche de la robe et sur la poitrine de la veste. Et c'est là que la débrouille commence : coudre, c'est bien mais sans aiguille ni fil. Il faut se rapprocher des anciennes qui réussissent déjà à détourner l'utile³², à le troquer, contre une portion de pain. Les nouvelles arrivées apprendront vite l'or gris que représente la déjà si maigre portion de pain. Et *ils* le savent. L'entraide réunit les prisonnières et les conforte, du moins dans les premiers moments. Mais, les manquements se multiplient et il n'y a bientôt plus rien à partager. La femme humiliée, privée, écrasée, se vide de son humanité. Et quand elle a faim, quand le mal lui ronge le ventre, elle ne se contrôle plus. Mouchka a vu autour d'elle des prisonnières voler. Elle en a vu combien d'autres, être volées.

Dans la politique nazie de l'extermination lente – par le travail –, un moment survient où rien ne peut plus lui être pris. Travail excessif, brutalité, famine, épidémies consomment les êtres. Un pouvoir absolu fondé sur la terreur ne laisse plus aucune place à l'humanité.

Sa mère et elle échappent à la tonte. Seul effet du hasard. « *Eins, zwei, drei, vier, fünf, stopp, schneiden.* » Ils ne savaient pas faire autrement. Ils n'avaient pas le temps de tondre tout le monde. Mais les poux se multiplient et se logent partout. Et Mouchka doit s'astreindre, comme toute détenue, aux séances quotidiennes d'épouillage. Personne n'y échappe, quelle que soit sa classe sociale. Nues, certaines la tête rasée, chacune épouillant l'autre. Tout est prévu pour les amoindrir, leur enlever leur personnalité. Même si, elles n'en ont pas encore tout à fait conscience.

Mouchka est envoyée avec sa mère à la baraque 15 construite, comme toutes les baraques, sur un plan rectangulaire divisé en deux par le *Washraum*, la partie du bloc réservée aux sanitaires. Des lavabos et pédiluves en béton, sans qu'il y ait de robinets en suffisance : seule réalité, de nombreuses coupures d'eau. À la tête de la baraque, la *Blockowa*. Ravensbrück, comme tous les camps nazis, est administré par la *SS* et hiérarchisé à l'extrême : de la *Kommandantur* au *Lagerkommandant* (commandant du camp) et au *Schutzhaftlagerführer* (commandant adjoint) ; de la Gestapo, bureau politique, à l'*Arbeitszats*, bureau de mise au travail et service médical. Les *Aufseherinnen*, les gardiennes *SS* ou forces auxiliaires féminines, sont soumises à l'*Oberaufseherin* : ces femmes *SS* sont responsables d'environ vingt-cinq détenues sur lesquelles elles exercent tous les droits. Mais, en fait, la soumission et le rendement des prisonnières dépendent directement de la *Blockowa*, chef de baraque, prisonnière elle-même. Celle-ci a deux assistantes, les *Stubowas*, à qui incombe la mise à jour quotidienne des listes tenues par les *Schreiberinnen*, ainsi que le respect de l'ordre avec les *Lagerpolizei*. La majorité des *Blockowas* étaient des Polonaises. La direction du camp exigeait que cette hiérarchie parallèle soit capable de compter

les effectifs (fluctuant chaque jour), d'organiser les déplacements vers les Kommandos de travail, de dresser les listes de convois, de se faire comprendre en trois ou quatre langues ainsi que de parler et d'écrire correctement l'allemand. Ainsi aux « droits communs » fortes et brutales, se substituent rapidement des « politiques », capables, certaines, de soulager quelque peu le sort de détenues de leur block. On n'utilise peu l'allemand au camp. Le langage courant est un jargon fortement teinté de polonais. On l'apprend par bribes. L'une comprend ceci et le traduit aux autres. Inutile de poser des questions. La réponse est : « *Raus, raus.* » Se taire. Au début, on se révolte et on croit pouvoir s'exprimer. Nous sommes des politiques. On n'a pas le droit de nous traiter ainsi. Dédée De Jongh osera un moment de révolte. Elle finira au cachot. Peut-être étions-nous lâches ? Rester en retrait et se préserver.

Mouchka et sa mère occupent le même châlit. Elles parviennent à monnayer leurs places contre une portion de pain. Elles dorment ensemble, ensemble aussi avec les poux, mais elles n'osent bavarder. La discrétion s'impose tout le temps. Il faut se méfier des moutons. S'attendre à tout. Une détenue de leur propre block n'offrira-t-elle pas, un soir, une portion de pain à sa mère, dans l'espoir de passer la nuit avec Mouchka ? Une petite rousse aux cheveux courts. Détour de vie brutal et cru pour une mère et sa fille.

Louise Bastin est une personne particulièrement joyeuse et vaillante. Un vrai petit pinson que les prisonnières surnomment Chonchon. Sa présence conforte Mouchka et l'inquiète en même temps. Mouchka n'est pas aussi optimiste qu'elle. Elle voit sa vie filer devant elle. Elle n'a pas son calme. Elle râle. Elle a perdu toute liberté d'agir. Mais sa conscience, elle veut la maîtriser.

En face de leur baraquement, se trouve un block de Polonaises qui servent de cobayes aux médecins nazis. La plupart sont si jeunes, on les appelle les « lapines ». C'est une Franco-polonaise, Suzanne Marchewska, qui lui en a parlé et, à deux, elles pénètrent dans leur

block. La Polonaise est ordinairement une femme forte, robuste et de belle taille. Mouchka n'y rencontre que des ombres frôlant les murs en boitillant ou couchées en fœtus sur des lits de misère. Des ombres aux traits durs et émaciés. Et au fond de leurs yeux, cernés de vert, cernés de noir, elle voit monter une immense douleur. On en revient tout petit. Mouchka n'en retient qu'une chose : veiller sur sa mère. Ne pas faire la forte tête. Se taire et passer inaperçue. Se maîtriser et rentrer sa colère. Ces détenues servent de cobayes pour des expériences médicales, principalement du professeur d'ostéologie chirurgicale Karl Gebhardt. Sous un semblant d'anesthésie, elles subissaient des stérilisations par injection, des greffes musculaires, osseuses et nerveuses. Ils remplacent, par exemple, les muscles et les nerfs de leur tibia par des tiges de fer. Ils greffent alors les tibias sains sur les jambes des soldats allemands mutilés. De véritables actions de résistance furent lancées par l'ensemble des prisonnières pour cacher les « lapines » pendant les appels, même en échangeant, par exemple, leurs numéros matricules avec ceux de décédées. Deux autres catégories de détenues furent aussi soumises aux expériences médicales : les prisonnières de guerre soviétiques et les *Nacht und Nebel*, issues principalement des réseaux de résistance d'Europe occidentale.

Un peu plus loin sur le site, sont installés, depuis août 1942, les ateliers d'armement industriel, Siemens & Halke. Fin 1944, plus de 2000 prisonnières y ont travaillé, nuit et jour, aux tâches relatives à la mécanique de précision : bobinage, montage, constructions de relais, d'interrupteurs, de microphones et de téléphones, d'instruments de mesure et de condensateurs et d'autres produits semi-fabriqués.

Le manque de plus en plus grand de nourriture dicte les comportements des détenues. Mouchka apprend à se glisser en fin de files, dans l'espoir d'obtenir le fond plus épais de la « soupe » dite aux rutabagas. Survivre. Si les prisonnières sont regroupées par nationalité, Mouchka se retrouve un jour poussée dans une baraque de Polonaises adultes, au retour d'un Kommando de travail. Là, tout

l'oblige à se barricader. Elles lui auraient pris sa soupe, arraché son morceau de pain. Et comment se défendre quand on ne parle pas la langue? La jeune Belge y est oubliée pendant un mois. Tout un mois. Elle avait beau expliquer à la *Stubowa* qu'elle appartenait à un autre baraquement... «*Lass mich!*» Se taire.

Les détenues étaient asservies à un travail quotidien de douze heures, rythmé par un minimum de trois à quatre heures d'appel à l'aube et le soir. Travaux d'aménagement et d'entretien du site du camp, voies de circulation, abattage des arbres, installation des logements des SS et de leurs familles, multiplication des baraques alternant avec les Kommandos dans les ateliers et les industries. Le camp disposait d'une fabrique de tissus et de cuir pour les uniformes, d'ateliers de couture où l'on récupérait des vêtements provenant d'Auschwitz, d'ateliers de montage électrique Siemens & Halske. Il fournissait la main-d'œuvre féminine à l'ensemble des industries d'armement allemandes dans la septantaine de camps annexes, les Kommandos, jusque Berlin et Peenemünde: Heinkel, BMW, Mercedes, Skoda...

Le travail dans les Kommandos est attribué de façon aléatoire. Avec les arrivantes, Mouchka avait commencé par le Kommando du sable. Un travail déroutant: faire un trou, jeter le sable sur le côté et puis reboucher le trou. Abrutir, abêtir, affaiblir. Perpétuellement surveillées par les gardes et les chiens, elles ne peuvent qu'exécuter, même si, entre elles, le mot d'ordre est «pas trop vite». De toute façon, où trouveraient-elles la force d'aller vite? Pour échapper au sable, Mouchka convient avec ses compagnes d'intégrer un Kommando de jour. D'autres préfèrent travailler de nuit. Chez Siemens par exemple, où on peut se sentir à l'abri. Mouchka recherche quant à elle les Kommandos d'extérieur, pour éviter toute proximité et attraper la vermine. Elle en est obnubilée. Se gratter est pire que de ne pas manger. La saleté est partout; elle véhicule toutes les maladies. Car les malheureuses atteintes de dysenterie n'ont pas le temps d'arriver aux toilettes, si installations sanitaires il y a. Préserver son hygiène est

primordial et plus important encore quand il n'y a pas d'eau. L'unique robe qu'elles portent, c'est à l'arrivée qu'elles la reçoivent. Pour la laver, il faut attendre le dimanche, jour sans travail, et risquer la bousculade dans le *Waschraum*, autour du petit filet d'eau. Et pour faire sécher la robe, déambuler entre les baraques en la tenant loin de soi.

La vie de camp est une lutte de tous les instants. Être aux aguets mais aussi à l'écoute. Les croyantes fabriquent des chapelets. Les perles en mie de pain sont prises sur la part du jour, et enfilées sur des fils rapportés des ateliers par les couturières. La foi aide. Toute référence à un idéal, à une transcendance, permet à l'esprit de tenir la distance et de porter son corps, complètement défiguré. Survivre.

Garder un tant soit peu sa féminité est, pour Mouchka, un des buts de chaque jour. Elle a la hantise de ne pas pouvoir conserver ses cheveux et d'être rasée. Ses cheveux, elle les sait longs et beaux. Sa mère les lui tresse et les serre le plus possible. Et ceux de sa mère, tout blancs, Mouchka les cache des regards en les glissant sous son petit fichu. Éviter à tout prix le transfert des personnes âgées. Quant à l'hygiène mensuelle intime, les prisonnières ont très vite vu leurs règles disparaître. Peut-être est-ce un bien, un petit confort pour elles? Est-ce lié à la malnutrition? Mouchka et dix de ses compagnes subiront, à leur insu, un traitement qui leur ôtera toute possibilité d'enfanter. Avoir été déportées restera pour chacune d'elles, le drame caché de leur vie de femme, privée à jamais de maternité...

Avant et après le travail, dès 4 heures du matin et tard le soir, les prisonnières sont rassemblées et comptées. C'est l'appel. Il faut que le total des vivantes et celui des décédées de la nuit coïncident. Cela suppose que les compagnes emportent les décédées sur la place d'appel, par tous les temps, au risque de s'écrouler elles-mêmes. Les appels duraient des heures. Toutes les rescapées en parlent avec horreur. La discipline était exercée par les gardiennes et leurs chiens.

Un matin, à l'appel, Mouchka est témoin de l'agression d'une prisonnière par le chien de l'*Aufseherin*. Les prisonnières sont, comme

chaque jour, en rang par cinq. Les miradors les balayent de lumière jaunâtre. Il fait si froid près de la mer Baltique. Il fait si noir dans le lever du jour. Il fait chagrin dans leurs corps mouillés de larmes. Une prisonnière épuisée s'évanouit. Elle glisse si doucement entre ses deux voisines qu'elles ne la sentent pas tomber. Le chien s'élance et la mord au visage. Mouchka se précipite pour la relever. Elle semble plus âgée que sa mère. Mouchka ne peut se retenir. Les autres n'ont plus la force de voir, de regarder, de réagir. À la sanction de mort Mouchka ne pense pas. Son cœur, seul, a parlé. Les cris, les hurlements, les coups la chassent des rangs. Elle attend le verdict des juges bourreaux. La punition tombe : huit jours de travail au *Scheissel*, un Kommando épouvantable, le Kommando des matières fécales. Les prisonnières les plus mal classées, souvent venues de l'Est, transportaient au quotidien les grands *Kübel* et les déversaient sur un vaste espace sablé.

Mouchka est alors mêlée aux femmes les plus mauvaises du camp. Elle est astreinte à un travail avilissant : mélanger les excréments récoltés à du sable, en les piétinant. « *Vous, les Françaises³³, vous écrasez bien le vin avec les pieds...* » Le soir, elle rentre à sa baraque. Elle pue. Toutes la repoussent. Et pas d'eau pour se laver. Seule sa mère l'attend, l'aide à se nettoyer, avec rien, et partage ses nuits. La semaine dure une éternité. Les odeurs ammoniacées lui brûlent le nez et les yeux. Ses jambes se couvrent de pustules. La colère devient de la rage mais renforce sa volonté. Elle a servi d'exemple, et à quel prix. Elle sait sa jeunesse, sa force et veut survivre. Survivre pour elle et pour sa mère. Mais elle n'est que le matricule 35 303, « *fünfunddreißig dreihundertdrei* ».

Mouchka ne perd pas de vue les différentes sélections de travail. Elle parvient même à placer sa mère dans le groupe des tricoteuses de chaussettes grises pour l'armée allemande. Une chance pour elle. Hors de l'agitation, des travaux durs et à l'abri des intempéries. Elle est rassurée. Il faut à tout prix éviter pour sa mère d'être fichée et inscrite pour les transports noirs.

Dès février 1942, des détenues dites inaptes au travail ou incurables, aliénées, sont en effet emmenées, en transports noirs, vers des centres d'euthanasie où se pratiquaient le gazage : Hartheim/Linz, Lublin, Bergen-Belsen... L'annonce de ces transports se répandait très vite dans le camp et provoquait de véritables paniques. Début 1945, une chambre à gaz est construite et aménagée à 5 mètres des deux fours crématoires de Ravensbrück. Elle peut contenir 150 à 180 prisonnières à la fois. On estime qu'un total de 5 à 6000 détenues y ont péri. Le transport noir constitue l'élément régulateur là où l'extermination immédiate ne peut se faire sur place. Dans un régime d'exploitation rationnelle d'une main-d'œuvre servile, les coups et la terreur finissent par dépasser le rendement possible de l'être humain. Le détenu reconnu inapte doit donc disparaître. Il ralentit la production.

Malheureusement, un autre péril surgit. Quelques jours plus tard, au moment où Mouchka est en arrêt de travail pour un érysipèle³⁴ aux yeux, sa mère est désignée pour vider une maison de SS, en bordure du camp. Petite femme affaiblie déjà par les mois de déportation, que va-t-elle faire dans un Kommando déménageur ? Les baraques réservées aux « soins » s'appellent le *Revier*. Elles se répartissent en salles où est évaluée la capacité de travail des malades. Les pièces des contagieuses jouxtent les chambres de mises à mort par injection de produits toxiques et de sélections pour les transports noirs. Un manque total d'hygiène y sévit comme partout dans le camp. Dans ce monde d'horreur, l'incohérence est terrifiante. Au départ, la répartition des chances semble se faire, en parts égales, entre les déportées. Mais, au détour des voies, se cache le destin. Implacable. Voies vers la survie, voies vers la mort ; par ici, 50 chances sur 100 de survivre, par là, 50 chances sur 100 de disparaître. Un univers d'incertitudes et de ténèbres, aussi irréallement atroce qu'un cauchemar.

Avant d'y aboutir, Mouchka travaillait en forêt à l'abattage des arbres. Là, elle respire, même si le travail est très dur. C'est tellement plus sain que la vermine du camp. Et chaque jour, à la pause, elle a

droit à un plus : une pomme de terre chaude, tirée des braises. Elle est mise en équipe avec une Polonaise. Il leur faut, abattre les arbres à la cognée puis débiter le bois en stères. Plus robuste, la Polonaise, agacée par les gestes lents et vacillants de Mouchka, la bouscule et, du manche de la hache, la blesse à l'arcade sourcilière. Elle ne trouvera que du papier journal pour protéger sa plaie. L'infection se répand et elle est envoyée au *Revier*. Mouchka perdra l'usage de son œil.

Entre-temps, elle ignore que sa mère n'a pu rassembler ce qui lui reste de forces humaines. Deux jours de déménagement ont suffi. Son corps a dit non. Sa flamme s'est éteinte. Les compagnes, pleines d'espoir, réussissent à l'introduire au *Revier*. Et une amie de Mouchka, avec une portion de pain de sa ration du jour, achète la surveillance exercée sur elle. Se soustraire à la *Blockowa* est encore possible mais pas à l'*Arbeitsdienstführerin*, chef SS du service du travail. Ce n'est pas le moment de risquer un écart. Mouchka est inquiète. Le camp est immense. Et dès que l'heure lui permet de quitter le travail, elle traverse les allées, se précipite au chevet de sa mère et la retrouve mourante. Dans ce baraquement surpeuplé de malades, les châlits sont remplis. Sa mère est coincée par deux enfants de 10 et 12 ans, très agités comme peuvent l'être des enfants malades.

Oui, il y avait aussi des enfants au camp. Ils furent d'ailleurs nombreux à Ravensbrück : déportés avec la maman ou nés au camp. Enfants tziganes, russes, polonais et juifs, prisonniers et soumis aux mêmes horreurs concentrationnaires : rasés et habillés comme les adultes, peu et mal nourris, battus au travail... De petites tziganes étaient aussi soumises aux expériences, stérilisées. Il semblerait qu'avant 1942, des mères enceintes accouchaient au *Revier* et leurs bébés, sélectionnés, étaient envoyés dans des maisons d'enfants de la *National Socialist Verwaltung*. À partir de 1942, la plupart des mères subissent un avortement, même à huit mois, et leurs bébés étouffés, noyés, frappés à mort sous leurs yeux. À la fin 1943, début 1944, le droit à la vie leur est appliqué sans que rien ne soit véritablement

prévu pour la survie des nouveau-nés. Beaucoup de jeunes mères furent ainsi emmenées en transport noir avec leur nouveau-né.

La mère de Mouchka reçoit sa fille d'un sourire et lui demande doucement, très doucement, de calmer les petits. « Ils me font si mal. » Mais comment calmer des enfants en souffrance? Mouchka demande l'aide de la *Blockowa*. Celle-ci la renvoie d'un « *raus, raus* ». Le personnel médical fait défaut. Il n'y a que des gardiennes. Et surtout pas de soin. Aucune hygiène. Sa mère lui souffle à l'oreille qu'elle aimerait boire un peu de lait. « *Je suis certaine que j'irais mieux si je bois du lait.* » Mouchka comprend cette fois que sa mère ne sait plus où elle est. Du lait, au camp? Sa fille est là, près d'elle et elle lui demande du lait. La *Blockowa* intervient et la chasse. Mouchka sent monter un immense chagrin, et en même temps, la peur, la révolte et l'inquiétude. Forte de sa mission impossible, elle s'accroche comme à un nouveau défi. Un défi d'amour et de désespérance. Toute la soirée, elle cherche du lait. Auprès des jeunes accouchées? Elles en reçoivent déjà si peu pour leur bébé. Elle cherche avec ses amies, questionne, marchand.

La journée du lendemain lui semble si longue. À la fin des travaux, c'est le cœur gonflé de joie, qu'elle rejoint sa mère avec quelques centilitres de lait. De l'or blanc dans un camp noir comme l'âme des corbeaux. Sa maman l'attend. Elle la regarde. Mais son sourire est figé. « *Non, non.* » La *Blockowa* est derrière elle. Mouchka sent son impatience, sa colère. Elle déteste ces femmes, des prisonnières comme elle. Et comme elle insiste pour retenir cet ultime temps d'amour – l'heure du travail était passée – la *Blockowa* hurle. « *Ah, tu veux rester près d'elle. Eh bien, tu prends ta mère et tu la mets sur le tas de cadavres du Waschraum.* » Mouchka n'ose pas la fixer, percer ce regard qui n'a plus rien d'humain. Elle peut tout, et Mouchka n'est rien : et entre elles deux, sa mère, une silhouette déjà froide et raidie sous la loque qui lui servait de drap. D'un moment d'humanité demandé, Mouchka pénètre la cruauté. Sa mère qu'elle veut étreindre et caresser,

elle l'oblige à la déshabiller, à la traîner. Traîner jusqu'à ces corps de femmes abandonnés, des femmes comme elle.

Trouver le mot pour dire les choses. Trouver les mots et dire les choses. Il n'y a pas de mots. Il y eut des choses. Et, toi, Mouchka, avec une infinie tendresse, tu fis les choses, pour elle. Avec une infinie tendresse, tu la pris sur ton cœur et un cri jaillit. Un chant remplit le ciel. Avec une infinie tendresse, chacune dit son nom : Louise, Violette, Madeleine, Célestine, Marthe, Berthe, Juliette, Jeanne, Guillemine, Antoinette, Lisette, Blanche, Victorine, Adeline, Henriette, Rose, Séraphine et Marguerite. Elles avaient un nom. Elles avaient dit non.

Mouchka pousse la charrette et conduit sa mère au four. C'était le 25 février 1945. Elles s'étaient engagées pour sauver des vies et sa mère déjà n'était plus que cendres. Ce fut le moment le plus dur de sa déportation. Où était sa résistance ? L'art de détruire l'être humain, *ils* l'ont bien cultivé. Elle s'effondre. Il y a trop de souffrances autour d'elle. Ses compagnes l'entourent au mieux. Elles monnaient du temps à lui consacrer, et un peu de nourriture pour la remonter. Le décès de sa mère lui rend alors plus présent l'image de son père. Mouchka s'y accroche. Son esprit se focalise sur l'espoir de rentrer et de le retrouver.

Le camp n'attend pas. L'histoire des morts n'existe pas et encore moins celle des derniers souffle de vie. Elle n'est que le « *fünfunddreissigdreihundertdrei* » – 35 303. Mouchka reprend le travail en forêt, à l'air. Loin des bruits, des cris, de la vermine. La forêt lui convient. Tant pis pour le froid. Il glace les corps mais le travail est dur et vivifie les cœurs.

À la fin février 1945, des rumeurs circulent. On parle de la progression des Russes. Ils sont entrés en Pologne et les camps de Pologne ont été évacués. Mais l'hiver est toujours présent : moins 30 °C à l'appel du matin ; moins 20 °C la journée. Ravensbrück reçoit alors, par les chemins verglacés et par wagons ouverts, un total de 7000 Juives,

essentiellement hongroises, évacuées d'Auschwitz. Mouchka les a vues, ces colonnes de cadavres ambulants, a entendu leurs cris, leurs gémissements, les hurlements, les aboiements. Des fantômes de femmes qui s'engouffrent, en grappes, sous des tentes dressées à même le sol, à même les flaques, à même la boue. Les dernières, repoussées, cherchent un appui aux parois des baraques. La nuit, elles gèlent et collent, les unes sur les autres. Le froid en a tué plus de la moitié, en quelques jours. Mais le froid ne tue pas la pestilence des odeurs. Les survivantes en perdent la raison.

Toutes, au camp, espèrent une fin proche : la surpopulation devient effrayante. Pour l'administration nazie, les transports noirs ne suffisent plus. Une campagne de propagande est lancée, spécialement auprès des femmes âgées de plus de cinquante ans, fatiguées ou malades. « *Demandez une carte rose et vous partirez vers un petit camp, à un kilomètre du grand camp : un camp de repos, des meilleures conditions de vie et plus d'appel.* » La tentation est grande. Mouchka ne peut retenir Germaine Bajpai, l'amie de sa mère. Elle y fut assassinée. Ce camp, dit de repos est le *Jugendschutzlager Uckermark*. L'ordre y est d'exterminer les prisonnières au rythme de cinquante par jour. Mortes de faim, de froid, de peur, empoisonnées, assommées, tirées par balles, piquées, ces femmes, qui se savaient en fin de vie et espéraient seulement un peu de paix. Après l'évacuation des jeunes, l'*Uckermark* devint une zone de mort. Des 8000 détenues transférées à partir de janvier 1945, 1000 à 1500 étaient en vie à la libération. Pratiquement abandonnées.

Le 2 mars 1945, rassemblement des *fünfunddreissig* (matricules 35 000) sur la place d'appel. Cela ressemble furieusement à un transport. Les femmes sont fouillées et doivent remettre tout ce qu'elles ont pu "organiser" en fil, aiguilles, petits morceaux de tissu – tout ce qu'elles ont pu échanger contre des portions de pain. Les détenues des Kommandos de couture s'organisaient en effet pour récupérer ces objets si précieux pour les dames. Ces kommandos étaient rattachés aux ateliers de fabrication des moteurs d'avion où un atelier était

spécialement chargé de fabriquer les parachutes. Le dimanche, jour sans travail, les prisonnières brodaient des petites pièces de tissu qu'elles s'offraient mutuellement aux fêtes et anniversaires. Une spécificité d'un camp de femmes qu'il est bon de relever.

Les détenues sont envoyées aux douches puis récupèrent leur robe, toujours remplie de poux, et une couverture. Cette fois, c'est dit : elles partent vers un autre camp, sans doute en Autriche. Sans doute pour les exterminer. Les Russes avancent, chuchote la rumeur. Mouchka, dans un dernier effort d'optimisme, pense que le convoi se dirige vers la France. Le transport dure quatre jours et cinq nuits : en camion puis en train à bestiaux. L'essence devait être épargnée pour les convois militaires. Le dernier jour, la colonne progresse à pied. En pleine nuit d'abord – une nuit étoilée, un décor de neige. De quoi rêver. Mais la réalité des cris, des aboiements, de l'épuisement et du froid courbent de plus en plus les corps vides. Les pieds, à peine couverts, s'alourdissent de neige glacée. Les plus faibles tombent. Quand les balles sifflent, la neige rougit. Les chemins sont raides : elles se trouvent en altitude. Mouchka s'accroche à son idée. L'espoir de se rapprocher de la France lui rend des forces, même si des 450 de ses compagnes, il n'en reste bientôt plus que 250. Mais c'est à Mauthausen qu'elles arrivent, le 7 mars 1945. Elles s'arrêtent face à une forteresse. Une forteresse bâtie en granit, construite pour mille ans. C'était un camp d'hommes.

Mauthausen-Gusen (en Haute-Autriche, à 25 kilomètres de Linz) avait été mis en place cinq mois seulement après l'*Anschluss* en 1938. Au début de l'année 1941, les Nazis l'avaient classé comme seul camp de catégorie III, c'est-à-dire soumis au régime le plus dur. Les prisonniers étaient soumis aux travaux forcés dans la carrière de pierre voisine. 1980 détenues, essentiellement des *NN* françaises, belges et hollandaises y furent déportées de Ravensbrück, début mars 1945.

À leur arrivée, celles-ci passent une fois encore aux douches. Nues devant les hommes. Les prisonniers, honteux pour elles, se détournent

et baissent la tête. Certains se risquent à rompre les rangs et viennent les couvrir. Il gèle. L'épouillage est fait par un kapo, avec une brosse à dents. Les femmes, humiliées, sont debout sur des tabourets et les kapos s'attaquent aux aisselles et aux sexes. Femmes blessées, femmes meurtries, femmes avilies. Les robes sont au « nettoyage » ; Mauthausen n'a pas de vêtements féminins.

L'enregistrement durera quarante-huit heures. Les femmes sont parquées dans un block jusqu'à l'arrivée des responsables du camp. Toujours nues et le cœur transi. Elles se savaient condamnées à être exécutées. Mais quand ? Comment ? Instinctivement, les femmes plus âgées se placent, en barrage, à l'entrée du block. La crainte permanente colportait mille bruits comme celui de sélection des jeunes femmes pour le bordel³⁵. Des vêtements leur sont enfin rendus, au hasard des lots. Mouchka reçoit des vêtements civils marqués dans le dos d'une grande pièce rapportée. De quoi faire fondre tout espoir de fuite. Elle devient le matricule 2646, « *zweitausendsechshundertsechsvierzig* ».

Un premier groupe de prisonnières est emmené par des officiers au bas de la carrière. Des tentes y sont dressées. Ces prisonnières échappent quelque peu à la surpopulation du camp et à la détérioration des conditions de vie, déjà pitoyables. Une épidémie de typhus contribue à réduire plus encore le nombre de prisonniers. Mouchka reste avec les plus jeunes. Attendre ne leur pèse plus. Elles ne se questionnent plus. Tout est de l'ordre du possible. Survivre, ici, n'est pas prévu. Le surlendemain, seulement, d'autres officiers s'annoncent. C'est déjà mauvais signe. Mouchka sent un regard posé sur elle. Elle s'était glissée derrière les autres. On l'appelle : « *Du, kommst hier.* » Son sang se glace. C'est foutu. Un officier la fait sortir du block. Ils quittent l'enceinte du camp. Elle le suit dans l'allée, à droite, jusqu'aux baraques *Bekleidungskamer* et *Schneiderei*. « *Voilà, c'est mon baraquement. Vous allez travailler ici.* »

Devant un monceau de vêtements, de valises, de chaussures, de couvertures, il lui explique que son travail sera de tout classer par

catégories. Elle s'applique à comprendre son allemand et lui répond en mêlant des mots d'anglais et de français. Elle a intérêt à le comprendre. Mais Mouchka a peur. Elle comprend qu'elle se retrouve seule dans un block à travailler pour un homme qui loge sur place. Tous ces vêtements, triés, doivent partir de Mauthausen vers d'autres camps : elle a intérêt à ne pas traîner. « *Vous aurez une soupe à midi et vous ferez mon lit.* » Quoi ? Tout, sauf ça. Son mari lui reprochera souvent sa forme de féminisme. Mais le lit, c'était le comble. Elle lui répond : « *Vous n'avez pas de soldat pour le faire ?* » Qu'a-t-elle osé dire ? Mouchka sent remonter en elle ce que Ravensbrück avait englouti : le regard. Miracle ? Renaissance.

Le deuxième jour de travail, l'officier revient et lui reproche de n'avoir pratiquement rien rangé : « *Vous êtes comme toutes les Françaises, paresseuse.* » Mais Mouchka avait bien réfléchi. Elle est au chaud, il y a un poêle dans le block, et elle reçoit, à midi, une soupe supplémentaire. Une vraie planque. Elle avale son amour-propre pour le lit et répond clairement à l'officier que, seule, elle ne pourra venir à bout de ce travail. Et d'ajouter, qu'il lui faudra au moins deux ou trois personnes en plus. « *D'accord, lui dit-il, si vous connaissez des filles pour le faire, prenez-les. Mais que le travail avance.* » Elle pense à des compagnes très affaiblies qu'il faut sauver de toutes sélections. Ceux que les Nazis jugeaient trop faibles ou trop malades pour travailler étaient séparés des autres détenus et tués dans la chambre à gaz du camp, dans des camions à gaz ou au centre d'extermination d'Hartheim situé à proximité, ouvert dans le cadre du programme d'euthanasie. À l'infirmerie, les médecins du camp utilisaient des injections de phénol pour tuer les détenus trop faibles pour travailler.

Le lendemain, Mouchka emmène trois amies³⁶ au baraquement. Rose a le visage si blanc qu'elle lui pince les joues à sang : fard de survie. Les présentations se passent facilement. Les amies s'efforcent de faire bonne impression et de se tenir droites. Mouchka est prête à les cacher pour qu'elles se reposent et à travailler trois fois plus pour

elles. Ce travail les a sauvées. De la soupe en supplément, à l'abri du froid et pas de garde autour d'elles.

Mars et avril s'écoulaient. Il y avait comme un air de renouveau en chacune d'elles. Ravensbrück est loin. Mouchka et ses amies vivent hors du temps, hors d'un camp. Mouchka, la plus résistante et la plus combattive, organise les journées, et ravive la santé. Santé des corps, santé des cœurs.

Dans le hasard du temps concentrationnaire, se dessinent parfois des rencontres privilégiées. La présence d'une Belge à la *Bekleidungskamer* ne passe pas inaperçue dans ce quartier du camp. Deux détenus, l'un, du nom de Dupont, et l'autre, un pharmacien, de la rue Malibran à Ixelles, déportés depuis quelques années déjà, exerçaient la fonction d'infirmiers à Mauthausen. Et ils prenaient le risque de se faufiler dans les blocks et de distribuer des semblants d'aspirines – il n'y avait pas d'autres médicaments. La *Bekleidungskamer* devient, alors, un moment quotidien attendu. Ils soulagent les amies de Mouchka et, elle, en retour, leur fournit des vêtements (vestons, chemises, pulls...). Mouchka les a retrouvés après la guerre : Milou habite en Floride et l'autre est décédé il y a quatre ans.

Le 21 avril, l'officier allemand revient vers elle et lui annonce leur libération pour le lendemain. Sans doute, une fois de plus, une fausse nouvelle.

« *Notre libération ?* »

– *Ach ja. La guerre est finie.* » Et il sort de sa poche la photo d'une jolie jeune fille blonde. « *C'est ma fille, dit-il, elle et ma femme sont prisonnières des Américains. J'espère qu'elles auront la même chance que vous et que les Américains les traiteront comme j'ai pu le faire pour vous. Je vous ai mis sur la liste des prisonnières à libérer.* »

Hormis la couleur de cheveux, Mouchka se reconnaît quelque peu en elle. Sans doute est-ce ce qui lui a valu l'attention particulière de l'officier. Elle finit par le croire. Elle en a assez de parler de misère. « *Il y aura, demain, un échange de prisonnières, comme il y en a un à*

Ravensbrück. La Croix-Rouge internationale suisse va vous libérer. »

À partir d'avril 1945, quelque 2000 prisonnières de Ravensbrück, essentiellement des pays occidentaux, furent en effet libérées, en échange d'un contrat entre le comte Bernadotte de Suède, la Croix-Rouge internationale et Himmler. Ce dernier convoitait de négocier avec les alliés, à l'insu d'Hitler. Environ 1980 Belges, Françaises et Hollandaises de Ravensbrück furent ainsi emmenées en Suède avant de rentrer dans leurs pays. Celles de Mauthausen rejoignèrent Paris via la Suisse, quelques semaines avant la capitulation. Du 18 au 28 avril, la Croix-Rouge internationale évacua donc en priorité 756 femmes, françaises, belges, hollandaises en trois transports de camions vers la Suisse. Les prisonnières resteront cependant perplexes. Les rumeurs évoquaient certes l'avance de troupes alliées³⁷ ; c'est ce que rapportaient notamment les dernières nouvelles captées par les petits postes clandestins. Pourtant, même le jour de l'arrivée des véhicules de la Croix-Rouge, aucun visage ne se déride.

C'est aussi à cette époque que Mouchka est remarquée par un certain Hans³⁸, Kapo à la *Schneiderei* où elle porte les vêtements à recoudre. Ce kapo qui lui dépose chaque jour un œuf, caché dans l'angle de la porte de la baraque. Quelle surprise, dans un camp de concentration. Quel doux moment de partage avec les compagnes. Le jour de leur libération, Mouchka ne se voit-elle pas remettre un paquet de lettres³⁹ glissées dans la poche d'une jupe ? Hans l'avait confectionnée pour elle, dans un pantalon d'homme.

Le 22 avril, les dernières survivantes de Ravensbrück sont rassemblées sur le terrain de football pour la vérification des matricules. Lorsque le commandant du camp leur annonce officiellement leur libération, elles ne peuvent toujours pas faire éclater leur joie. Elles sont encore si lasses. Comme à l'habitude, elles se placent en colonnes, par rang de cinq et descendent. Les camions sont parqués en contrebas. On leur présente les chauffeurs : des Australiens. Un médecin suisse, le docteur Gion Condrau⁴⁰, dirigera le convoi jusqu'en Suisse. Il remarque très

vite la silhouette de Mouchka. La jupe du kapo la distingue bien évidemment des autres prisonnières. Apparemment, elle ne semble pas amaigrie. Elle apprendra cependant qu'elle souffrait d'un œdème de carence⁴¹. Sa démarche est assurée et son regard déterminé. Le médecin la charge d'accompagner les plus faibles et de veiller à leur confort dans le camion.

Après 350 kilomètres, la colonne arrive à la frontière⁴², mais les barrières restent baissées. Des fermiers suisses les attendent de l'autre côté. Himmler avait donné l'ordre de les renvoyer au camp. Le docteur Gion Condrau devra négocier leur libération pendant toute la nuit. Il s'est engagé à les faire entrer toutes en Suisse, au prix d'y laisser sa vie. Il fait d'abord monter Mouchka à l'avant du premier camion et lui demande de transmettre les nouvelles aux autres. Les prisonnières attendent cette fois encore. Les plus faibles s'assoupissent. La majorité est en sursis, sans espérance, sans impatience. Le temps du camp a fait son œuvre et les sentiments sont enfouis. La nuit passe.

À 7 heures du matin, la colonne peut reprendre la route: Himmler a fini par « lâcher » l'autorisation. Les fermiers suisses, toujours postés aux barrières, les ovationnent avec émotion. Les camions se dirigent vers Saint-Gall et le personnel de la Croix-Rouge les installe dans des écoles désaffectées où elles reçoivent les premiers soins. Elles avaient tellement besoin de se laver, d'éliminer la vermine, de sentir l'eau couler le long du corps, de ce corps si meurtri. Manger et boire du regard, du bout des lèvres, à toutes petites bouchées. Apprendre à se réalimenter en respectant les limites de ce corps qu'elles semblaient avoir perdu. Les trois mois passés à Mauthausen sont maintenant derrière elles. Pour Mouchka, trois mois d'incertitude du lendemain dans la *Bekleidungskamer*. Mais aussi trois mois de réveil à l'humain. La relation à l'autre sera toujours la boisson de vie de Mouchka. L'officier et le kapo s'étaient montrés corrects avec elle. Mais elle en savait tous les enjeux.

Mauthausen fut aussi un grand moment d'amitié. Sortir trois amies de la ruine, les remettre sur le chemin de la vie et rencontrer

les compatriotes, les deux prisonniers bruxellois, c'est ça la vie. Penser à demain, penser aux autres, avoir moins froid, avoir moins faim, construire, se reconstruire. Tout au long de sa déportation, Mouchka a essayé de garder la tête haute, refusé de céder à l'humiliation, d'abdiquer à toute dignité. De nouveaux jours se lèvent et il lui faudra lutter, lutter encore : non plus, heureusement, contre les voleurs de vie ni contre la mort. Sa force, Mouchka la ressource auprès des autres. Même dans leur extrême fragilité. Une de ses amies, Jacqueline Cousin, rendue transparente par le camp, lui apportait toute sa délicatesse. Leur amitié perdura longtemps.

Quant à sa vie sentimentale, elle ressemble à celle de toutes les femmes. Comme dix de ses compagnes de camp, elle dut renoncer à avoir des enfants. Pour elle et pour ces femmes victimes, au camp, de traitements expérimentaux, toute maternité devenait à risques. Celui qui fut son époux l'accepta. Les chagrins d'amour, elle les a peu connus. Les repoussait-elle ? Elle se protégeait certainement, liée aux règles de la profession qui fut la sienne. Seule, sans parents, elle ne pouvait prendre aucun risque. Mais était-elle en attente de celui qui la comblerait ? Mouchka s'était promis de ne jamais épouser d'aviateur. Marcel Désir, héros de la *RAF*, fut pourtant son merveilleux compagnon de vie.

29 Kübels : seau hygiénique, tonneau en fer.

30 Les Secours d'hiver : Dans l'impossibilité d'assurer correctement le ravitaillement des pays occupés, le III^e Reich se préoccupe très tôt d'en masquer, au moins partiellement, les effets par la bienfaisance. Dès l'hiver 1940, la *Militärverwaltung* impose d'organiser l'assistance publique sous le nom de *Winterhulp* / Secours d'hiver, à l'image de la *Winterhilfswerk des Deutschen Volkes*, créée et présidée par Joseph Goebbels, depuis 1933. Et ce, dans le cadre d'une politique d'aide sociale qui exclut, bien entendu, toute aide aux catégories de personnes mises au ban de la société nationale socialiste. En tant que machine de propagande, le Secours d'hiver apporte une aide appréciable à la population et aux prisonniers de guerre : distributions de soupe et de repas ; de vêtements, de linge, de charbon ; de colis... Il parvient, progressivement, à se libérer des chaînes qui l'unissaient à l'occupant.

- 31 En tant que prisonnière politique, Mouchka reçoit un triangle rouge. Les couleurs du triangle distinguent les détenus : les droits communs, vert ; les homosexuels, rose ; les tziganes, noirs ; les objecteurs de conscience, violet.
- 32 Subtiliser, emprunter, prendre, voler l'ennemi devient, au camp, un acte de résistance. Le vocabulaire du camp le baptise du verbe : organiser.
- 33 Habitant Paris, Mouchka a vécu sa déportation avec les Françaises.
- 34 L'érysipèle est une infection d'origine bactérienne entraînant de fortes fièvres. À soigner en urgence par antibiothérapie. Traitement évidemment inexistant en camps de concentration. (Mouchka perd l'usage de cet œil).
- 35 Il existe un bordel mais il est réservé aux officiers du camp et achalandé de jeunes femmes de la cité la plus proche.
- 36 C'étaient Mady Solarek, française d'origine polonaise, Rose Richard et "Sousou". Mouchka a gardé des contacts heureux avec elles après la guerre. Elles se sont retrouvées pendant plusieurs années. Rose et elle, tout particulièrement.
- 37 Les Américains libèrent Mauthausen le 8 mai 1945.
- 38 Hans Walter : prisonnier de droit commun à Mauthausen, depuis 1938. Il porte un triangle vert.
- 39 Mouchka a retrouvé ce petit paquet de lettres, écrites en vieux gothique. Elles furent traduites tout récemment. Ces lettres révèlent le cheminement de fixations amoureuses d'un détenu, trop longtemps emprisonné, sur plusieurs femmes dont Mouchka. Paranoïa qui pourrait intéresser les psychologues. Lettres de Mauthausen, arch. fam. A. Stassart.
- 40 Gion Condrau (1919-2006) est un médecin interniste de Disentis. Il se spécialise en neurologie, psychiatrie et psychothérapie dans les universités de Zurich, de Paris et aux États-Unis. Il poursuivra en parallèle une formation en philosophie, psychologie et sociologie. En 1945, Condrau organise, au nom du Comité international de la Croix-Rouge, le rapatriement des prisonnières françaises et belges du camp de concentration de Mauthausen. En 1953/1954, il sera un membre dirigeant de la Mission internationale de la Paix en Corée. En 1989, il devient président de l'Association internationale pour l'analyse existentielle (IVDA) et membre du Conseil exécutif de la Fédération internationale des sociétés psychanalytiques (SFPI). Actif, il l'était aussi homme politique à Zurich et au Conseil National.
- 41 L'œdème de carence, appelé également œdème de famine, ou de dénutrition, fait suite à un déséquilibre alimentaire ou à une alimentation insuffisante (famine, guerre, etc.). Cette variété d'œdème se rencontrait fréquemment dans les camps de prisonniers durant la Seconde Guerre mondiale.
- 42 À Sankt-Margrethen. Mouchka y est retournée après la guerre et a pris, en photo, le bâtiment où s'est fait la tractation avec Himmler.

Rentrer, mais où ?

Pour la première fois après de longs mois, les déportées s'enivrent à pleins poumons de l'air de la libération. Victorieuses de leur statut de prisonnières politiques, voire du sinistre destin de *Nacht und Nebel*. Le bonheur. Comme à «l'aller», les chants éclatent, principalement des hymnes nationaux.

Deux trains les séparent : le premier part de Disentis en direction de la Belgique ; l'autre vers la France. Mouchka accompagne les Françaises à Paris. Son père l'attend : elle le sait. Le train s'arrête en gare de Lyon, le long d'un quai en émotion. La radio avait annoncé l'arrivée de ce tout premier convoi. Avril n'est pas encore bouclé. Des bras se lèvent, des chapeaux, des casquettes, des mouchoirs s'agitent. Mais sans bousculade. On devine la fragilité des arrivantes. La Croix-Rouge les encadre et la plupart, dont Mouchka, se retrouvent à l'hôtel Lutetia⁴³.

Curieuse tradition que celle de cet hôtel. Divers comités d'accueil en ont transformé le hall. Des infirmières, des médecins, des militaires, des bénévoles se pressent, orientent et conseillent. Recommandation est faite à tous de ne pas se laisser tenter par le resto du coin. Leur corps a souffert, mordu de toutes parts. Il faut le ménager. Le retour à la vie ne se fera que très lentement. Mouchka se présente, avec quelques compagnes, vers une table où se délivrent des petites indemnités de transport et de premier séjour. Mais elle est belge et rien n'est prévu pour les étrangères. Elle précise qu'elle est domiciliée rue Marguerite et aurait besoin, au moins, d'un ticket de métro. Rien n'y fait. Elle s'apprête à sortir du Lutetia quand elle voit Simone, une amie de classe, remonter les marches de l'hôtel. Le premier visage familier, la première silhouette. Elles vont l'une vers l'autre, comme hier au parc Monceau, avec les copains, autour du monument de Chopin. Et si rien ne s'était passé ? Simone et son époux, André Tripard, avaient entendu à la radio le retour des rescapées de Ravensbrück-Mauthausen, grâce à

la Croix-Rouge de Suisse. Les deux amies ne font qu'une, dans les bras l'une de l'autre. Les yeux brillent mais pas de larmes. Simone insiste pour emmener Mouchka chez elle. *« Nous avons une petite fille et nous sommes installés dans le quartier où tu habitais. Je t'emmène chez nous. Non, tu ne restes pas ici. »*

S'imprégner de la chaleur de leur foyer, partager leur table, c'est, pour Mouchka, renaître à la vie. Le couple lui a préparé un festin auquel, pratiquement, elle n'a pu toucher. Mais elle ne veut en rien changer leur quotidien, user et abuser de leur accueil. Elle leur demande seulement de l'accompagner chez elle, près du parc Monceau, comme « avant ». Ce n'est pas très loin.

Simone sent, alors, le moment venu de lui parler, doucement, délicatement. Elle lui dit l'arrestation de son père, Louis Stassart, le 13 juin 1944. Le même jour que Robert, ce jeune homme du 4 de la rue Marguerite qui faisait de la résistance. Robert, ajoute-t-elle, a été arrêté, avec son père, par la Gestapo française. En fait, Simone ignorait que Mouchka était au courant du travail de résistance du jeune homme et des mitraillettes Sten dans la petite mallette. *« Ce 13 juin 1944, continue Simone, ton père revenait justement chez vous. À peine arrive-t-il rue Marguerite que votre chien, devenu un chien de rue, saute de joie et bondit derrière lui. Bonne piste. La Gestapo interpelle ton père, lui demande ses papiers. Ton père répond qu'ils étaient chez lui. "Où est-ce chez vous?" – "Mais j'habite ici, au 8." »* Il n'en fallait pas plus pour identifier Louis Achille Stassart. Il est emmené. Personne n'a jamais su ce qu'il était devenu. La Gestapo française se frottait les mains : trois prises pour deux annoncées.

Longtemps après la guerre, Mouchka, toujours à la recherche de son père, aura l'occasion de consulter les listes des prisonniers de Buchenwald, de Dora et d'Ellrich. Elle refait ainsi ce qu'elle pense savoir de son parcours concentrationnaire. Peut-être serait-il toujours en vie, quelque part en Allemagne ? Ce n'est qu'en 2002, qu'elle recevra, par courrier, du service de recherche de la Croix-Rouge

internationale, la confirmation de sa «disparition» : une enveloppe brune signée au verso par son père. L'administration allemande était précise. L'enveloppe contient deux objets : une montre, qu'elle ne reconnaît pas, et un étui à cigarettes en argent. Elle le prend et le caresse avec émoi. Jeune fille, alors qu'elle commençait à fumer, sa mère lui avait offert le même petit étui en argent. L'image de sa famille réunie lui mouille les yeux. L'enveloppe renferme aussi une fiche d'identité. Stature, 1m80 ; poids, 33 kg ; denture, sans. Personne, pendant dix ans, ne lui a plus jamais parlé de ce père disparu. Mouchka savait combien sa souffrance avait été grande.

Le dossier de son père, conservé aux archives du Service des Victimes de Guerre à Bruxelles, lui apportera bien plus tard des renseignements supplémentaires : des mois de déportation, un assassinat lent et impitoyable. Arrêté le 13 juin 1944 à Paris, Louis Stassart fut classé comme cuisinier/chauffeur (?) lors de son transfert à Hambourg ou à Munich. Les informations sont imprécises. Le 20 août 1944, il est déporté, successivement dans les camps de Buchenwald, de Dora et d'Ellrich dans le Harz, en Thuringe. Ellrich est un des Kommandos de l'usine souterraine de Dora-Mittelbau, destiné à la recherche aérospatiale, pour la construction des V1 et des V2. Confiné dans des marais forestiers, Ellrich est le dernier-né des camps nazis, le camp le plus dur de tous. La rage de la défaite annoncée s'y transforma en terreur. La durée du camp fut de neuf mois, autour de l'hiver 1944-1945. Neuf mois pendant lesquels la mortalité quotidienne dépassa, en pourcentage, celle de l'extermination par gazage des Juifs et des Tziganes à Auschwitz. Et, dès avril 1945, le rachat des cerveaux nazis par les grandes puissances, les Américains (qui récupérèrent von Braun), les Russes et les Français imposa le silence sur l'usine souterraine. Un silence complice des vainqueurs. Le temps de l'asservissement des déportés à la construction des armes secrètes d'Hitler est un temps volontairement oublié de l'histoire. Les bûchers de cadavres d'Ellrich brûlent encore. Scientifiques et politiques se sont tus.

La date du décès du père de Mouchka est située entre le 2 et le 5 avril 1945, à la Boëlcke Kazern de Nordhausen-Dora, où étaient abandonnés les inaptes au travail, pesant moins de 35 kilos. *Vernichtungslager*, camp d'extermination des malades, bouches inutiles. Immense bâtisse en ciment servant de garage aux tanks, ouverte au froid et à la pluie, ne laissant même pas passer le soleil de midi. Louis Stassart est vraisemblablement un des 2000 prisonniers écrasés lors des bombardements en tapis des 3 et 4 avril 1945. Jets de bombes massifs, rapides, inexorables, précédant de quelques jours seulement l'arrivée du VII^e Corps de l'US Army. Louis Stassart repose sans doute dans les longues tranchées du cimetière de Nordhausen, creusées par la population locale sur l'ordre des Américains. Deux mois après son épouse, décédée au camp de Ravensbrück. Vingt jours avant la libération de leur fille.

Mouchka, résistante, déportée comme *Nacht und Nebel* et rescapée des camps de Ravensbrück et de Mauthausen, est donc, à vingt-trois ans, orpheline de père et de mère, tous deux engagés dans la guerre. Elle a dû grandir par rapport à son père, calmer sa colère contre lui. Un peu de diplomatie devant l'officier allemand installé dans son bureau à la General Motors n'aurait-il pas prévalu? Mais Mouchka a toujours ignoré que son père ne serait pas épargné. Poursuivi par l'officier allemand et de l'autre côté, par le directeur de la GM. Lui n'avait pas hésité. C'était un homme droit. Il est resté debout. Un père qui avait déjà, par amour, bravé les on-dits. Son âge et celui de son épouse ne comptaient pas. Ils ont affirmé leur couple. La passion les portait. Au camp, jamais Mouchka n'entendit sa mère parler contre lui. Elle est née de parents amoureux fous l'un de l'autre, de parents amoureux fous de la liberté. Petite, sa grand-mère et sa tante l'ont façonnée dans les règles strictes de l'Église. Elle a appris les lois – ce que l'on fait et ce que l'on ne fait pas. Et l'esprit de Mouchka, son caractère, son monde, conçus d'un amour presque défendu, en est sorti rebelle, libre et frondeur. Respect et passion.

Un service funèbre sera célébré officiellement le 24 septembre 1945 à 10 heures à l'église Sainte-Croix à Ixelles en mémoire de Louise Bastin-Stassart, « un agent de tout premier plan, décédée au camp de Ravensbrück⁴⁴ ». Tante Julia, paroissienne de Sainte-Croix, y était présente. Elle en parlera plus tard à Mouchka qui n'était pas encore localisée et n'en a donc pas été prévenue.

Mais en ces premiers jours de mai 1945, Mouchka, accompagnée de son amie Simone, se dirige vers le 8 de la rue Marguerite. Le regard tendu, les traits crispés, elles remontent la route suivie par la Citroën noire à l'aube du 15 février 1944. Elles entrent dans l'immeuble : ce n'était plus la même concierge. Celle-ci ne se souvient évidemment de rien, ne sait rien, n'a rien vu. L'appartement avait été saccagé et pratiquement vidé. Un des voisins la reconnaît et se montre embarrassé. La guerre n'était pas encore finie et Mademoiselle Stassart affirme revenir des camps de concentration... Elle semble bien de sa personne, ni maigre ni émaciée. Tout le monde se méfiait encore. Peut-être ce voisin l'associait-il aux collabos ? Il y en a, peut-être, eu dans la rue. Et lui-même n'avait-il pas participé au pillage de l'appartement ? Tout était possible.

Mouchka retrouve quelques vêtements et les emporte précieusement. Ils sentent bon sa jeunesse, ses rires, ses escapades, ses joies. Ils sentent le parfum de sa mère et celui de son père. Elle veille à ce que, en partant, la serrure de la porte d'entrée ferme bien et protège ce qui lui reste du décor d'hier et qu'elle emportera demain : le cellier en chêne et le secrétaire en marqueterie, derniers témoins de sa vie familiale - En me parlant, Mouchka me montre les meubles. Graham, mon filleul, les reprendra chez lui, plus tard, ajoute-t-elle -.

« Oui, Mouchka, la guerre t'a amputée de tes racines. Tu restes seule à pouvoir affirmer l'engagement de ta famille. »

Simone et son époux André insistent pour garder Mouchka chez eux. Leur nid est petit mais douillet. Ils comprennent qu'elle doit, pour un temps en tout cas, rester discrète, dans l'anonymat. Simone

la gâte, lui achète quelques bricoles, de quoi réveiller sa coquetterie et l'aider à croquer la vie : rien ne presse. Les années de guerre n'ont pas été faciles pour eux trois. Mais ils entourent Mouchka au mieux. Simone l'emmène promener leur petite fille au parc Monceau, autour du monument de Chopin. La nouvelle de son retour se répand. Les copains veulent tout savoir mais ne croient rien. Mouchka hésite à parler, elle sent si bien leur incrédulité. Ce n'est pas possible.

Dès le 8 mai et après le retour des camps, les médias s'étaient ouverts aux récits des prisonniers. Mais Mouchka ne veut pas parler, ne peut pas raconter : elle garde tout en elle, c'est trop triste. Elle ne réalise toujours pas comment elle a pu en sortir. Il lui arrive d'en douter, de douter de tout. Était-ce vraiment fini ? Ne lui arrivera-t-il pas encore quelque chose ? Et sa mère, est-elle réellement décédée ? L'a-t-elle, elle-même, portée au crématoire dans une brouette, avec d'autres cadavres ? Autant d'images hallucinantes qui ne la quitteront jamais.

Mouchka songe à retrouver sa grand-mère et sa tante à Bruxelles. Elle leur écrit et apprend le décès de sa grand-mère, en 1944 déjà. Sa tante se réjouit de la revoir et l'attend. Mais l'aide aux rescapées hors territoire national n'est pas encore organisée. Et Mouchka doit, à tout prix, recevoir une aide financière. Quitte à la rembourser quand elle pourra travailler. Elle fait partie du premier convoi et c'est un peu l'anarchie. Rien n'est prêt encore pour le retour des déportés.

Au Lutetia, on lui conseille de se rendre à l'ambassade de Belgique. À peine sortie des camps, Mouchka se sent à nouveau enfermée. Enfermée par des règles non encore énoncées, coincée dans un processus non encore établi. Elle étouffe et son corps a besoin de soins. Œdème de carence, poumons congestionnés, avitaminose, son corps dit non : il ne lui en faut pas plus. L'équipe médicale du Lutetia en est consciente et l'inscrit en quatrième place sur la liste d'attente pour une revalidation à Chamonix, en Haute-Savoie. Mouchka partira le 3 octobre 1945 et y restera quelques mois. Des mois de fête dans la vallée du mont Blanc, bordée de neiges éternelles. Elle y retrouve

son «frère», son coéquipier de la Ligne Comète, Albert Mattens, dit Jean-Jacques, sorti enfin des prisons allemandes. Très vite, ils se démarquent tous les deux des prisonniers en revalidation, des jeunes gens en quête d'aventures. Jean-Jacques et elle partagent la même soif de grand air, de liberté, de vie. Rouvrir les yeux à la vie. Il n'a pas fallu longtemps pour qu'ils soient repérés, adoptés par les officiers de l'École militaire de Haute Montagne⁴⁵. Tous ces grands alpinistes, comme Gaston Rebuffat, empressés de les fêter. Et la sollicitude du couple Calame qui lui met les premiers skis aux pieds. Mouchka reçoit ses leçons d'escalade de Gaston Rebuffat lui-même, au Rocher des Vaillants. N'a-t-il pas été jusqu'à feindre de la repousser dans le vide, malgré ses larmes – elle était encordée – et la forcer à descendre en rappel? Aujourd'hui, elle en rit.

Chamonix, la cure de bien-être. Une re-naissance. Entraînée par ces grands jeunes gens, au regard franc, qui ne demandent rien en retour. Ces officiers connaissent l'histoire des camps. Ils n'interrogent pas. Mouchka ne répondrait d'ailleurs pas. Elle craint d'attirer le doute, la suspicion. Elle n'a rien du physique défait du déporté: au camp, elle a pu conserver sa chevelure. L'œdème se résorbe. L'intimité de ses propos, elle ne l'aura que très tard dans la vie. Il lui semble avoir fait son devoir mais ne peut le dire. Elle a tout perdu, y compris la confiance. Il lui faut réapprendre les autres. La peur la suit. La retient. Mouchka enfouit son histoire. Elle veut reconstruire le bonheur et la vie. Elle se donne de boire à fond cette lumière, ces paysages, ces soirées d'amis...

De retour à Paris, elle se sent bien. Sa situation se réordonne. Un service de l'ambassade s'est arrangé pour qu'elle reçoive une petite indemnité, assez pour se rendre à Bruxelles⁴⁶. Sa tante l'attend mais sans le lui montrer. Mouchka connaît sa froideur, sa retenue et essaie, avec elle, de lui parler du camp, de sa mère, de lui partager le départ du père. Elle pense trouver une oreille. Mais les contacts sont difficiles. Imprégnée de principes chrétiens, sa tante l'incline à pardonner à ses

bourreaux et à oublier. Mouchka se cabre, se durcit, se ferme. Tante Julia s'était confiée au curé d'Ixelles et avait préparé pour elle la place de bibliothécaire paroissiale. Tu feras ta vie, ici, avec moi. C'est mal la connaître. L'enfermer entre des rayonnages ? C'est tout décidé : le curé se passera d'elle. Mouchka rentre donc à Paris.

Le hasard de ces moments d'après guerre lui fait retrouver, dans le quartier de la rue de Chaillot, près du Trocadéro, une autre amie de classe, Edith, de père et de mère anglais. Dès 1940, le père avait dû, par sécurité, retourner en Angleterre. La mère fut consignée en résidence surveillée, à Besançon. Edith était restée seule, avec Mouchka pour amie. À deux, elles faisaient chaque jour le chemin de l'école. Les deux jeunes filles se retrouvent en ce mois de mai 1945. La mère d'Edith accompagne sa fille. En reconnaissant Mouchka, elle se met à trembler. Edith porte un petit fichu sur la tête. Mouchka sert les mains de la mère et l'apaise. « *Non, nous ne sommes pas ennemies.* » Mouchka se souvient de ce superbe officier allemand qui recherchait Edith. Mais comme il ne fallait pas qu'Edith et lui ne découvrent son travail de résistante, elle avait dû s'en éloigner.

La mère fait entrer Mouchka. Edith se découvre. Horreur. Son petit visage se creuse, ses yeux plus encore. Ils implorent, ils se mouillent. Edith n'a plus qu'un crâne lisse, écorché çà et là. Sa chevelure est tombée. Les bourreaux sont passés. Ils ont fait justice ou, plutôt, ils ont basculé du côté des non-droits. Elle est tondu. Mouchka est outrée, dégoûtée. Elle frissonne. Ce sont les FFI, les Forces françaises de l'Intérieur, qui l'ont emmenée dans la rue de Chaillot. Tous les commerçants sont descendus pour applaudir. Ces résistants de la dernière heure, ces justiciers improvisés qui, sans avoir de pouvoir ou de hiérarchie, décident d'eux-mêmes, à la Libération, de la tonte et de la désignation des tondues. Le peuple libéré ? Une populace déchaînée. Y-a-t-il jamais eu un seul homme tondu pour avoir aimé ?

Mouchka se reprend. Edith a un petit garçon : ils ne peuvent rester à Paris. Puisque le père accepte de les accueillir en Angleterre, il leur faut

partir le plus vite possible. Elle propose de leur reprendre la location de l'appartement. C'est l'occasion pour elle d'avoir un domicile, à un prix abordable: il est couvert par un bail emphytéotique⁴⁷. Même si cette location dans le XVI^e, rue de Chaillot, restera une histoire pénible qu'elle ne veut juger. Edith a aimé un soldat, qui dut partir sur le front russe. Elle n'a plus jamais eu de ses nouvelles. Mouchka se souvient du ton de certaines de ses lettres qu'Edith lui avait partagées. Ils avaient, tous les deux, un réel projet de vie.

Cependant, une nouvelle porte s'ouvre. Une «bonne» nouvelle en appelant une autre, alors que Mouchka informe très vite le fonctionnaire d'ambassade de son projet de location, elle se voit convoquée par les Services de la Sûreté de l'État belge à Paris, à la recherche de quelqu'un qui les aiderait à identifier les inciviques et tester leur degré de sincérité. Mouchka accepte sans savoir vraiment ce qui l'attend. Elle reçoit, en premier, un uniforme. Sans analogie aucune, c'était toujours un uniforme mais kaki, cette fois. Le lieu la renvoie aussi à son passé difficile. Elle rencontre les prévenus en prison. La mise en scène est humiliante. Ils sont rassemblés, là, en sous-vêtements, devant elle, une jeune fille. Mouchka bloque. Sa colère, sa rancœur contre les Allemands l'étreint toujours. Sa sensibilité est fragile et elle repousse, sans hésiter, tous ceux qui leur étaient proches. Elle rejette toute idée de pardon. Que du contraire, c'est le dépit, la colère qui l'habite. Et voilà qu'il lui est demandé d'interroger, d'écouter ces collaborateurs et d'enregistrer leurs déclarations. La plupart mentent: ils en avaient l'habitude. Elle se revoit rue des Saussaies. Devenir aujourd'hui ce qu'ils étaient hier, non, elle ne peut pas. Se tenir à ce travail, non. C'est au-dessus de ses forces, de son vécu. Elle n'est pas femme à questionner. Son supérieur pensait, au contraire, que son passé l'aiderait. *« Vous êtes plus à même de le faire qu'une autre femme avec tout ce que vous avez enduré. »* Mais il finit par comprendre et cherche à l'orienter autrement. Ce fonctionnaire de la Sûreté, prénommé Jean, voulait vraiment l'intégrer dans le service.

Peut-être avec un peu trop d'assiduité. Mouchka se retrouve devant des livres et des papiers à trier : de peu d'intérêt.

Elle patientera six mois. Car la jeune femme se sent à nouveau coincée. Son horizon se ferme. Sa famille, si réduite, la déçoit. Quand elle apprend que l'État recrute pour l'Indochine, par le biais des AFAT⁴⁸, elle se rend sans hésiter « à l'embauche ». Et si votre père revient ? Il viendra m'y chercher. Autant répondre n'importe quoi. Elle est au bout du rouleau.

« Oui, non, on recrute. Je peux enregistrer votre demande mais sachez qu'on ne prend que des personnes brevetées para.

– Oh oh, parachutiste !

– L'armée s'occupe de l'entraînement.

– Est-ce que je recevrai une petite indemnité ?

Oui, oui, tout est prévu. »

Quelques jours plus tard, Mouchka est convoquée à Senlis et se trouve devant un dirigeable. Pas un avion. Elle suit la formation d'une semaine. Le moment arrive où elle doit sauter. Elle a très peur. Pas autant que devant la Gestapo, mais la peur au ventre. Venir de loin pour se casser la figure, ici... Mon père s'en remettra, il sera peut-être fier de moi. Au moment venu, elle saute. Elle le fera trois fois : la peur ne la quitte pas. La lenteur du dirigeable est paralysante. Mouchka finit par démissionner. Ce n'est vraiment pas possible.

De retour à Paris, elle s'installe douillettement dans le petit appartement meublé d'Edith. Son premier nid. Cela la conforte, elle sent sa vie doucement s'organiser. Elle va retrouver la personne de la Sureté. À l'écouter parler des sauts en dirigeable, une idée lui vient. La compagnie nationale de navigation aérienne, Air France, fait appel à du personnel de cabine. *« Hôtesse de l'air, cela vous irait bien. »*

La magie du mot embrase immédiatement Mouchka. Une petite flamme s'éveille en elle. Fébrile, elle se présente à l'entretien. Elle retrouve son aisance, son sourire. Des langues, elle en connaît. En

plus de l'italien et de l'anglais, elle se débrouille en allemand et en polonais – un acquis des camps. Là voilà retenue.

« *Mais, Mademoiselle, vous n'êtes pas française ?*

– *Non, Monsieur, je suis belge, domiciliée à Paris. Mon père travaillait à la General Motors.* » Et pour la seconde fois depuis son retour des camps, elle se voit exclue parce qu'elle est étrangère. Mais Mouchka insiste et explique qu'elle doit absolument travailler. Le directeur d'Air France, Henri Lesieur⁴⁹, la reçoit. Il a très vite cerné sa personnalité et son problème immédiat. Il ne lui demandera qu'une chose : « *Pourquoi n'iriez-vous pas travailler en Belgique ? La Sabena recrute et je peux vous y recommander. Demandez à rencontrer le directeur Anselme Vernieuwe⁵⁰. Je vous promets de lui téléphoner personnellement.* »

Parisienne de cœur, Mouchka se prépare alors à rejoindre Bruxelles, à rencontrer la direction de la Sabena et, espère-t-elle, à recevoir un contrat professionnel. Elle ne saura jamais que son passé la rapprochait intimement de ces autres héros de la guerre. Son entrée à la Sabena est certes un clin d'œil de respect, d'admiration et de reconnaissance de ces supérieurs. Sa carrière sera l'écho de tous les espoirs qu'ils posèrent en elle.

43 Imposante façade Belle Époque située au coin du boulevard Raspail et de la rue de Sèvres, l'hôtel Lutetia connaît une destinée particulière. Dans les années d'avant-guerre, de nombreux exilés allemands, opposants à Hitler, s'y réunissent. En 1940, l'amiral Canaris y installa le service de renseignements de l'état-major allemand, l'Abwehr. Et en 1945, il est réquisitionné sur l'ordre du général de Gaulle pour accueillir les déportés.

44 Dossiers d'Agents de Renseignements et d'Action, ARA, Sûreté de l'Etat Londres, fardes : Amanda Stassart, Lettre du Major Ford, avenue de Broqueville, 32 à Bruxelles au Major Vitty, le 21 septembre 1945. CEGES, AA 1333.

45 Créée à Chamonix en 1932, l'École militaire de haute montagne (EMHM) est la première école mondiale de formation des cadres alpins. Les missions qui lui furent confiées étaient l'instruction en montagne, l'expérimentation et la mise au point de matériels techniques, d'équipements, de transmissions et d'armement.

46 « Nous sommes en janvier 1946 et mademoiselle Stassart, fille de Louise Bastin-Stassart décédée à Ravensbrück, n'a encore reçu aucune indemnité. Elle est dans le besoin ». Dossiers

d'Agents de Renseignements et d'Action, ARA, Sûreté de l'Etat Londres, fardes : Amanda Stassart, note du 17 janvier 1946.

- 47 Le bail emphytéotique est un bail immobilier de très longue durée, qui confère au preneur un droit réel sur le bien à charge pour lui d'améliorer le fonds et de payer un loyer modique.
- 48 Les Auxiliaires féminines de l'Armée de terre forment une unité de l'armée française créée en 1944. Mais si ce phénomène est resté minoritaire et a été perçu par beaucoup comme une transgression, il témoigne d'une étape significative de la construction de la citoyenneté féminine.
- 49 Henri Lesieur : pionnier de l'aviation civile et chevalier de la légion d'Honneur il entre en 1928 chez le transporteur français Air Union, dont la fusion avec d'autres compagnies aériennes avait donné naissance à Air France en 1933. Nommé directeur général après la Deuxième Guerre mondiale, il lance en 1946 les premières liaisons transatlantiques d'Air France. En 1960, il assiste au vol inaugural New York-Paris du Boeing 707.
- 50 Anselme Vernieuwe : officier-aviateur et agent de liaison du réseau de renseignements Zéro, il crée en 1942 une ligne d'évasion Rose-Claire, pour aider les aviateurs à partir pour l'Angleterre. Puis partage avec William Ugeux et Charles Schepens, la mise en place du passage de l'Iraty, dans les Pyrénées orientales. Membre de la RAF, il sera chargé de conduire Churchill à la conférence de Yalta, en Crimée, les tout premiers jours de février 1944. Et au lendemain de la guerre, se voit confier la remise en route de la Sabena.

D'ici à là...

«Je ressens encore cette tristesse qui m'étreignait quand j'ai quitté définitivement Paris pour Bruxelles, en 1946. La mort de ma mère au camp me poursuivait. Mon père? J'étais sans nouvelles. Je quittais mes amies, mes amis pour une autre vie. Je devais tout recommencer à zéro. J'étais seule, absolument seule. La dernière image que j'ai longtemps gardée de Paris est cette affiche publicitaire sur le mur du quai de la gare: "Du Bo, du Bon, Dubonnet..." Ma grand-mère était décédée pendant la guerre. J'allais retrouver ma tante Julia, restée vieille demoiselle. Elle a très mal pris mon engagement à la Sabena, comme hôtesse de l'air. Elle avait conservé une place pour moi, à la bibliothèque de l'église Sainte-Croix. À la Sabena, j'allais travailler avec des hommes. J'allais passer des nuits avec des hommes! Et l'avion, c'est dangereux. Elle était choquée qu'une fille bien élevée fasse un tel métier. J'ai dû la quitter. Je l'ai surprise, une nuit, à rentrer dans ma chambre et à retarder le réveil pour que je rate mon avion. Ce fut la goutte d'eau.»

Paris, fini. Bruxelles.

29 mai 1946. Petit à petit, l'heure du départ approche. Les objets de ma chambre passent devant mes yeux comme une parade de soldats de bois. À cette minute, je suis encore hésitante: vais-je pouvoir partir? Pourtant, plus rien, désormais, ne me retient à Paris. Irma⁵¹ s'étonne de mon calme. À présent, je me sens si vieille et je n'ai que vingt-trois ans et n'ai pas encore vécu. Jusqu'à présent, la vie ne m'a pas donné beaucoup de joie. Tout comme une autre jeune fille, j'attends beaucoup de choses de la vie.

Il est 8 heures et demie. Il faut que Michel, le frère d'Irma, nous conduise à la gare. Pauvre frerot, il n'est pas content, son rendez-vous de ce soir est raté. Enfin, nous arrivons à la gare: il est neuf heures du soir. Nous avons deux heures à passer ensemble, Irma et moi. Il nous semble quitter Paris pour toujours. J'ai le cafard pour rien et pour tout.

Il est 22 h 10 : Irma est dans le train. Elle va partir. Demain matin, nous nous retrouverons à Bruxelles. Quant à moi, encore une demi-heure d'attente⁵². Voilà, il est 22 h 30, je trouve une place dans un compartiment. Je suis seule, j'ouvre la fenêtre et reste dans l'obscurité. Mon regard se pose vers l'entrée du quai et dans mon dernier espoir, j'espère une silhouette familière...

Quel triste départ. Partir à la rencontre d'une nouvelle vie. Je reste quelques instants à la fenêtre. Le train prend de la vitesse. Une dernière affiche m'envoie sa publicité : « Du Bo, du Bon, Dubonnet... » Puis le train continue sa marche rapide. Les dernières lumières s'éteignent dans le lointain. Je reprends ma place et essaie de m'endormir. Le sommeil est long à venir et mes yeux s'embrument. J'ai envie de pleurer. Pourtant, les larmes restent au bord des paupières et c'est le cœur qui déborde. La nuit est là.

30 mai. La porte du compartiment s'ouvre et une voix dure me réveille. Vous n'avez rien à déclarer ? C'est déjà la douane belge. Inspection de ma valise. Je me penche à la fenêtre. Les militaires se dirigent vers le buffet. Là seulement, je me rends compte que nous sommes à Blandain. Que de souvenirs de l'occupation : combien le plaisir était grand de pouvoir passer ici avec les aviateurs, au nez et à la barbe des Allemands. Le train va repartir en ligne directe vers Bruxelles. À présent, je suis tout à fait réveillée. Il me semble que mon pays me donne du courage et ce maudit cafard s'est atténué.

Il est 10 h 30, le train entre en gare du Midi. Me voici au bout de mon voyage. Irma, Jean-Jacques et Pierrot m'attendent sur le quai heureusement. Je respire un peu d'air de Paris, en les retrouvant. Je déjeune chez Irma. L'après-midi, nous allons au cinéma, voir un film américain, très bien : *Les blanches falaises de Douvres*⁵³. Un film patriotique. Le soir, je rentre chez tante Julia⁵⁴ et je bavarde avec elle jusqu'à 2 heures du matin. Je rêve un peu moins de Paris.

31 mai. Je me réveille tard et rêve à mon beau petit appartement de Paris. Il me rend mélancolique. Il faut que je me secoue. Un coup

de fil à l'inspecteur De Wolf. Il n'est pas là. À 12 heures, je suis chez Irma et je vais passer quelques heures agréables.

1^{er} juin. Dîner au mess⁵⁵ avec Irma, Jean-Jacques et Lajoie⁵⁶; après nous allons au club⁵⁷. Je me souviens de mes soirées avec Gion⁵⁸. À 1 heure du matin, je rentre chez tante Julia.

2 juin. Aujourd'hui, je vais aller chez Arlette. Comme elle a changé. Elle est devenue très élégante et bien jolie. Je lui raconte mes projets. Mon retour solitaire ne me pèse pas ce soir car je suis impatiente à l'idée de commencer un travail demain. Je suis un peu inquiète. Une bonne nuit changera le tout, peut-être!

3 juin. 7 h 30. Tante Julia me réveille. C'est le grand jour. Je dois me rendre dans une grande société, la Sabena. Surtout ne pas venir en vainqueur. J'ai un trac fou. Je prends le premier tram pour aller à Haren⁵⁹. Heureusement, j'avais encore des tickets de voyages de l'armée. Je dois être au rendez-vous à 10 heures et il est 7 heures. Je roule vers le champ d'aviation. L'air de la campagne bruxelloise m'enivre. Voilà la Sabena. J'entre dans l'aérogare qui me semble si petit et j'attends, assise sur un banc. Le personnel arrive et me regarde. Il est vrai que je porte toujours l'uniforme militaire de la Sureté de l'État. Ma garde-robe ne m'offrait pas d'autres vêtements corrects. Monsieur Bourgeois⁶⁰ me reçoit et me présente à son adjoint. Je passe un examen de langues et de culture générale.

Je suis engagée comme hôtesse de l'air. Je souris, ma joie est immense. J'embrasserais tout le monde. Je n'y croyais pas. Tout mon rêve se réalise mais pas avant demain. L'après-midi se passe dans les bureaux pour composer mon dossier. Je suis là jusqu'à 18 heures. Une longue attente: mais l'Allemagne m'a appris à avoir de la patience.

19 heures. Je suis chez le tailleur. Décidément, l'uniforme me poursuit. Il n'est pas mal, celui de l'aviation. Jupe plissée. Et sur la veste, des galons et des boutons dorés. Chemisier, cravate. Chaussures plates. Calot sur la tête, retenu par une jugulaire. Quelle aventure, car c'est une aventure! Malgré les contacts avec les aviateurs de la ligne

Comète, je n'y connais rien en aviation. Ce sera une consécration. Naturellement, tante Julia n'est pas contente et je suis désolée de ne pas trouver en elle un appui.

« Tante Julia, je suis engagée à la Sabena.

– Qu'est-ce que c'est comme société?

– C'est une compagnie aérienne belge.

– Et qu'allez-vous y faire?

– Je vais être hôtesse de l'air.

– Ah bon, mais vous n'allez faire ce métier qu'un peu de temps?

– Non, je voudrais commencer une carrière.

– Et la bibliothèque, qui va s'en occuper?

– Mais vous, vous pouvez vous en occuper... »

Si maman était encore-là, elle serait heureuse de ma décision. Je crois que, du ciel, elle est heureuse et me protège. Tante Julia est fâchée de mon futur travail. Ce soir, je vais chez Arlette pour tout lui raconter.

4 juin. La signature du contrat, suivi du baptême de l'air. Quelle impression? Celle d'être dans un ascenseur. Mais aussi, impression de cette liberté qui m'est si chère.

16 heures: radioscopie. Docteur Allard constate un voile au poumon. Je suis interdite de vaccin et, de ce fait, de voyage au Congo. Avant de partir, je me rends à l'infirmerie et, à ma surprise, rencontre mon cousin de Brûly, Marceau, devenu parachutiste. Nous avons dîné ensemble puis fait le tour des bistrots de la Grand-Place de Bruxelles.

Vers 17 heures de l'après-midi, je suis remise de mes émotions. Je prends le tram et, à ma grande surprise, y retrouve Louis et René⁶¹ qui venaient à ma rencontre. Nous sommes partis allègrement vers Vilvorde: ils m'ont bien taquinée de ma soirée avec Marceau. Et, le soir, René m'a emmenée au Royal. Quel drôle de garçon. Deviner ses pensées est très difficile et m'intrigue. Il me plaît. C'est si rare de trouver un homme avec autant de principes. Dans le fond, son regard sur la vie était le mien, « avant ». Mais maintenant, j'ai vu tellement de

choses que plus aucune illusion ne me reste. Je serais très curieuse de le revoir dans deux ans.

Judi 13 juin. Résultats catastrophiques. Le voile au poumon est toujours présent. Je ne pourrai pas faire les États-Unis avant deux mois. Je me résigne. Dîner avec Lisette chez Irma. Sortie avec Lisette, au club des parachutistes. À notre retour, j'ai la surprise de retrouver Marceau et plein d'aviateurs de la Sabena. La gaieté est au rendez-vous. Le lendemain, sortie au cinéma, avec l'oncle Hubert. Film américain: *Batting beauty*⁶². Dîner à la Taverne ardennaise⁶³.

Samedi 15 juin. Samedi verni. J'ai la certitude de pouvoir partir à Paris. Il est 7 h 30, je prends l'avion. Le décollage est immédiat. L'autre hôtesse de l'air est charmante. Hélas, nous sommes fort secoués et je deviens malade. Nous arrivons à Paris une heure plus tard. L'aérodrome du Bourget est très grand, il me semble plus grand que celui de Haren.

À 9h30, je suis rue de Chaillot. Je me sens mieux. Je vais me coucher. L'aviation est loin, loin. À 11 heures, Michel entre et est surpris de me trouver à la maison. Nous papotons ensemble et puis, je replonge dans mon sommeil.

Dimanche 16. Michel est parti chercher Gion. À 14 h 30, nous allons écouter André Claveau⁶⁴ et, le soir, un film de résistance: *Vive la liberté*⁶⁵. À 18 heures, je dois partir et retourner vers Bruxelles. Quitter Paris est toujours une grande peine. Gion ne m'accompagne pas à l'aérodrome. Il est trop fatigué. Il est 20 heures, je prends un avion fret⁶⁶. Il fait un temps magnifique. Cet avion est parfumé de fraises. Le voyage se passe bien. Mais à Bruxelles, il fait un temps épouvantable. Rien pour me sourire.

Vendredi 21. Il est 5 heures et ce soir, j'ai rendez-vous avec René. Je suis contente de le revoir. Enfin un vrai copain à qui on peut parler franchement. Mais quel caractère difficile à analyser. Ma devise est: «Toujours et quand même.»

Samedi 22. Une semaine sans cafard est impossible et, ce soir, il

est monstre. Je suis envoyée en stage rue Royale, au guichet. Remettre les tickets aux passagers. Brrr... Puis, je suis convoquée par le docteur Allard qui me donne le résultat de la radio. Encore un voile et, en plus, une lésion. Pourvu que je guérisse. Je dois travailler. Installer mon chez moi. Ne pas dépendre d'un homme.

Dimanche 23. Je suis à la procession avec tante Julia et rencontre Arlette et ses parents. À combien d'années en arrière me renvoie cette fête? J'ai retrouvé mes anciennes religieuses représentant les *Mystères de la Passion*. Tant de fois, nous avons défilé, Arlette et moi.

Lundi 24. Encore une journée rue Royale. Vais-je tenir le coup? Encore sept jours auprès d'un chef qui râle tout le temps...

Mardi 25. Ce matin, debout à 6 heures. Je pars à Paris, en fret, pour deux jours. Que je suis heureuse. Retrouver mon petit appartement. Tiens, même dans un avion fret, il y a des passagers. Je prends l'initiative de faire l'hôtesse de l'air. Le voyage se passe très bien et je ne suis plus malade. Il est 3 heures. Je vois Gion. Il voudrait m'emmener en Suisse rencontrer sa famille. Je lui ai bien dit que je ne voulais pas me marier avant deux ans. Je ne souhaite pas me fixer, me marier, avoir des enfants. D'ailleurs je ne pourrais sans doute pas en avoir.

Vendredi 28. Retour à Bruxelles. Quitter Paris est un pincement de cœur. Je ne me plais pas beaucoup à Bruxelles. Ah, cette rue de Chaillot. Dans l'avion, je retrouve un passager que j'ai connu lors d'un vol antérieur. Il m'a vue à l'aéroport et m'apporte une boîte de chocolats et une invitation à souper. Il insiste mais je ne suis pas libre, ai-je dit. Il téléphone à la Sabena pour avoir mon adresse. Refus de la direction. Le lendemain, une hôtesse me remet de la part d'un passager, un petit poudrier... Après le dîner, je vais me coucher.

Samedi 29. Dernière journée de bureau. Je suis à nouveau rue Royale, au guichet. Un passager m'offre 50 francs, tellement il est heureux. Je refuse, au grand étonnement des employés.

Dimanche 30. Aujourd'hui, j'ai toute une lessive qui m'attend. Je la ferai après la messe, avec ma tante. Au retour, je vais voir Renée⁶⁷

qui me raconte sa vie privée avec son fiancé. Toutes ces femmes et leurs secrets! Je me demande si je suis normale. J'ai l'esprit beaucoup plus sain et ne pense pas uniquement à l'amour charnel. Je retrouve tante Julia qui prépare le dîner. Je pars chez Julos⁶⁸. J'y passe une bonne soirée. Il est vraiment le boute-en-train de la famille. Je rentre à la maison, à Ixelles.

Lundi 1^{er} juillet. Aujourd'hui, je recommence à Haren. Je suis heureuse car la vie de bureau ne me convient pas. Je vais voler seule. Vais-je en sortir? Il est midi. Les passagers sont là. Nous partons pour Londres. Nous restons à l'aéroport. Regret de ne pouvoir voir la ville. J'envoie des cartes à Gion. Et puis, voilà, retour en Belgique. Je suis fière de mon premier travail.

Mardi 2 juillet. À la maison. Fatiguée.

Mercredi 3 juillet. Je suis à la plaine et n'y ai rien à faire. Mais à 15 heures, j'entends la voix de Madame Ory⁶⁹: «Amanda Stassart, départ pour Genève. L'hôtesse du vol fait défaut.» J'en suis ravie. Je vole, pour la première fois, à 1000 mètres. La Suisse montre ses montagnes et le lac. Quelle vue splendide! J'en suis émerveillée... Le mont Blanc. Voici Genève. L'arrivée. L'aéroport est différents des autres, des boutiques partout. Mais il est déjà temps de repartir. Nous sommes surpris par un orage. Arrivons à Haren sans avoir été trop secoués. Dans les bureaux, René Impens⁷⁰ est seul et me demande de terminer un travail avec lui. Je rentre à la maison à minuit trente.

Dimanche 7 juillet. Aujourd'hui, les fiançailles de Renée. »

Ces quelques pages sont les seules jamais écrites par Mouchka, en guise de journal. Pourquoi ce journal? Pourquoi ces mots qui ne lui ressemblent pas? Cette succession chronologique de quotidiens? Ces multiples rencontres qui la conduisent vers demain? Pourquoi si peu de sentiments et cette langueur mal enfouie? Attendre: quarante jours d'attente. Attendre l'aurore après de longues nuits. Mouchka n'aimait pas s'écrire, n'aimait pas se dire.

Heureusement, elle n'est jamais seule. Des amis, proches ou moins proches, surgissent derrière les portes de sa vie. Elle se plaît avec Gion Condreau. Elle savoure leur intimité. Premières lueurs de l'aube. Elle en a besoin pour se ressourcer. Même si l'amour de Gion lui semble si grand et le sien, retenu et si peu prêt à éclore.

Mouchka cherche, elle s'efforce de se ressaisir. Jeune poulain inquiet avant la course, se prépare-t-elle à devenir Pégase ? À la Sabena, elle est entrée. L'uniforme, elle le porte. Jupe plissée et veste à galons dorés : un style un peu militaire à son goût. Les stages au guichet, elle les affronte. Les petits vols en fret, elle s'y frotte. Mais le voile au poumon la retient au sol. Le camp ne l'a pas ratée. Mouchka reste triste. Triste de ce faux départ. D'où, la nostalgie de Paris, son Paris, qu'elle aime.

Jusqu'aux premiers jours de juillet où, pour la première fois, elle peut enfin monter, monter encore : survoler le mont Blanc et s'éblouir, comme il y a juste un an, des neiges immaculées de Chamonix. Le dé clic se produit : au retour de ce premier vol, René Impens lui demande de terminer un travail avec lui. Parmi les hôtes engagées avec elle, Mouchka a creusé sa place. Elle est déjà reconnue. Bon vol, Mouchka...

C'était Le Petit carnet rouge, été 1946, inédit.

51 Irma était déjà une amie de classe avant la guerre.

52 Faisant partie de la Sûreté, Mouchka prend, gratuitement, le train militaire. Mais il roule obligatoirement la nuit.

53 *The White Cliffs of Dover* est un film américain réalisé par Clarence Brown, sorti en 1944. Une histoire d'amour sur fond d'invasion nazie en Angleterre.

54 La grand-mère décédée, tante Julia vit seule.

55 La Croix-Rouge suédoise installe une cantine (la Cantine Suédoise), pendant la guerre, au 9 rue Ducale, qui distribuait aux enfants vivres et vêtements. Elle est dirigée par le baron Jean Greindl, par ailleurs responsable du la Ligne Comète sur le territoire belge de mai 1942 à février 1943. Cette cantine s'est maintenue quelques temps après la guerre. Le Baron Jean Greindl, dit Nemo, est arrêté et condamné à mort en avril 43. Il meurt fortuitement dans le bombardement de la caserne militaire de la gendarmerie à Etterbeek, où les Allemands l'avaient incarcéré, en violant les règles du droit international.

- 56 Le commandant Lajoie cachait des aviateurs au mess pendant la guerre.
- 57 Le club Prince Albert : La construction de la caserne Prince Albert, rue des petits Carmes, remonte à 1896, dans le but d'y loger le Régiment des Grenadiers, chargé de la garde du palais royal et du château de Laeken. Conçus dans un style néobaroque, les bâtiments sont, après la Seconde Guerre mondiale, destinés à devenir le club des Officiers de la Défense. Le Club Prince Albert est, aujourd'hui, une installation horeca d'intérêt général appartenant à la Défense.
- 58 Gion Condrau : médecin suisse qui a, en 1945, organiser les convois du Comité international de la Croix-Rouge et le rapatriement à Paris des prisonnières françaises et belges du camp de concentration de Mauthausen. Il vient ensuite à Paris, pour une spécialité en neurologie à la Salpêtrière.
- 59 Située près d'Evere, la commune de Haren abritait l'ancien aérodrome, qui vit la création de la Sabena.
- 60 Michel Bourgeois est le directeur du personnel de terre.
- 61 René a été recueilli par mon père au retour de l'exode. Démobilisé, il fuyait l'occupation allemande. C'est un flamand, très sérieux, poli et respectueux envers moi. Je l'ai retrouvé à Bruxelles, après la guerre.
- 62 *Le bal des sirènes* est une comédie musicale de George Sidney mettant en vedette, en 1944, Red Skelton, Basil Rathbone et Esther Williams.
- 63 La Taverne ardennaise est située boulevard Anspach.
- 64 Né à Paris, le 17 décembre 1915, décédé, à l'âge de 87 ans, à Brassac (Tarn et Garonne), le 4 juillet 2003, André Claveau aura été plus que le créateur de «Marjolaine», de «Domino» et de, l'aujourd'hui mondialement connu «Bon anniversaire». À la Libération, il est devenu le «Prince de la chanson de charme».
- 65 Pendant la Seconde Guerre mondiale, Jeff Musso est inscrit sur la liste noire de la Gestapo. Il reprend sa caméra fin décembre 1944, pour tourner *Vive la liberté*, premier film français sur la résistance et les maquisards, et dont il a écrit les dialogues, avec Raymond Bussières dans le rôle d'un traître. Le film ne sort que début 1946 et connaît un succès mitigé.
- 66 L'avion fret est un avion de marchandise emprunté par le personnel de la compagnie.
- 67 Renée allait épouser un Français dont le père, qui avait un service traiteur rue de la Brasserie, avait bien connu sa mère et lui parlait très gentiment d'elle. Lui était cuisinier à l'ambassade de France.
- 68 Jules est un cousin sous-germain de sa mère. Expert comptable, il lui donnait quelques conseils. Mouchka ne sait pas encore qu'elle sera honteusement trompée par lui, au plan financier.
- 69 Madame Ory fut la chef-hôtesse de Mouchka. Très jolie et sûre de son succès, elle avait volé sur les lignes aux USA. Elle fut remerciée pour ne pas avoir respecté le contrat imposé par la Sabena de célibataire sans enfant.
- 70 René Impens était le chef au sol de Mouchka. Très dur avec le personnel, il appréciait Mouchka pour sa correction.

Aussi loin elle s'en ira...

Jouer avec les étoiles...

Le 23 février 1930, Ellen Church, jeune américaine de vingt-six ans, accepte de quitter son métier d'infirmière et de répondre à l'appel de Steve Stimpson, président de la *BAT (Boeing Air Transport)*, future *United Air Lines*. Le krach financier de 1929 frappe durement les compagnies de navigation aérienne. Le chemin de fer attire les clients passagers, en soulignant la dangerosité des déplacements par air. « *Engageons des jeunes filles à bord*, proposa S. Stimpson. *Accueillis et soignés par des maîtresses de maisons compétentes et attentionnées, les passagers rempliront les avions.* »

Ellen Church accomplit son premier vol en tant qu'hôtesse le 15 mai 1930 à bord d'un Boeing 80A, en Californie à Oakland. Le sourire aidant, elle confirme très rapidement le bien-fondé d'une présence féminine à bord. United Airlines décide d'engager vingt autres *Sky Girls*, avec obligation d'être infirmière diplômée, célibataire, âgée de moins de vingt-cinq ans et pesant au maximum 52 kilos pour une taille maximale de 1,58 mètre, en raison de la hauteur de la cabine. Les tâches étant de prendre soin « à la perfection, sans faille et d'une manière permanente » des passagers, dès l'entrée dans l'avion jusqu'à leur sortie et d'assurer leur sécurité durant les vols. Les *Sky Girls* devaient par ailleurs être capables, après les vols, d'aider à pousser l'avion vers son hangar... Petites femmes ou pas petites femmes ?

Inutile de préciser que ce profil d'*air-hostess* inspira fortement les directeurs des compagnies aériennes européennes, lors de la fixation des statuts de l'hôtesse de l'air. Dans l'immédiat après-guerre, l'aviation commerciale, directement issue de l'aviation militaire, s'ouvrait difficilement aux carrières féminines. L'aviation reste longtemps une histoire d'hommes et précisément une histoire d'anciens de la *RAF*. La clientèle, aussi, est principalement composée d'hommes, qui voyagent pour affaires. En ouvrant le personnel navigant de cabine à des hôtesse de l'air, la compagnie aérienne tient à propulser sur la

scène internationale le meilleur de la féminité du pays. Et l'excellence du service à bord sera le facteur primordial de la réussite.

La Sabena (acronyme pour Société Anonyme Belge d'Exploitation de la Navigation Aérienne) est, depuis 1923, la compagnie nationale. Sa mission première est d'assurer la liaison avec le Congo belge, la petitesse du territoire national n'offrant aucune assise à des voies de navigation internes. De plus, la déclaration de guerre, le 3 septembre 1939, avait mis fin à la plupart des activités aériennes civiles en Europe. Par contre, pendant cette période de guerre et sous la conduite du gouverneur général des colonies, Pierre Ryckmans, les avions Sabena sillonneront sans cesse, au sud, le ciel de l'Afrique. Au lendemain du débarquement du 6 juin 1944, un des soucis du gouvernement Pierlot sera le rétablissement des liaisons vers Léopoldville : Bruxelles-Londres et Bruxelles-Paris attendront septembre 1945.

Commence alors, pour la Belgique, la conquête d'une place sur l'échiquier international. L'aéroport bruxellois de Haren ne suffit plus à abriter les différents modèles d'avion. La piste devenait trop courte. Progressivement, le glissement se fera vers Melsbroek.

C'est ce profil-là de la Sabena qu'Amanda Stassart découvre en juin 1946. Onzième candidate parmi les 35, elle dut, la connaissant, fixer dans sa mémoire certains points du contrat d'embauche. Pendant les années de guerre, elle avait assumé, au même titre que les hommes, les charges qui lui étaient confiées. Résistantes et résistants, même idéal, même combat. La question de la différence ne se posait pas.

En entrant à la Sabena, Mouchka sait qu'elle se glisse dans le moule de la jeune fille célibataire, charmante, polyglotte, issue de bonne famille et de conduite irréprochable. Elle sait aussi que son contrat se terminera de plein droit à la date de son mariage. Mais cette carrière est comme un appel auquel elle ne peut résister. « *Quand le mystère est trop impressionnant, disait Saint-Exupéry, on n'ose pas désobéir.* » Mouchka a besoin de se glisser, de se fixer, de s'intégrer, de se recréer

un milieu de vie. Elle pourra, aussi, voler au-dessus du monde des hommes, par-delà les nuages, partir vers l'inconnu, «jouer avec les étoiles et vivre dans le ciel». Mouchka se donne d'être prête.

Pionnière, elle le sera. Comment aurait-elle pu se taire dans une société qui ne sait rien ou ne veut rien savoir du travail féminin? Sa toute première école, auprès de sa grand-mère de Roulers et de la tante Julia, l'avait initiée au respect strict des valeurs et des règles. Ses gènes d'indépendance et de liberté, de justice et de social, du beau et de la création, elle les a développés au travers de ce que la vie lui a donné. Petite-fille aux yeux bleus dans les rue de Paris, demoiselle au sourire tourné vers l'avenir, étudiante rebelle à l'Occupation, Diane guide d'aviateurs alliés, bousculant tous les risques, matricule 35 303 refusant d'abdiquer à toute dignité.

Après vingt-trois ans de cette drôle de vie, le moteur qui la pousse ne s'écrit-il pas encore et toujours en ces courtes syllabes: «Envie de vivre»? Mouchka Stassart se glisse ainsi dans la longue marche des femmes.

De la forteresse volante au goéland argenté

Été 1946, Mouchka a vingt-trois ans. Elle vole ses premières heures à la Sabena. Elle apprend à modeler ses journées sur les horaires fluctuants des avions. L'avion pour Paris est prévu à 7 heures? Elle emprunte les trains matinaux, ceux des ouvriers vers Haren. N'est-elle pas devenue une ouvrière du ciel?

Les longs appels à l'aube, qu'elle a connus dans les camps, sont maintenant loin derrière elle. Elle sait que sa carrière professionnelle passe, aujourd'hui, avant tout. Elle est seule à construire son quotidien, son demain. Elle est heureuse de le gérer. Mais elle est seule et le reste. Sa force intérieure l'aide à opérer des transferts. Des temps de confidences auprès de ses parents, elle n'en a plus. La complicité, elle la retrouve dans l'amitié. Gion Condrau, qui poursuit une spécialité à la Salpêtrière à Paris. Elle le voit de temps en temps. De bons moments. Son affection lui donne du courage. Les amis d'enfance, Irma, son frère Michel, Renée, et ceux de l'armée de l'ombre, Jean-Jacques et Jérôme, restent présents tout au long de sa vie.

Mouchka se fait aussi de nouvelles amies. Elle est entourée de filles de bonne famille qui se font «un plus» en travaillant comme hôtesses de l'air. Elles ont bien d'autres moyens. Mouchka ne dit rien. Elle n'aurait jamais voulu qu'on la plaigne. Les sorties à Bruxelles et aux escales, dans les beaux restaurants, elle en est heureuse. Elle paie sa part, comme les autres. Elle aime l'apéro et apprécie le bon vin. Les hommes d'équipage l'invitent volontiers. Son caractère franc et joyeux fait d'elle une amie sur qui ils peuvent compter. Les pavés du vieux Bruxelles lui ont abîmé plus d'une paire d'escarpins. Mais dans sa chambre, en riant, elle garnit ses tartines du fromage Vache qui rit. Elle vit. Ses amies la reçoivent chez elles. Elles savent que Mouchka ne peut les recevoir en retour dans sa chambre meublée. Elles savent qu'il lui faut le temps de remettre un peu d'ordre dans sa vie. Elles savent. Pas toutes et pas tout. Le temps règle les choses.

En 1946, la Sabena est présidée par Gilbert Périer. Avocat de formation, il s'entoure intelligemment des pionniers de l'Afrique et des anciens de la *RAF*. Parmi les commandants de bord, Paul Siroux sur la ligne de New York et Georges Jaspis sur l'Afrique. Au sein de la direction, Pierre Dils. Aux exploitations aériennes, Anselme Vernieuwe qui groupait les exploitations aériennes et le commercial, secondé, ici, par Maurice Dans. Il y a aussi ceux qui reprendront la direction générale: Tony Orta et Willem Deswarte, auxquels on ajoutera l'administrateur Claeys et Gaston Dieu qui montera, lui, de l'Afrique à Bruxelles. Dans ce renouveau économique de l'après-guerre, la compagnie acquiert le Douglas DC-4. Il est utilisé, en priorité, pour des vols expérimentaux en direction de New York via Bruxelles, Shannon (en Irlande) et Gander (sur l'île de Terre-Neuve, au Canada). Le DC-4 reçoit 45 passagers et un équipage de 6 à 7 personnes. L'avion n'étant pas pressurisé, il ne peut dépasser 2200 mètres d'altitude. Un arrêt de deux heures est prévu à Shannon pour vérification et ravitaillement en carburant, suivi d'un second arrêt, à Gander. Le tout en vingt-quatre heures. Gander avait été pendant la guerre un épiceutre pour les avions militaires qui traversaient l'Atlantique. Son rôle ne pouvait que grandir en ces moments d'essor de l'aviation commerciale.

Pourtant, à peine entrée dans la vie professionnelle, Mouchka ne se doutait pas de revivre si vite les images d'hier. La fumée d'un avion en flammes endeuilla hélas le ciel.

La tragédie de Gander

À Gander, le 18 septembre 1946 restera marqué dans la mémoire des résidents de la ville. Un jour terne, un jour brumeux, un jour pluvieux, un jour au plafond bas. Le vent souffle du nord, assez fort, et les températures ressenties au sol sont basses. Pourtant, le vol du Douglas DC-4 de la Sabena en provenance de Belgique semble se passer sans difficulté. Il s'arrêtera à Gander, au cours des premières heures du matin, pour une escale de routine de ravitaillement. Les équipes au sol sont prêtes : elles bavardent assises dans l'humidité du matin. Elles attendent le bruit familier des moteurs à pistons. Ils ne l'entendront pas, ce matin-là. Le Douglas DC-4, immatriculé 00-CBG a commencé sa descente sur le versant sud de l'aérodrome plutôt que sur le côté nord. Pourquoi ? On l'ignore encore. Pas de boîtes noires à l'époque. Ce fut la plus grosse tragédie aérienne d'après guerre. Dans sa procédure d'approche sans visibilité, l'avion s'est écrasé dans une zone boisée, sur un sol sillonné de marais. Des 44 occupants, six membres d'équipage sur sept, dont une des deux hôtesses de l'air, ainsi que vingt et un passagers sur trente-sept perdent la vie. L'avion ? Un sinistre total. Carcasse fumante et passagers éjectés, au milieu de broussailles et des marais. Un site inaccessible.

Une extraordinaire opération de secours s'organise par l'effort conjugué de la garde côtière et des forces armées des États-Unis. Les premiers arrivés, des chasseurs de caribou, extraient les blessés de l'épave en feu et recherchent ceux dont ils entendent les cris des eaux marécageuses. Un vol de la TWA situe le lieu de l'accident mais ne peut atterrir. Des fournitures d'aide d'urgence sont alors parachutées aux survivants. Une équipe de l'*US Army Medical*, commandée par le Major Dr Samuel P. Martin, débarque à une dizaine de kilomètres du crash. Des bûcherons les guident à travers bois, rivières et marais. Des hydravions, des *Consolidated PBY Catalina*, se posent sur le lac et lancent des canots de sauvetage. Retrouver les victimes, donner les premiers

soins, apaiser, évacuer, dans des conditions des plus défavorables. Deux hélicoptères sont dépêchés. À une époque où l'hélicoptère en est à ses toutes premières années de service opérationnel, ce sera son premier sauvetage à grande échelle. Ils emmènent les survivants à Gander. Le personnel du *Gander Sir Frederick Banting Memorial Hospital*, renforcé par de nombreux habitants, soignent sans relâche les brûlures et les multiples fractures. Seul un des survivants succombera à ses blessures. Journalistes et reporters émettent en direct : c'est une première pour l'époque.

À Haren, l'émotion ne se mesure plus. La nouvelle du décès de l'épouse du directeur Gilbert Périer et de leur fille est tombée. On compte aussi, parmi les victimes, Jeanne Bruyland, la première hôtesse de la promotion 1946. Il faut agir, vite. Un appel est lancé aux volontaires. Un avion doit partir le plus rapidement possible pour rapatrier les blessés. Sans hésiter, Mouchka Stassart se porte volontaire. Elles seront deux, elle et Micky, infirmière de formation. La majorité du personnel navigant se terre, effrayé des nouvelles. Qu'en sera-ce du direct ? Mouchka, elle, n'a plus rien à perdre : les drames, elle connaît. La mort, elle l'a portée. S'il y a des survivants, sa place est auprès d'eux. Elle est prête. L'avion part pratiquement à vide ; quelques parents accompagnent.

Les deux hôtesse de l'air savent qu'elles peuvent compter l'une sur l'autre. Mouchka s'en réfère au savoir médical de Micky. Micky se nourrit de l'assurance de Mouchka. Un beau duo. Sur place, elles aident à transporter les blessés de l'hôpital de Gander vers l'avion. Mais elles accompagneront aussi une des dernières équipes de secours sur les lieux. Les broussailles rendent les abords pratiquement inaccessibles. Les canots pneumatiques se glissent difficilement à travers les marais. Les gaz mêlés aux restes calcinés prennent à la gorge. Les yeux piquent. Le temps est compté. S'arracher au lieu est plus qu'un adieu. Adieu à Jenny, aux hommes d'équipage.

Dans l'avion du retour, la cabine est lourde des drames de chacun :

corps mutilés, cœurs épuisés, larmes séchées d'avoir trop pleuré. Certains parlent, gémissent, chuchotent. D'autres fixent du regard les scènes ancrées déjà dans les mémoires. D'autres encore gardent les yeux clos et semblent communier avec un Dieu absent. Micky et Mouchka passent de l'un à l'autre. Un peu d'eau, du potage, un petit whisky ; serrer une main tendue, soutenir la tête, écouter. L'odeur, les odeurs. Insoutenables odeurs de brûlé.

Dans le plus profond de la forêt de Gander, des arbres sont écrasés sur le sol, nus de n'avoir plus de vie. Tout est enchevêtrement.

La décision est prise en haut lieu d'enterrer rapidement les vingt-sept victimes à proximité de l'épave, en raison du risque impliqué dans le transport des corps. Un service funèbre œcuménique est organisé à bord d'un *United States Air Force DC-3* qui fait le tour du site. Les dépouilles reposent dans un petit cimetière, le *Sint-Martin-in-the-Woods*, du nom du Major Dr Samuel P. Martin, *US Army Medical Corp*, grâce à qui la majorité des survivants doivent la vie. Aujourd'hui plus que jamais, bouleaux et aulnes enlacent le fuselage du DC-4. La nature a tué. L'homme est tenu éloigné. *Sint-Martin-in-the-Woods*, restera le témoin silencieux d'un drame qui n'a toujours pas parlé⁷¹.

À Bruxelles, un service solennel est célébré à la collégiale Saints-Michel-et-Gudule. Mais à la compagnie, peu de cas est fait du drame. De rescapé sabénien, on n'en compte qu'un, une exactement. L'hôtesse Jeanne Roockx. Citée, il est vrai, pour avoir accompli son devoir. Elle en sera pourtant meurtrie à vie. Quatre mois de congé lui sont donnés pour sortir du choc de l'accident : guérir son cœur, son corps et surtout ses jambes si abîmées. L'essentiel de la mission de l'hôtesse n'est-il pas de garantir la sécurité des passagers ? Jeanne Roockx a poussé à l'extrême ses qualités d'hôtesse : il fallait à tout prix aider les survivants à se dégager de l'épave en flammes, à sortir de la vase.

Les années passent et Jeanne Roockx ne retrouve plus la paix. Promue chef hôtesse, elle ne tient pas un an. La pente, elle ne la remontera pas. Mouchka Stassart qui s'est portée présente lors de

l'accident et qui a pénétré l'horreur enfermée à jamais dans la nature sauvage, est choquée par le manque d'attention, d'accompagnement, de prévenance envers Jeanne. Elle prend sur elle d'en parler à qui de droit. Le jeune directeur sabénien avoue ses regrets. Peut-il encore agir? « *Jeanne Roockx devra se décider à quitter son travail. Elle ne peut plus assumer. Un cadeau de départ? Mais oui, certes. Dites-moi...* » Mouchka obtient pour elle un double ticket aller-retour vers New York. Un prix de consolation? Peut-être. Non pour étourdir, mais pour cicatriser, se réconcilier avec la vie. Un bol d'air, une émulsion, un philtre. Le rêve d'un voyage, Jeanne Roockx le gardera en elle. Mais partir, jamais elle ne le pourra.

71 On lira à ce sujet : Frank F. Tibbo, *Charlie Baker George – St. Martin-in-the-Woods & the Story of Sabena OO-CBG, Tamara Reynish*, 2005. Photos d'archives : [http://commons.wikimedia.org/wiki/File:DC-4 OO-CBG wreck Newfoundland 1946.jpeg?uselang=fr](http://commons.wikimedia.org/wiki/File:DC-4_OO-CBG_wreck_Newfoundland_1946.jpeg?uselang=fr)

D'un aéroport à l'autre

La Régie des Voies aériennes, créée le 20 novembre 1946, n'a pas ménagé ses efforts pour doter la Belgique d'un aéroport civil de dimension internationale au sortir de la Seconde Guerre mondiale. Le premier site étant Haren, voisine de la commune d'Evere. C'était le temps des DC-3, l'avion des hommes politiques et des hommes d'affaires, des stars, des lignes européennes vers Londres et Paris. Mais pas pour Berlin. La guerre a blessé l'Europe et l'Allemagne n'est pas convoitée, du tout, hormis quelques vols vers l'Autriche, et exclusivement vers les sports d'hiver.

Bimoteur à ailes basses, le DC-3 est fabriqué, à l'époque, par *Douglas Aircraft Company*. Les forces alliées lui avaient réservé un rôle de premier plan durant la Seconde Guerre mondiale, y compris pour l'évacuation de blessés. Grâce à ses performances hors pair, sa robustesse, sa faible consommation et son large rayon d'action, il révolutionna le monde du transport aérien en permettant pour la première fois des vols commerciaux sûrs et rentables, avec un minimum d'escalas. Tantôt avion de ligne, avec sièges et/ou couchettes pour voyager de jour comme de nuit, tantôt avion cargo, le modèle se déclina au total en plus de 13 000 appareils.

Pourtant, Mouchka n'aime pas voler à bord du DC-3. De faible envergure, il ne peut monter en altitude. Quand l'orage gronde, tout le monde est malade, et pas seulement les vingt et un passagers. VIP ou non, les passagers sont pris par la peur de l'inconnu et le mal de l'air. La présence de l'hôtesse, membre d'équipage bien avant le steward, les sécurise. Veiller au bien-être des passagers, les accompagner avec assurance, partager sa bonne humeur et satisfaire avec charme, élégance et réserve à la fois aux exigences d'une parfaite hospitalité, tels sont les canons de l'hôtesse de l'air. Mouchka le sait et y fait face. Jeune fille en uniforme, elle fait aux passagers l'honneur d'une maison. Toutefois, à chacun de ses jours de congés, dans son

horaire de jeune hôtesse, elle s'envole en DC-3 vers Paris. Mal de l'air ou pas, elle est tellement mieux avec ses amis dans son appartement, dans ses rues, son métro, son parc, ses bistrots. Paris est sa famille de jeunesse; ses attaches sont là.

À Bruxelles, la piste de Haren devient trop courte pour les avions modernes. Il faut construire plus grand, plus long. Les bâtiments resteront, assurant, jusqu'au début des années 1950, l'entretien des avions, comme les DC-4. Les avions roulent alors sur la piste taxi de Haren à Melsbroeck, longue de plusieurs kilomètres, et volent même parfois à vide entre les deux aéroports.

Le DC-4 est le premier appareil financé, dès 1936, à la fois par le constructeur Douglas Aircraft et par la compagnie aérienne *United Air Lines*. La société aéronautique espérait profiter de l'élan provoqué par le succès du DC-3 en construisant l'avion de la génération suivante. Simple, basique mais si bien dessiné, le DC-4 est parmi les Douglas le premier à fendre les airs avec majesté. Propulsé par quatre moteurs en étoiles, il est destiné au transport d'une cinquantaine de passagers sur de longues distances. Traverser l'Afrique, par exemple, mais en vol long de cinq jours, avec escales à Tunis, Cano, Libenge et atterrissage à Stanleyville.

Pendant la guerre froide, le DC-4 sera l'acteur essentiel du pont aérien reliant Berlin, bloqué par les Soviétiques. Nous sommes en juin 1948. L'Allemagne est divisée en quatre zones occupées. À l'Ouest, les Américains, les Anglais et les Français et, à l'Est, les Soviétiques. Berlin, lui, est coupé en deux. Mais les États-Unis craignent la faiblesse de cette Allemagne divisée, enviée par les Soviétiques. Ils fusionnent leur zone avec celle des Britanniques et assoient les deux zones sur une monnaie unique, le Deutsche Mark. La réaction ne se fait pas attendre. Staline ferme l'accès à Berlin. Truman répond en organisant un gigantesque pont aérien pour ravitailler la ville et menace Staline d'un conflit armé. Onze mois plus tard, le jeu de poker se clôturera par la levée du blocus. L'Allemagne en ressortira scindée en deux entités: la République

fédérale d'Allemagne (RFA), avec Bonn pour capitale, et la République Démocratique Allemande (RDA), dont la capitale est Berlin-Est.

Quant au DC-4, même s'il fut un des avions commerciaux à avoir réussi à structurer le transport aérien mondial, il ne trouve que peu de place dans l'aviation civile. Se remémorant l'accident de Gander, Mouchka n'est pas surprise de sa mise à l'écart. L'avion restera au moins le compagnon des amateurs du froid sauvage de l'Alaska. Son successeur, le DC-6, un des premiers avions à voler régulièrement sur les lignes intercontinentales, deviendra très vite le chef-d'œuvre absolu du transport aérien. Il conserve la philosophie du DC-3, avec les capacités étendues du DC-4, et assure aux passagers un grand confort à bord et une cabine pressurisée. L'installation de deux classes de passagers, avec couchettes en première, oblige la compagnie à augmenter le personnel de cabine. La loi est claire : un membre du personnel qualifié pour vingt passagers. Le quadrimoteur au fuselage allongé débarque en 1948. Il sera l'un des premiers à voler régulièrement sur des lignes intercontinentales, inaugurant notamment le service Bruxelles-New York. Le Douglas DC-6 permettait par ailleurs de réduire à 16 heures la liaison entre la Belgique et le Congo. Quant au DC-7, le Superstar, il incarna le chant du cygne des gros *liners* à pistons. Des moteurs surpuissants, presque fragiles, des systèmes complexes mais grandement majestueux.

Au début des années 1950, les compagnies aériennes régulières, comme la *Pan American World Airways (PAWA)* quittent Haren pour s'établir à Melsbroek. Les trois pistes de décollage en dur, en triangle, dataient toujours de l'occupation allemande. Elles sont allongées et renforcées. Hangars et bâtiments de fonction s'élèvent les uns après les autres. Le nouvel aéroport civil est inauguré, fin 1948, par le Prince régent. Quant au site de Haren, il sera cédé à l'Otan pour y construire son siège.

Le 15 mai 1955, le jeune roi Baudouin inaugure la liaison ferroviaire entre le centre-ville de Bruxelles et Melsbroek avant d'effectuer son

premier vol triomphal à destination du Congo. La préparation de l'Exposition universelle de Bruxelles en 1958 est l'occasion de réaliser une deuxième étape: la mise en place de la nouvelle aérogare, sur la commune de Zaventem. Les pistes de décollage et les hangars furent adaptés aux besoins de l'ère des avions à réaction. Seul le service catering gardera ses installations à l'ancienne aérogare: bureaux, entrepôts, chambre frigorifiques, cantines et même restaurant gastronomique. Tout est prévu pour une restauration aérienne de grand standing.

Aux premiers pas de Mouchka dans la compagnie, les repas à bord étaient assurés par le restaurateur Maxime, installé Grand-Place à Bruxelles. Superbe. Mais la multiplication des vols avait orienté le choix vers un service traiteur interne. À cela près qu'il fallait garder, aux regards des passagers, la qualité Maxime. Le défi fut lancé. Mouchka fut même envoyée « en Mata Hari » sur les vols d'Air France. Cependant, rien ne pouvait égaler la table sabénienne. Sur toutes les lignes, le chef coq remportait la palme. Comment ne pas cueillir les étoiles quand elles s'accrochent à vos ailes?

Mouchka est toujours aussi fière de travailler à la Sabena. Du plateau deux services de la classe touriste aux buffets dressés en spencer et toque, en passant par les coffrets-surprises proposés aux enfants, standing d'abord! Fabuleux. Parfois d'un raffinement que, hélas, tout passager ne saisissait pas. Mouchka se souvient d'un vol charter pour une société commerciale où les tranches moelleuses de *goose liver* avaient été retrouvées collées dans les petits rideaux des fenêtres... Il faut reconnaître que "le bien-être du passager d'abord" entraînait inévitablement des excès de tout ordre. Tout ce qui n'est pas consommé est obligatoirement à jeter. Que dire aussi des insomniaques assoiffés refaisant le monde au bar?

Accueillir de plus en plus de passagers, recevoir des avions à réaction de grande capacité, moderniser les méthodes de manutention du fret aérien, développer le trafic de nuit sans oublier la mise en place de vols

humanitaires comme en 1960 lors de l'Indépendance du Congo⁷², de bien beaux projets pour l'aéronautique nationale. C'est l'envol des Boeing et de la Caravelle.

72 Lire à ce sujet le témoignage « en direct » de Gaston Dieu, directeur de Sabena Afrique de 1947 et qui devint directeur général à Bruxelles en 1971. Il assura, avec compétence, le rapatriement des Belges en 1960, au risque de subir la prison et de devoir s'enfuir en hélicoptère de Léopoldville vers Brazzaville et Paris. Dans : *Des Sabéniens racontent...*, p. 151-193.

Ambassadrice de la Belgique auprès du Roi

Au début de l'année 1955, le Palais prépare activement le voyage du roi Baudouin au Congo belge. Tout est l'objet d'un examen préalable. La composition de l'escorte royale, leur tenue de jour et de soir : l'uniforme ou l'habit des messieurs et le chapeau élégamment posé des dames. Il appartient ainsi au protocole de choisir l'équipage qui accompagnera le Roi ou du moins de corroborer celui qui lui sera proposé par la direction de la compagnie. Celle-ci soumet au Palais une liste performante : le DC6 sera piloté par le commandant Jo Van Ackere et son second Frans Hanquin. Albert Hemblenne sera le chef navigateur, Jean Moll, le chef radio et Marcel Dupriez, le mécanicien. Ils seront accompagnés des commissaires de bord Robert Cruybeke et Jean-Paul Collignon. Quant au choix du personnel féminin, il se resserre autour d'Amanda Stassart. Elle n'est pas encore chef hôtesse mais elle est une des toutes premières hôtesses de l'air de l'immédiat après-guerre : riche, déjà, de 2 293 000 kilomètres, soit 8000 heures de vol. Des deux hôtesses proposées au Palais, c'est elle qui sera choisie. *« Je n'en faisais pas une gloire mais j'en étais flattée, heureuse de pouvoir mettre toute ma compétence à accompagner le passager royal. »*

Pourquoi ce choix de la part du Palais ? Pour la grâce et le sourire de Mouchka ? Pour son regard affirmé ? Pour le reflet auburn de sa chevelure ? Pour la vivacité de sa conversation ? Pour la qualité de son travail ? Oui, pour toutes ces raisons à la fois. Mais aussi et surtout pour avoir œuvré, pendant la guerre, comme résistante à l'Occupant. Son engagement à défendre nos libertés, à aucun moment elle ne l'a compté. Sa déportation dans les camps nazis, elle l'a vécue la tête haute, malgré le drame familial qui fut le sien. Aussi loin qu'elle s'en souviendra, aussi loin elle s'en ira... Mouchka Stassart sourit à la vie et la vie lui sourira. Les titres de journaux de l'époque ne trompent pas : *« Amanda Stassart, air-hostess du Roi. Une héroïne de la Résistance »*, *« Entre ciel et terre. Amanda Stassart, jolie fille toute simple »*, *« Cette*

jeune femme aux yeux rieurs est l'hôtesse de l'avion royal», ou encore «La marraine du roi Baudouin». Et ses mérites? Elle les porte. En réductions, sans doute, mais elle porte, avec une fierté discrètement dissimulée, la reconnaissance des grands: la Croix de Chevalier de l'Ordre de Léopold II, la Croix de Guerre avec palmes, la médaille de la Résistance belge, la Croix du Prisonnier politique piquée de trois étoiles, la *Medal of Freedom* et la *Medal of Courage* des États-Unis, la *British Empire Medal*, de Grande Bretagne, la Croix de Guerre française et la médaille de la Résistance française. En son propre nom et au nom de ses parents, avec elle, héros de la guerre.

L'après-midi du 15 mai, l'aire d'embarquement de Melsbroek est méconnaissable. Toute la Belgique est présente pour saluer le départ du Roi. L'armée, les autorités, la population. Une immense tribune pourpre rehaussée d'or reçoit la robe pourpre, elle aussi, du prélat de Belgique, le cardinal Van Roey, ainsi que les jaquettes gris souris de l'ambassadeur de Grande-Bretagne et des membres du gouvernement belge, conduits par Achille Van Acker. Un long tapis rouge – encore – se déroule sur le tarmac. Douze détachements de la Force aérienne, en carré parfait, et une foule immense attendent. La Musique de la Force aérienne⁷³, dans la filiation de certaines traditions de la *Royale Air Force* britannique, apporte un air de jouvence à cette fin de journée printanière.

À 16 h 27, comme prévu, le Roi, venant de la salle de douanes – «Rien à déclarer, Sire?» – traverse une double haie de pilotes, passe les détachements militaires en revue, sert la main des dignitaires, se voit fleuri par trois petites écolières de la commune et répond gentiment aux vivats de la foule. Au loin, pas si loin pourtant, l'avion, un DC-6, habillé d'argent et de bleu, prend la pose. La porte est grande ouverte et arbore fièrement l'écusson royal de la Sabena⁷⁴: un écu écartelé en sautoir d'argent, gironné de sable, d'or, de gueules et d'azur portant l'étoile. La couronne, mise en chef, offre au regard la croix tréflée. Entrelacs des couleurs nationales et congolaises, surmontés

de la couronne royale. Au pied de la passerelle, l'équipage attend au garde-à-vous. Seul est animé le regard pétillant de l'hôtesse de l'air, Mouchka Stassart. « Mademoiselle Stassart » pour le Roi.

Trois limousines remontent l'aire d'embarquement et rejoint le souverain au pied de l'avion. Elles emmènent sa famille, venue, comme toute famille, lui souhaiter bon voyage. Mouchka reconnaît la grand-mère de Baudouin, la reine Élisabeth, souriante derrière la voilette qu'elle porte à ravir, la princesse Lilian, tenant Marie-Christine par la main, le roi Léopold III, son père, son frère Albert, élégamment coiffé d'un chapeau melon et le jeune prince Alexandre. Avant de gravir l'escalier, le Roi et sa famille saluent l'équipage. La Reine s'attarde un peu auprès de Mouchka. La famille royale partage ensuite, à bord, un dernier moment d'intimité, puis reprend le chemin des limousines. Le Roi est alors rejoint par la suite et l'équipage. Le comte Gobert d'Aspremont Lynden, Grand Maréchal de la Cour, le vicomte Charles de Ghellinck Vaernewyck, maître de cérémonies, le colonel BEM Raymond Dinjaert, chef de la Maison militaire, Robert Wolter, membre du service d'honneur, le vicomte Gatien du Parc, chambellan, Claude de Valkeneer, attaché de presse, le lieutenant-colonel BEM Albert Debêche, officier d'ordonnance, Paul Paelinck, attaché, le secrétaire Wilfried Heyvaert, les officiers de gendarmerie Lucien Raeman et Louis Declerck, et les valets de chambre Cyrille Stubbe et Émile Libert.

Il est 17 h 12. La musique de la Force aérienne fait retentir une dernière *Brabançonne*. Elle est joyeuse. Elle monte jusqu'aux ailes de l'avion royal et l'accompagne encore de croches et doubles-croches, jusqu'à laisser la note finale ronde se déposer tout en majesté. L'avion emporte le Roi. Mouchka le rejoint dans le salon VIP. La révérence ? Oui, puisqu'elle lui fut enseignée. Le Roi la met à l'aise. « *Nous allons voyager ensemble, mademoiselle.* » Elle le trouve charmant. Un peu timide, certes, et très jeune pour la couronne. Elle lui glisse à l'oreille : « *Les Belges vous font confiance, Sire.* »

Cinq heures se passent avant l'escale à Tripoli, la ville aux trois cités. La visibilité est bonne. Les heures de clarté sont longues et s'allongent vers le sud. Bien des lieux s'offrent au regard du Roi : le Sacré-Cœur, la place de la Concorde, l'Arc de Triomphe, la tour Eiffel (un peu rouillée, même dans le crépuscule), déjà la villa de Grasse...

Les journalistes, eux, sont rassemblés dans d'autres appareils, précédant l'avion du Roi. Cinq DC-3 sont prévus pour tous les journalistes belges, hollandais, anglais et américains. Le personnel et les stewards s'affairent en cuisine. Le Roi mange peu : entrée, plat, dessert, certes, mais en petits services, équilibrés et sains. Pas d'alcool. Les repas sont pour lui des temps d'échange avec ses conseillers. Comme chacun de nous, il ne les reçoit pas tous à sa table.

Lors de l'escale de 22 heures, Tripoli lui offre une surprise. Les autorités locales l'attendent et le saluent à sa descente. Et dans l'aérodrome, la suite retrouve des passagers belges et l'équipage d'un avion militaire en provenance de Kamina. Il recrée avec eux un mini-territoire belge. Mais l'heure avance et au souverain qui aime marcher, il ne reste plus que trente minutes pour embrasser la nuit et humer les bruits de la ville. À bord, la cabine du Roi est prête. Mouchka y a veillé. Les valets rangeront son uniforme de zone pluvieuse et tempérée pour lui préparer des vêtements tropicaux. Le Roi peut se reposer à l'aise : dormir jusqu'aux environs de 6 heures, moment prévu de la seconde escale. Entre-temps, quelques « *up and down* » bien lancés par le pilote annoncent le péril : Poséidon, divinité olympienne régnant sur les mers, demande ses droits. Au commandant de le satisfaire. Le Roi est prévenu. Il s'est levé, un peu avant l'aube.

« *Sire, nous allons passer l'équateur.*

– *Oui et alors ?*

– *Vous allez voir. Nous serons un peu secoués à cause de la ligne de l'équateur.* »

Le souverain regarde Mouchka avec un petit sourire : « *Je pensais bien que vous me réserviez quelque chose...* »

Au moment annoncé, l'avion rebondit. Le pilote saute la ligne. Le champagne, quelque peu agité, attend sur le plateau. « *Mais je ne bois pas, mademoiselle, vous le savez...* »

« *Moi, je craignais de tacher son costume. Je lui verse, alors, quelques bulles d'eau sur la tête : juste assez pour calmer le dieu.* » Le Roi peut recevoir son diplôme du passage de l'équateur et Mouchka, le titre de « marraine du roi Baudouin⁷⁵ ».

Avant l'atterrissage à Kano, Mouchka prévient le Roi : « *Sire, ne manquez pas le lever du soleil des tropiques. De seconde en seconde, le ciel embrasé se transforme et des lueurs bleutées jaillissent. Le ballon rouge s'échappe. Vite, Sire, regardez. Quelques secondes à peine et l'astre remplit déjà la voûte.* » À Kano, le comité d'accueil attend négligemment. Avion royal ou pas, ils sont là et vous observent : les dromadaires sous des nuages de mouches, le méhariste et les vautours. Quelques Nigériens arpentent nonchalamment la piste, portant fez et parapluies. Ils campent le tableau. L'Afrique dans tous ses états. Avant que les passagers, du Roi aux valets, ne descendent de l'avion, la cabine est encore aspergée et désinfectée au DTT⁷⁶. « *Est-ce bien là qu'il faut pulvériser ?* »

Après Kano, il reste quatre heures de vol. « *Quatre heures à servir ce passager merveilleux. Simple, discret, complaisant, toujours satisfait de ce que je lui présentais. Pas de longues conversations mais des échanges courts, des approbations, des signes de la tête, des sourires timides. Un passager unique, pas comme les autres.* »

Le Roi se devait de préparer son arrivée à Léo, qui l'attendait avec ses 30 degrés à l'ombre. Toute la ville arbore les couleurs de la métropole et de sa colonie. Des fanfares scandent l'enthousiasme populaire. Des enfants se glissent partout, hors des mains policières. L'air est à la fête dans toute la ville : dans le quartier indigène, dit le Belge, et même dans le quartier résidentiel. Et les portraits du Roi s'affichent partout. À la plaine de la N'Dolo, l'aéroport de Léopoldville, tout le protocole est en place pour accueillir le *Bwana Kitoko*, le beau et jeune Roi.

À bord, Mouchka sent le moment difficile. Elle rappelle au Roi que son service se termine à Léo et qu'elle laisse la place aux hôtes de l'air locales.

« Et vous, Mademoiselle ? Vous me quittez ? Vous ne me suivez plus ? Vous repartez pour Bruxelles ? »

– Oui, Sire, c'est le règlement.

– Mais vous pourriez m'accompagner ?

– Non, Sire.

– Vous n'aimez pas l'Afrique ?

– Oh oui, Sire, mais, comme je vous le dis, c'est le règlement. »

Le Roi appelle son Grand Maréchal et le charge d'intervenir auprès de la direction de la Sabena pour qu'Amanda Stassart reste à son service pendant tout son séjour en Afrique. Désir royal. Il restait à Mouchka d'accomplir un aller-retour à Bruxelles et de remplir sa valise d'uniformes clairs en shantung, de robes du soir, de vêtements de balades...

À l'équipage du vol aller succèdent des équipages locaux, les agents de Sabena Afrique. Comme Malvaux, les commandants Ozy de Zegwart, Van den Broeck, Vercruysse, de Ligne, Michiels, Mousty, Grelaux, Lauwerijs, Snelgaes, Stevens. Mouchka sera le seul agent de la métropole à se glisser dans l'escorte royale.

C'est le lundi 16 mai, à 10 h 30 exactement, que le DC-6 Royal Sabena atterrit à la N'Dolo. Le Roi apparaît en tenue blanche. Il est salué par les autorités belges : Messieurs Auguste Buisseret, ministre des colonies, Léon Pétilion, gouverneur général, Henri Cornélis, vice-gouverneur général, et le général Emile Janssens, commandant en chef de la Force publique. Ainsi débute la Joyeuse Entrée du roi Baudouin au Congo Belge, un territoire quatre-vingts fois plus grand que la Belgique. Jamais entrée ne fut aussi joyeuse. Du 16 mai au 11 juin, le Roi parcourt le territoire de province en province : en avion, en bateau, en voiture, en jeep et en train. Toutes les grandes villes sont visitées, avec, pour lui, des temps de repos les week-ends, là où il

pourra se ressourcer. Le pays entier est venu à lui, par milliers. *Black and white*. Pas de faux sourires, pas de cris forcés. Un accueil à la fois organisé et spontané, un enthousiasme confiant, joyeux et sans bornes. Le Roi reçoit tout, s'attarde à tous, se pénètre d'un monde qu'il ne soupçonnait pas. Un monde de lumière, un monde de chaleur, de fièvre, un monde sans limite, qui accueille un jeune roi, tout étonné sans doute de se sentir roi. Les reportages le montrent. Baudouin existe dans sa fonction de roi. Rien ne lui est dicté. Le peuple souverain l'accueille comme un roi. Il est le Roi. Il leur sourit.

Le protocole avait, en fait, mis en place un schéma de visites assez répétitif. À l'arrivée, le Roi traverse la ville en voiture décapotable : il s'arrête aux monuments historiques, y dépose des fleurs et passe les troupes en revue. À la résidence du gouverneur ou des hautes autorités territoriales, il rencontre les notables, les dignitaires civils et religieux, les missionnaires. Viennent ensuite la *garden party* et le banquet. Le lendemain, après un *Te Deum* dans la cathédrale ou un service dans l'église, il va à la rencontre de la population. Il reçoit l'hommage des jeunes de toutes les écoles dans de grandes fêtes sportives et l'ovation des musiciens et des danseurs. Il est couvert de cadeaux. Il visite les hauts lieux de développements académiques, militaires, économiques, le tout dans un décor porteur de la même émotion.

Ce fut, le mercredi 18 mai, sur le plateau de Kimwenza, la toute jeune université de Lovanium. Le mardi 24 mai, en pleine province du Kasai, l'École centrale de la Force publique suivie de l'École de Pilotage à la base de Kamina. Le jeudi 26 mai, les nouveaux laboratoires de l'Institut pour la recherche scientifique d'Élisabethville. Les derniers jours de mai, la Centrale hydro-électrique de Kolwezi et les installations industrielles de l'Union minière du Haut-Katanga – des mines de diamant tristement célèbres à ce jour, à cause du travail des enfants – ainsi que les fonderies de cuivre et mines d'uranium de Jadotville. Les 31 mai et 1^{er} juin, le Roi et son escorte entrent à Usumbura, capitale des territoires sous mandat du Ruanda-Urundi.

Il reste quatre jours auprès des deux Mwami et de leur famille. Ce n'est que classe et élégance. Le mercredi 2 juin, il pénètre la luxuriante vallée de la Ruzizi dans le Kivu. Et termine, le jeudi 9 juin, par le village de pêcheurs des environs de Stanleyville.

En alternance, deux temps d'évasion pour le Roi : le week-end des 21 et 22 mai à l'hôtel Mangrove de la plage de Moanda (seul, Baudouin s'adonne à la pêche, dans l'immensité et le silence de l'estuaire du fleuve Congo), et le week-end des 4 et 5 juin, passé en "*capitula*"⁷⁷ et manches de chemise, au Parc national Albert. Couchers de soleil sur le lac Kivu et nuits dans les gîtes que s'offre un Roi sans sa suite, bercé seul par le ronronnement des fauves et le vol des animaux de nuit.

Entre le train, la jeep et le bateau, Mouchka reprend, çà et là, son service d'hôtesse de l'air. Ce n'était pas le premier voyage de Mouchka au Congo mais ce fut la première fois qu'elle le voyait de l'intérieur, paré de ses plus beaux atours. Toutes les portes s'ouvrent à celle qui fait alors partie de l'escorte royale. Elle suit le voyage royal avec les VIP, les nombreux journalistes et l'équipage. Elle veille au bien-être de chacun. Elle se lève avec le soleil. Vérifie que les chemises repassées attendent, que les uniformes sentent bon la fraîcheur de la nuit, que la table est dressée (café, thé, marmelade, œufs, fromage...). Les *guest-houses* de la compagnie et les petits hôtels des postes de l'intérieur n'ont jamais été aussi animés. Les visites organisées pour le Roi la ravissent. À l'intérieur du territoire, le Roi vole dans un avion militaire, celui du gouverneur général. Cinq DC-3 emmènent sa suite.

Avant ce voyage, Mouchka affirmait sa préférence pour l'Amérique. Elle aime sa jeunesse, sa gaieté et son progrès. Aujourd'hui, les images du Congo l'éblouissent toujours. Dans ce pays de lumière, aux inaccessibles horizons, elle se sent bien. Le service, elle l'accomplit à la perfection : comme pour un roi. Quant au protocole, elle le bouscule un peu. Chaque jour, chaque heure lui sourit. Ne se surprend-elle pas, à la *garden-party* de Bukavu, de se trouver soudain face au Roi. Il vient vers elle et s'étonne de son chapeau, imposé par le protocole.

« *Oui, Sire, j'ai dû l'emprunter, de même que les gants...* » Elle avait glissé bien des choses dans sa valise mais ne portait jamais de chapeau de soir. Le Roi insiste et prolonge leur temps de parole : « *Le Congo vous a-t-il séduit, Mademoiselle?* » Surprise de cet aparté royal, en pleine réception, elle enchaîne : « *Beaucoup et vous?* », avant de réaliser qu'on ne pose pas de question au Roi et qu'on précède toujours sa réponse de Sire ou de Votre Majesté. Le Roi prit très plaisamment la chose.

Jamais elle n'eut, en huit années de vol, de passager aussi simple, aussi discret, aussi complaisant que le Roi et sa suite. Le servir était, pour elle, un véritable plaisir. Le roi Baudouin fut le plus aimable de ses passagers malgré le protocole dont il était entouré. À l'heure du débarquement à Bruxelles, ne lui fait-il pas discrètement remettre une gerbe de fleurs aux chaudes couleurs des tropiques ?

73 Reconnue officiellement comme Musique de la Force aérienne, le 1er janvier 1947, et royale en 1996, élément de référence et de rapprochement culturel entre le monde civil et militaire, la Musique de la Force aérienne est le second plus jeune orchestre militaire belge.

74 Fondée en 1923, comme l'Aéro-club Sabena en 2005, la Sabena reçoit l'autorisation d'ajouter le mot Royal à son association. La Sabena vole, alors, pendant les années de 1952 à 1970 avec la nomination «Royal Sabena» pour sa première classe de prestige encadrée par un personnel d'élite, sur les super DC6, DC7, les B707, et, par la suite, sur les B747 Jumbo. Le titre de «Royal» n'est pas anodin et sans doute «royalement» accordé à la société par la cour, après cinquante ans d'existence.

75 «La marraine du roi Baudouin» : expression utilisée par Igor Recht, chef du service de l'Information de la Télévision belge et René Poelmans, journaliste de radio Congo-Belge.

76 Le DDT (dichloro-diphényl-trichloréthane) insecticide et désinfectant utilisé, en pulvérisations à l'intérieur des habitations, pendant les années 1950 et 1960, dans le cadre de la campagne mondiale d'éradication du paludisme soutenue par l'OMS. Des pulvérisations par hélicoptères furent, entre autres, quotidiennement organisées, au-dessus de la cuvette de Léopoldville. Juste avant la tombée de la nuit.

77 En lingala, le *capitula*, est un short, un bermuda.

Une hôtesse

*« Élégante, tu le seras, charmante également.
De l'assurance tu montreras, avec réserve évidemment.
Le règlement respecteras, disciplinée en tout point seras.
Initiatives tu prendras, sécurité tu préserveras.
Accueillante, volontaire, douce et généreuse te montreras
Si d'aventure, à la Sabena, tu brigueras. »*

Ce serait sans doute dans ces termes que Mouchka Stassart s'exprimerait si elle devait nous dire son métier d'hôtesse de l'air. Un métier que la vie a pratiquement choisi pour elle, un métier qu'elle aime, qui la passionne mais qui ne la surprend pas. Un sur mesure et non un prêt-à-porter. Dans sa vie antérieure, son flambeau était « l'humanité ». Pugna quin percutias⁷⁸. Les armes de Mouchka ? L'accueil et l'écoute. L'analyse et la réflexion. Le sourire optimiste et la mise en place de solutions. Le tout teinté d'un respect absolu de la déontologie de la profession et d'une immense soif de vivre. Les années se succédant, Mouchka devient une sorte de référence, un point d'appui, en quelque sorte, une vedette au sein de la compagnie Sabena et ce, à plusieurs égards. Elle fit partie, nous le savons, de l'équipage du roi Baudouin au Congo en 1955. Elle suivit presque tous les vols inauguraux, les vols de prestige et les vols des célébrités du moment.

Dans le courant de 1962, il lui est donné de faire le point de sa carrière professionnelle. Sa jeunesse, elle l'a passée à lutter sur tous les fronts pour la liberté. Mais à la Sabena, seule la grande direction connaissait ses combats. La plupart des directeurs étaient d'ailleurs des anciens de la *RAF*. À ses collègues, elle n'en parle pas. D'ailleurs, dans l'histoire, ce sont les hommes, les combattants. La société n'est pas préparée à entendre un autre discours.

Un jour de 1962 donc, elle est convoquée à la direction, en présence de Pierre Dils, lui aussi un ancien pilote de la *RAF*. Leur accueil ne

tarit pas d'éloges : respect de son travail, chapelet de qualités. La conclusion est qu'ils souhaitent faire d'elle une chef hôtesse principale, responsable à bord de tout le personnel navigant. Elle les interrompt, discrètement, en précisant qu'à trente-neuf ans, elle terminait sa carrière d'hôtesse de l'air et qu'elle préférerait rester sur long courrier avant de s'en aller calmement. Mais la répartie gronde en elle. L'hôtesse de l'air ne peut afficher une petite ride sur son visage et doit laisser son travail à quarante ans alors que le steward peut prolonger sa carrière jusqu'à l'âge légal de soixante ans. L'hôtesse ne peut pas se marier, et gagne moins que le steward. Ne serait-ce pas le moment de proposer quelques réformes, en échange de la nouvelle charge qu'ils lui confient? Mouchka se lance et prend très vite parti contre la situation contractuelle des hôtesse. Une sorte de recherche de la justice, de la liberté féminine face au personnel navigant masculin (PNM). C'est une question de dignité. Et quand, comme elle, on survit à la guerre, aux camps et au deuil de ses parents, une seule lumière éclaire vos journées, la justice. La direction accepte le dialogue préparatoire à des réformes statutaires et, dans un premier temps, prolonge son contrat de six ans.

Première étape: le mariage des hôtesse de l'air. «Le contrat du personnel navigant féminin (PNF) se termine de plein droit à la date de son mariage ou à la date à laquelle l'agent atteint ses quarante ans.» C'est très clair. La compagnie ne veut pas d'absentéisme lié à une grossesse ou à des problèmes d'enfants malades. Interdiction qui favorise le concubinage ou repousse le moment du mariage. Ce qui n'empêche pas 60% des hôtesse d'être mariées. Alors qu'en Allemagne, la Constitution stipule que nul ne peut être contraint à ne pas se marier. Or le mariage et la famille sont placés sous la protection de l'État (article 6 de la Loi fondamentale du 23 mai 1949, introduite par la Déclaration des droits de l'homme et des droits fondamentaux). Ainsi Mouchka obtient-elle, en 1964, l'autorisation pour les hôtesse de l'air de se marier. En 1968, sur 350 hôtesse, 80 sont mariées et 50

sont mères de famille. Et l'aumônier de la Sabena, l'abbé de Meeus, d'ajouter à ses fonctions, avec la complicité de Mouchka, celle de *SOS baby-sitter*. Des urgences, il y en avait, évidemment.

Deuxième étape, les clauses des contrats. En parallèle avec le droit d'épousailles, l'âge d'embauche et le traitement du PNF et du PNM devraient s'uniformiser. Sans compter que l'hôtesse a plus de frais de coiffure, de manucure et de bas que le steward.

«*Avoir, au minimum, dix-huit ans, être en possession d'un diplôme de niveau A2, être d'une présentation impeccable, parler couramment le néerlandais, le français et l'anglais, avoir un profil commercial, le sens du service et dégager une attitude de confiance* (rappelons que ce métier consiste en premier lieu à veiller à la sécurité à bord), *le tout teinté de dynamisme, de tact et de politesse.*» Ce combat-ci lui demande de la diplomatie. Les contrats d'embauche des hôtesse de l'air, façonnés en 1946, reflétaient l'époque d'avant la guerre où la femme, à travail égal, gagnait moins que l'homme. Il est vrai qu'elle est moins forte, moins costaud et moins endurante. Mouchka affrontait ouvertement un monde masculin peu préparé à ce discours. Celui du directeur du personnel bien au fait, par ses collègues des compagnies aériennes de même régime linguistique. Et celui des stewards convaincus du droit à la différence et craignant la politique des vases à moitié pleins. Les voilà, en plus, soumis à une autorité féminine? Cette autorité, elle ne l'imagine pourtant que pour finaliser l'égalité des deux fonctions. Mouchka travaille à visière relevée. Championne de la polyvalence intégrale entre le personnel féminin et masculin, se forçant à être elle-même exemplaire et probe, elle agit, défend, accompagne le travail de chacun au sein d'une compagnie qui doit être et rester Royal Sabena. Tout ne peut pas être enseigné à la jeune hôtesse, au jeune steward. À eux de cultiver et d'accroître leur enthousiasme, leur sensibilité et leur conscience professionnelle. Mais que leur statut soit clair.

Le moment était donc bien venu. Sa place au sein de la direction du service du personnel était importante. Mouchka sentait d'où venait le

vent des revendications. Elle ne prenait pas ouvertement position mais laissait aux syndicats le soin d'intervenir ; à elle de rester attentive au bien-fondé.

Les générations d'hôtesse se succédant, certaines demandes se justifiaient plus que d'autres. En 1946, l'hôtesse de l'air était mal payée. Mouchka, qui devait subvenir seule à ses besoins sans renoncer en rien aux « sorties » des jours sans vol, compte son salaire. Ses compagnes, toutes charmantes, sont en majorité issues de familles aisées. Célibataires, comme le règlement l'exige, elles logent encore chez leurs parents. Une évidence, à l'époque. Du moins, pour les qu'en-dira-t-on. Leur gain constitue leur argent de poche. Ravissantes, elles le sont toutes. Coiffées et habillées par les meilleurs, elles ne doivent pas séduire, elles sont séduisantes du soir au matin. Maquillage joliment dessiné, ongles vernissés, elles connaissent les meilleurs endroits de la ville. De leur famille, elles ont reçu la grâce et le charme. Mais Mouchka ne se sent pas de reste. Ses parents lui ont laissé le goût du beau dans les relations, dans la décoration, dans l'habillement jusqu'aux bijoux. Pourtant, il lui faut se contenter de tartiner son pain de Vache qui rit. Et cependant tous apprécient et recherchent sa compagnie. Heureuse de vivre, elle communique son entrain : son charme la rend plaisante à tous, des commandants de bord aux pilotes, des hôtesse aux stewards... Mouchka savoure les plaisirs mais en mesure toujours les limites. Elle sait qu'elle est seule à gérer sa vie, sa profession, ses relations. L'amitié, elle la conjugue à tous les temps. À elle notamment de veiller aux casquettes des pilotes au retour des soirées. Elle aime le vin et le vin la respecte. Tous savent qu'elle n'oubliera pas le réveil du matin.

Les années 1950 voient arriver à la Sabena de nouvelles générations d'hôtesse qu'il faut, heureusement, rémunérer autrement. La femme prend de plus de plus de place dans le monde professionnel et la jeune fille se mesure à l'égal des candidats masculins, n'hésitant plus à s'affirmer. Mouchka se souvient si bien de la personnalité de l'une

d'elles qui bouscula de plein fouet le sérieux du jury d'esthétique. Car il y avait bien un jury d'esthétique à la Sabena – pour les hôtesse de l'air, évidemment et non pour les stewards. Deux fois au cours de sa carrière, la jeune hôtesse de l'air était convoquée devant un jury composé de six membres de la direction – Mouchka, seule dame, en sus. Elle tenait à assister à toutes les réunions. Les membres du jury posent des questions, chacun dans une langue différente et évaluent l'intelligence, la clairvoyance, la perspicacité et la souplesse de l'hôtesse jusque dans sa démarche.

L'hôtesse précitée – à l'ego visiblement frustré – se présente donc devant le jury. Une très belle blonde et un excellent élément, jamais malade, toujours ponctuelle. Elle sait ce qui l'attend. Le jury l'interpelle en français, en flamand. Mouchka la sent à l'aise et sourit. Elle se montre à la hauteur. Tout en marchant devant la table du jury, elle ajoute qu'elle parle aussi l'allemand. Elle se montre de face puis se tourne légèrement. Un très joli mannequin. Convient-elle encore ? On l'interroge sur sa chevelure. « *Les coiffez-vous toujours ainsi ? – Oui, oui.* » Et, d'un joli mouvement de tête, elle dégage sa nuque. Elle a bien préparé son coup. Puis elle prend la parole et dépose une lettre devant eux : « *Voilà, messieurs, je vous donne ma démission et je vous quitte.* » Silence de glace. Mouchka, en elle-même, applaudit. L'hôtesse ajoute : « *Au revoir, Madame. Au revoir, Messieurs.* » Et elle sort. Le syndicat s'empresse d'en prendre acte et de mettre en cause le jury d'esthétique. « *Il me fallait, se dit Mouchka, garder ma place auprès de la direction mais je savourai l'instant.* »

Les syndicats de l'aviation civile prenant le relais, les statuts évoluèrent progressivement. En 1970, l'hôtesse est pensionnée à 45 ans, en 1977, à 50 ans et en 1978, à 55 ans. Fondée en 1971, la *Belgian Corporation of Flying Hostesses (la BCFH)* agissait dans ce sens. La Sabena sera forcée de l'admettre, suite à l'arrêt du Conseil d'État, en 1975. La Belgique sera le dernier pays d'Europe à reconnaître que la fraîcheur et la compétence n'ont pas d'âge.

1978 reste l'année au cours de laquelle les discriminations entre personnels navigants féminin et masculin prennent fin, tant au point de vue de la limite d'âge que du montant de la pension.

Entre-temps, Mouchka sentait, de plus en plus, le besoin de créer un lieu de parole, de rassembler les hôtesses en amitié, en écoute, en appui, en loisirs, en visibilité. Son principal souci visait la réinsertion professionnelle et sociale des hôtesses pensionnées. Ces jeunes dames, dans l'explosion de la quarantaine, n'étaient-elles pas reléguées, ostracisées par une entreprise qui avait établi et qui croyait pouvoir se jouer de la féminité dont elle a fait un idéal commercial? C'était le temps des premières amicales d'hôtesses de l'air. De France, du Danemark, de Bulgarie, d'Inde, de Finlande, de Suisse, des États-Unis... Une hôtesse franco-belge, Nicole Ramlot, crée l'amicale en Belgique et en confie la présidence à Mouchka Stassart, le 25 février 1966. L'Amicale des Hôtesses de l'Air belges regroupe toutes les compagnies belges du nord au sud. Se retrouver tous les deuxième jeudi du mois, assurer une permanence téléphonique deux fois par semaine, tenir un secrétariat, porter en insigne Nekhbet (déesse égyptienne à l'aile repliée), s'affilier à la Fédération internationale des Hôtesses de l'Air et au *Concorde*, le bulletin trimestriel. Il s'agissait d'abord et surtout, aux yeux de Mouchka, de renforcer l'amitié, l'entraide, l'esprit d'équipe et la solidarité. Des qualités propres à cet espace professionnel lié intimement par le quotidien. En vol comme aux escales. L'objectif de l'Amicale était clairement axé sur l'aide à apporter aux hôtesses de plus de 45 ans en leur proposant des possibilités de reclassement, des secours en cas de maladie ou de problèmes familiaux et de l'aide dans l'éducation des enfants. Il importait dès lors de constituer un fichier d'adresses utiles à la réorientation de toutes les anciennes hôtesses et à la rencontre des besoins de celles encore en fonction : un listing d'employeurs potentiels, de bureaux de placement, d'avocats, de médecins, d'architectes, d'experts, de conseillers... Mais aussi favoriser les échanges d'enfants à travers les pays pendant les vacances,

grâce à la Fédération internationale (séjours d'été, jobs, apprentissage de la langue...). Et pour ceux et celles qui apprécient la Belgique, organiser des excursions, des visites culturelles... L'Amicale s'ouvrait ainsi dans et à la société. Il ne fut dès lors pas surprenant de voir les anniversaires de l'Amicale fêtés avec emphase. Le cinquième anniversaire, à la salle Martini, tout en haut du Centre Rogier, fut couronné par un gala présidé par Marie-Antoinette Van den Heuvel, échevin de la Ville de Bruxelles, Arthur Haulot, commissaire général du Tourisme⁷⁹ et le Tout-Bruxelles de l'aviation civile. Pour le dixième anniversaire, une réception se déroula à l'hôtel de ville de Bruxelles sous la présidence du bourgmestre Van Halteren. En 1984, l'AHAB ouvrit à la Médiathèque de Bruxelles, dans la superbe propriété néoclassique du château Malou, un salon présentant les œuvres de ses membres artistes (dessins, peintures, aquarelles, gravures, sanguines, fusains, sculptures, mais aussi tapisseries, silex de Spienne et azulejos), autant d'expressions de ce goût du beau dans lequel les hôtesse ont grandi. Comment pourrait-il en être autrement pour les yeux de celles qui se sont nourries de milliers de couchers et de levers de soleil? Comme sur la planète du Petit Prince de Saint-Exupéry.

La belle société bruxelloise se souvient aussi des bals annuels à la salle Arlequin de la Galerie Louise qui donnaient plus de visibilité encore à l'Amicale et en augmentaient agréablement les revenus. Comment résister au charme et à l'élégance de ces invitations à la danse? Amis, connaissances, familles, généreux donateurs, l'occasion était donnée de remercier les hôtesse de l'air de la qualité de leur travail à bord enrobé de sourire et de gentillesse. « *Le passager vous remercie, Madame.* »

Sans doute faudrait-il aussi évoquer, en cette fin des Sixties, la Conférence internationale des chefs hôtesse de l'air à Genève. L'éternel féminin y trouva bien plus que de la grâce, lit-on dans la presse internationale. Les représentantes de 51 compagnies aériennes, dont Mouchka pour la Sabena, rivalisant d'élégance et de couleurs

dans leurs uniformes de gala. De la casquette, toque, béret, bombe, chignon parfaitement enlacé, au long manteau fluide bleu pâle de l'Africaine de l'Est : étonnant tableau de mille bleus, de rouge, de jaune, de blanc, de rose et d'orangé. Devant tant de charme, les journalistes s'étourdissent. L'hôtel Intercontinental n'est plus qu'une bouffée de parfums et de couleurs. Mais ne perdons pas de vue que ces dames, invitées par Margaret Faust, chef hôtesse principale de Swissair, venaient y étudier pendant trois jours les problèmes spécifiques à leur profession, envisager des solutions et souder leur amitié. « *Toutes nos félicitations, Madame Faust.* »

La carrière de Mouchka touche à sa fin. À quarante-six ans ? Toutes les victoires ne sont pas acquises. Mais le flambeau est repris. À la règle, elle se plie. Elle se devra d'atterrir d'ici peu. Sa vie aura été de deux longs combats joints en un seul idéal. La liberté et la dignité. Liberté de vivre, dignité dans le travail. Après vingt-trois ans, Mouchka tourne la page sabénienne. Elle avait abordé chacun des chapitres avec le même entrain, la même passion, la même étoile dans les yeux. Celle sans doute que la direction lui donna de coudre sur la manche de sa veste quand elle reçut, en 1962, le titre de chef hôtesse principale. En ce mois de février 1969, elle part heureuse et satisfaite. La dernière page reste à écrire. Le dernier vol. Demain, vendredi 14 février, elle s'envole pour Kinshasa. Retour le lendemain. Elle foule, alors, une dernière fois, le tarmac de Bruxelles-National, comme pendant ces vingt-trois années de carrière et ses 16 000 heures de vol. Elle doit se rendre à l'évidence : tout est fini pour elle. Son cœur pince. Marcel ne l'attend pourtant pas au pied de l'avion. Pourquoi ?

Après un rapide adieu à l'équipage qui réembarquera d'ici peu, Mouchka aperçoit quelqu'un avancer vers l'avion. Serait-ce Marcel, caché derrière des fleurs ? Non, c'est un pilote en civil. Elle le reconnaît mais n'aurait jamais soupçonné cette attention. Il la fleurit gentiment et l'accompagne. Elle n'est pas seule. Et, comme à l'habitude, se rend, avec lui, au bistrot de Zaventem.

Le bistrot ? Oui, il l'attend, noir de monde, jusqu'au trottoir. Se frayer un passage. Se glisser à l'intérieur. Non ? Si. Ils sont tous là. Tous. De tous les services, de tous les vols, de tous les âges. Qu'ont-ils en commun ? Une flute, une chope ou un pichet et le sourire dans les yeux. La fête, c'est la fête, rien que la fête. Les copines ont préparé des sketches, des danses, des chants. Déchaînées, elles le sont. Une ambiance incroyable. À 4 heures du matin, Mouchka n'en peut plus de rire, de sourire, de raconter, de chanter. D'échanger des verres, des mots, des regards, des souvenirs, des projets. Aimée, elle ignorait l'être à ce point. Elle supplie Marcel de l'emmener. Mais ne faut-il pas d'abord lever le soleil ?

Quelques jours plus tard, Mouchka reçoit en bonne et due forme une invitation de la direction, désireuse d'officialiser son dernier vol. Elle sera fleurie par le directeur général Deswarte et conduite au salon VIP sous les applaudissements de tous les membres de la direction. Elle n'en revient pas. A-t-elle vraiment marqué la compagnie de ses années ?

À la presse, curieuse d'un mot, d'une phrase, d'un sentiment, elle confie avec joliesse et un soupçon de tendresse : « *Son nom est déjà sur la sonnette. Oui, je me marie bientôt. Mais, jusqu'à nouvel ordre, le top secret est de rigueur sur l'aube de ma troisième vie, celle que je construis maintenant avec, oui, un navigant, Marcel Désir, breveté au Canada en 1944, un ancien de la RAF.* »

Et puis que l'heure semble venue, risquons-le : « *Au revoir, Mouchka.* »

78 Combattre sans violence était la devise des agents de la Ligne Comète, pendant la guerre. Ligne d'évasion initiée par une dame, Dédée De Jongh. Et y compter en majorité des dames ne sera pas s'éloigner de la vérité.

79 Arthur Haulot fut, comme Mouchka, un grand résistant de guerre, déporté à Dachau.

Elle ne s'arrêtera pas...

Un nouveau challenge

Nous sommes à la fin février 1969. Mouchka et Marcel sont mariés. Le contrat Sabena de Mouchka ne la retenait plus puisqu'elle avait quitté la compagnie. Reconnaissons-le, depuis 1964, le combat de Mouchka commençait à aboutir dans cette clause du mariage. Mais elle n'aurait pas voulu en être bénéficiaire. La critique eût été trop facile.

Jeunes mariés, Monsieur et Madame Marcel Désir-Stassart se baignent dans la lumière de la montagne. Pour Marcel, le ski est une passion, un ressourcement, un perpétuel défi. Quant à Mouchka, la montagne de Chamonix ne l'avait-elle pas transformée, au lendemain de la guerre? Ne l'avait-elle pas aidée à ressortir du plus profond d'elle-même, l'humanité refoulée, écrasée, humiliée? Montagne qui la fit rire et pleurer devant les pièges des pistes enneigées sous le regard de son « moniteur de ski », Gaston Rebuffat. Des navigants comme Mouchka et Marcel ne pourraient planter leur nid dans d'autres décors. Caresser d'une main le bleu de ciel et fouler la neige du pied. Ici, leurs corps se libèrent: la vitesse, les obstacles à franchir ensemble, les chicanes, les slaloms, les pentes, les virages, les bosses, les traces. L'heure est là, pour eux deux. Demain sera l'instant. Après-demain, toujours.

Mouchka ressemble maintenant à l'épouse, celle qui sait son époux en charge du foyer. Celle qui attend. Il lui faut apprendre. Le temps de l'autre, le temps vers l'autre, le temps pour l'autre. Oui, elle apprend. « C'est la voix de mon bien-aimé. Le voici, il vient. Il regarde par la fenêtre. Il regarde par le treillis. Mon bien-aimé parle et me dit: "Lève-toi, mon amie, ma belle, et viens. Car voici, l'hiver est passé. La pluie a cessé, elle s'en est allée." »⁸⁰

Vivre dans un intérieur ordonné, Mouchka l'a toujours fait et longtemps enseigné. Mais maintenant, ce cocon est le leur. Elle le décore avec finesse, avec tendresse. Elle guette les retours de vol de Marcel, avec des mets qu'elle a blanchis, farcis, échaudés, rissolés, grillés, émincés, bardés, frits, accommodés en tout cas de cette pluie

d'étoiles qu'elle garde dans les yeux. Tous s'en étonnent. Mouchka la première. Deviendrait-elle une femme d'intérieur que sa mère ne fut jamais? La dynastie Bastin est faite de grandes dames. Louise, sa mère, l'ouvre à l'élégance parisienne et au luxe américain. Louise ne cuisine pas, elle reçoit.

Jusqu'à cette fin de journée de 1971 où le téléphone sonne. Une journée paisible et belle comme celles que Mouchka et Marcel vivent à deux. Mouchka s'en extrait et reste un temps, un peu long, au téléphone. Elle revient vers lui. *« J'ai accepté de donner un petit coup de main rue d'Arlon. Tu sais, là où est installée la TEA, la Trans Europeans Airways, une compagnie charter liégeoise. Son promoteur, Georges Gutelman, voudrait m'associer au lancement. Ce ne sera pas long. Deux ou trois semaines. »* Marcel l'écoute, la regarde, l'écoute encore. Un peu de rose colore ses joues. Un dynamisme remonte en elle. Il en est heureux pour elle. Il la sent enthousiaste. Il devine dans son regard les lignes d'un nouveau projet. La TEA n'est pas spécialement la compagnie applaudie par certains sabéniens. Les avions de cette compagnie tiennent avec des ficelles. Mais un mois sera vite passé. Ces trente jours se mueront en vingt ans.

Dans le monde de l'aviation, de l'aviation belge en tout cas, tout se sait. Mouchka connaît bien le nom de Georges Gutelman, et, en 1971, les navigants sabéniens ne cachent pas leur regard critique envers cet homme d'affaires qui vient d'acheter son premier Boeing. Georges Gutelman est né, en 1938, de parents immigrés polonais. Quand débutent la guerre et la déportation raciale des Juifs et des Tziganes vers Auschwitz, Georges reçoit le statut d'enfant caché. Comme tant d'enfants juifs, il est sauvé grâce à l'engagement d'une famille catholique, des héros de l'ombre qui l'accueillent avec cœur, à l'encontre d'ordonnances criminelles frappées par l'Occupant. Une famille liégeoise, d'un menuisier ordinaire. Qu'ils soient dans ses gènes ou dans ce cœur formé aux variations de la scie, du marteau, du maillet, du ciseau ou du rabot, le rythme et la musique forgent alors la

sensibilité de Georges Gutelman. Elle devient, pour toujours, sa mère, son amie, sa sœur, sa compagne : elle chante en lui. Elle lui donne son élégance, son allure de gentleman, d'homme de cœur, de belle intelligence. Et sa société, sa compagnie, il la fera à son image. Une symphonie à taille humaine. Le travail d'une équipe qui se projette, avec lui, vers un avenir nouveau, qui accepte tous les défis et embrasse bien des projets humanitaires.

En 1958, Georges Gutelman est un jeune étudiant à l'Université de Liège. Poussé par le rêve américain, il provoque la chance et organise, en été, un charter vers les États-Unis : un DC-6 de 69 places. Une sorte de signal ; pour lui, un appel. L'été suivant, il relance l'expérience. Et ainsi, cinq fois : le nombre d'années nécessaires pour obtenir le diplôme d'ingénieur en métallurgie. Avec pour unique condition, réussir les examens en première session. Un vaste programme de tourisme étudiant se dessine. Mais le rêve d'une compagnie aérienne est trop fort et, en 1971, avec son ami d'enfance Jean Gol, Georges Gutelman achète son premier Boeing 720. Un deuxième, puis un troisième suivront. C'est la rencontre de deux hommes jeunes et dynamiques, un financier et un spécialiste du tourisme. Il fait le pari de couvrir, en Europe, ce que les grandes lignes régulières ne prennent pas : le tourisme méditerranéen, les déplacements saisonniers. En 1973, la crise du pétrole lui impose l'achat d'appareils moins gourmands en kérosène. L'année suivante, il acquiert donc un Airbus A 300 (surnommé Aline, le prénom de son épouse), puis des Boeing 737-200.

Mais notre propos n'est pas de suivre la route de la TEA, ni celle de Georges Gutelman. Il nous faut y retrouver Mouchka qui, pendant vingt ans, réalise un nouveau challenge. À une époque où la femme assume un rôle sociétal jusqu'à cinquante-cinq ans, elle prolongera le sien jusque soixante-huit ans. En ce début de l'année 1971, c'est donc au bureau de la TEA, au troisième étage de rue d'Arlon, qu'elle se rend.

« *Bonjour, Madame Stassart. Merci d'avoir répondu à mon invitation. Vous devez savoir que le bilan exceptionnel de vos années à la Sabena est connu de tous.* » Georges Gutelman ne pèse pas ses mots. Il parle avec sincérité. Il entre d'emblée dans le vif du sujet. Un avion vient d'arriver de son dernier entretien à Dublin. « *Si vous acceptez, nous organisons, vous et moi, un vol pour Hong-Kong.* » L'Afrique et les États-Unis n'avaient plus de secret pour Mouchka, mais la Chine...

Georges Gutelman l'emmène voir l'avion. Il sourit : « *Il est beau, mon avion.*

– *Oui, monsieur, mais il n'est pas complet.*

– *Pas complet ?* »

Comme à l'habitude, lorsque Georges Gutelman pose une question dont il craint la réponse, il s'en va discrètement et laisse son interlocuteur devant son questionnement. Mouchka a pourtant fait attentivement le tour de l'avion ; la cabine ne contient pas de *galley kitchen*.⁸¹ Quelques jours plus tard, elle est attendue au premier conseil d'administration de la TEA. Georges Gutelman préside et écoute. Mouchka dresse très vite ses paramètres. Avec Paul Peeters à la direction générale du personnel, il faudra qu'elle obtienne des hôtesses de l'air, le meilleur d'elle-même. Il n'engagera pas de PNM : un seul steward en tout et pour tout. Elle relève le défi. Ses hôtesses seront brillantes. Quant à Antoine Payens, le directeur technique, Mouchka est à ce point surprise de ses propos, qu'elle quitte bel et bien ce premier conseil d'administration. Payens n'avait jamais voulu travailler avec des dames. Ce sera avec Mouchka qu'il apprendra. La suite le prouvera : c'est avec lui qu'elle arrivera au sommet de ses projets. Au travail comme en amitié, Mouchka réfléchit. Et quand elle donne, elle ne retire rien.

La voilà donc attachée à la direction de la TEA et responsable du personnel navigant de cabine. Par voie d'annonces dans la presse, elle rassemble un groupe d'une vingtaine de jeunes filles âgées de vingt et un à trente ans, qu'elles voulaient jolies, sportives, bien élevées,

parlant le français, le néerlandais, l'anglais et aptes à faire face à tout problème relationnel, à tout problème de confort et de sécurité. Parmi les nouvelles recrues, elle reconnaît bien vite celles avec lesquelles elle a déjà travaillé : des anciennes sabéniennes ou des hôtesse Sobelair. Elle n'acceptera que la crème. Mouchka sait aussi que le mot d'ordre quotidien de la compagnie était à l'économie. Et que le salaire des hôtesse de l'air n'atteindrait pas celui des compagnies régulières. Tout l'art de l'embauche était là. Gutelman le lui confie. Il a très vite saisi que tout en travaillant pour l'avenir de la société, elle veillerait à l'intérêt des hôtesse de l'air. Elle a toute sa confiance.

Mouchka s'associe discrètement à Aline Gutelman, l'épouse de Georges. Le premier vol TEA doit attirer l'attention de tous ? Les robes des hôtesse flasheront sur le tarmac de l'aéroport. Elles se rendent à la maison de couture Mademoiselle, avenue de la Toison d'Or. Elles en sortent avec un lot de superbes petites robes jaune poussin, gansées de brun. Et des petits chapeaux jaunes à poser de biais sur la tête. Toute mignonnes, elles le sont, ces robes, et tellement mini qu'elles offrent, aux regards malicieux, des dessous faits de jolis petits shorts bruns. Plus tard, d'autres modèles d'uniformes seront proposés par Rodier, par Louis Féraud... Quelques voyages à Paris rendront aux uniformes des modèles plus classiques, aux variantes de couleur bleue, couleur de l'aviation. De petites robes faciles et élégantes, qui mettent en beauté toutes les silhouettes.

Vint ensuite le problème des repas à bord de ce premier vol. Antoine Payens lui a ménagé des meubles de cuisine dans un espace limité. Mais difficile d'y installer un four. Un contrat avec une société de catering assure Mouchka de recevoir, à la minute même du départ, au pied de l'avion, livrés dans des boîtes en frigolite, les plats tout indiqués pour la Chine : du poulet au riz. Le timing est clair. S'assurer juste avant le décollage que le repas de chacun des passagers soit rangé dans les dessertes et servir ce repas, encore chaud, dans le quart d'heure qui suit l'envol. Seule et unique façon de répondre aux

exigences de la clientèle. Le ticket prévoit un repas chaud mais ne précise pas l'heure du service. Et s'il faut bousculer quelque peu le passager, il conviendra de lui proposer d'avaler, en quelques bouchées, le poulet au riz. Le passager le reconnaîtra, il reçoit son repas chaud. Les autres repas, variant entre salades, fromages et charcuteries, seront servis froids. L'escale à Shannon remplira à nouveau les dessertes. Et à celui qui s'inquiète d'un repas casher, Mouchka répond : « *Ils nous seront livrés à l'escale.* »

Le premier vol fut un succès. Les passagers entièrement satisfaits. Mouchka peut dès lors se pencher sur l'essentiel de son travail : former les jeunes hôtesse de l'air. C'est sur elles que repose la réussite des vols, ce sont elles qui font la réputation de la société, qui implicitement inviteront les passagers à renouveler leur confiance. Un programme de cours est mis en place. L'hôtesse est tenue de les suivre avec assiduité, examens à la clef. Le cycle de leçons théoriques est suivi d'exercices pratiques. Il est primordial de leur apprendre à évoluer avec élégance, gentillesse et dextérité dans l'espace réduit d'une cabine d'avion. Avec la complicité d'Antoine Payens, Mouchka imagine former le personnel dans un lieu réel. À deux, ils prospectent à Melsbroek le bâtiment où les pilotes s'exercent aux simulacres de vol. Ils font le tour des dépôts de matériel usagé. Ensuite Antoine Payens empoigne la scie et le marteau et lui aménage ce dont aucune compagnie aérienne ne disposait à l'époque. Une cabine école. Une maquette interne de l'Airbus 300 B1. Un *mock up* complet. Tout à dimensions réelles : hauteur, largeur, espaces particuliers, mobilier, revêtement... Des hublots avec vues sur l'Olympe, des masques qui tombent des racks, des rampes de lumière et d'air chaud ou froid, des rangées de fauteuils ceinturés, un déambulateur central, l'accès au cockpit, la kitchen et ses dessertes, le meuble d'articles de luxe présentés à la vente... Tout, il y avait tout. L'hôtesse de l'air peut pratiquement enregistrer dans sa mémoire la chorégraphie complète du service en vol. Quant aux exercices de sauvetage, les futures hôtesse s'y frottent à l'aide de

toboggans déroulés en un minimum de temps au-dessus d'un faux océan. Sécurité oblige. Et pour conforter leur écolage, elles reçoivent chacune un *Code*, une grammaire, avec traduction simultanée de toutes situations relationnelles.

Mouchka fera de la TEA une compagnie féminine, la seule à compter un commandant de bord féminin, prête à s'intégrer dans une société charter. Chef hôtesse principale à la Sabena, elle formait le personnel de cabine à accompagner quelques dizaines de passagers sélects dans des vols réguliers de longs courriers. Aujourd'hui, elle confie à des équipes d'hôtesse de l'air des groupes d'environ 300 passagers en partance vers une destination précise, à une date donnée. Une compagnie féminine où l'âge ne joue pas. Une discrimination, dit-elle, par rapport aux stewards, dépassée aujourd'hui, qui devait faire de l'hôtesse de l'air, une personne séduisante, sereine et rassurante pour le passager. Malheureusement, les contrats à cinq ans de beaucoup de compagnies d'aviation tuent encore l'ambition d'une carrière. Dans son combat, Mouchka reste lucide des limites voulues par des hommes.

Son travail, elle l'affronte, elle le gère, elle l'adapte. Elle construit le quotidien. Pilier essentiel de la compagnie, elle retrouve ainsi l'allant de ses vingt ans. Si la technique n'est pas de son ressort, tout le reste lui appartient. Jamais elle ne manque de communiquer son enthousiasme à toutes. Le patron insiste sur l'économie? Il regarde les assiettes à servir aux passagers? Mouchka décide de couper en deux la tranche de tomate qui rehausse le teint des mets. Bilan à la fin d'année: 250 000 francs belges d'économisés. À peine croyable. Son plan d'économie mériterait d'être retenu par d'autres, aujourd'hui encore. Un avion est bloqué en pleine nuit? Son téléphone sonne. Il faut lancer immédiatement une nouvelle équipe. Marcel doit s'accommoder de ces classeurs, de ces carnets, des tableaux de vols déployés dans le grand lit, à ses côtés. Rien n'échappe à Mouchka: pour elle, n'y a pas de problèmes, il n'y a que des solutions.

Portée aujourd'hui par une maturité de femme accomplie, elle traverse les difficultés et construit la réussite comme elle guidait jadis les aviateurs alliés, de nuit, à travers bois. Son équipe croit en elle. Mouchka l'a sélectionnée et l'a entraînée. Elle la respecte et, en retour, est respectée de tous.

Les années Sabena avaient donné à Mouchka ce qu'il lui fallait à l'âge de vie qui était le sien. Hôtesse puis chef hôtesse principale, amie de tous, toujours prête à passer du boulot à l'estaminet, elle n'a jamais oublié son combat : un même métier, un même contrat. Elle a débroussaillé le chemin des différences et obtenu les amendements de base au principe d'égalité. Mais sans jamais briser les liens avec les membres de la direction. L'avenir a montré combien elle avait raison.

Sa deuxième vie dans l'aviation, elle a pu la mener sur base de tout ce qu'elle avait vu, entendu, exercé. Il fallait conduire la jeune TEA à réussir ses projets. Le commercial ? Il suivrait si l'équipe assumait. La société était gérée par un homme de finances, certes, mais un homme de cœur qu'il partageait avec tous au troisième étage de la rue d'Arlon. Et, avec le recul que donnent les années, cet homme de cœur a touché l'humain dans plusieurs de ses contrats. Des qualités dans un monde où l'humain et le commercial ne se conjuguent guère.

Des multiples missions à la TEA, Mouchka en retient deux. Une en Afrique de l'Ouest, éblouissante, brûlante, dévorante. L'autre en Afrique de l'Est, en transhumance vers un passé difficile à retrouver. Du déni des droits dans lesquels elle fut plongée pendant la guerre, Mouchka garde un sens aigu de l'humain. Elle a donc choisi deux histoires, deux projets, criant d'actualité. L'histoire de la violence faite aux fillettes, aux jeunes femmes et aux dames, dans le pays mauritanien. L'histoire ensuite de l'intégration des Falachas, en Israël, seulement possible si elle passe par la dignité et le respect.

80 Chant 2 du Cantique des cantiques.

81 Il n'y a pas de cuisine à bord.

Les dames de Mauritanie

C'était dans les années 1970. Un vol charter vers le sud-ouest du Maroc. La TEA conduisait des pèlerins à La Mecque, avec escale à Tripoli. Des Mauritaniennes et des Mauritaniens. Pas nécessairement en couples. Mais la majorité des dames étaient ensemble, seule garantie pour elles de pouvoir voyager. Qui sont-elles, si belles, se dirigeant vers l'avion, en variation musicale, en palette de couleurs. Melfes de soie, allant du doux et léger jaune poussin ou bleu azur au plus puissant bleu de la nuit et profond chocolat, jusqu'à aciduler l'air d'orange, de turquoise, de saumon et de vert. Voiles de tête, au vent de la plaine. Voiles de dames, remontées chaudes des déserts. Dames mauritaniennes, aux yeux de khôl, aux mains dessinées de henné. Dames lourdes d'argent et d'or brillant.

« Mais que faites-vous, Mesdames, avant de monter à bord ? Accroupies derrière les roues, derrière les ailes de l'avion ? Vous laissez deviner vos dessous, votre lingerie de soie, chez vous, de couleur rouge, celle-là de l'intime. » Précaution féminine avant le temps de la nouvelle escale ? De dames qui savent, par leurs mères parties par d'autres vols avant elles, que les commodités d'un avion ne permettent pas aux épouses de chef qu'elles sont de laisser passer leur silhouette par la porte entrouverte. Le personnel de cabine se passe l'info. Comment recevoir correctement ces passagères d'un format inhabituel ? Hors normes. Hors de nos normes féminines. La tête haute et fière, ces dames gravissent l'escalier de bord. Lentement, oui. Mais dignement. Leur port de tête est d'une noblesse surprenante. Leur sourire radieux. Leur robe, magique.

La République islamique de Mauritanie, située à l'ouest de l'Afrique, couvrirait deux fois la France. Un long étirement désertique de sable et de pierre, irrigué seulement en frontière sud par la vallée du fleuve Sénégal. Dans ce pays où le désert domine, les sécheresses répétées sédentarisent la population et forcent les familles à davantage

de culture que d'élevage. Les productions principales sont le riz, le mil, le sorgho, le maïs, les patates douces, les dattes, les tomates et les oignons. Un réel potentiel de pêche en mer existe, ainsi que des ressources minières, mais comment résister à l'appétit international? La Mauritanie est, en fait, le pays du temps suspendu, où les pitons rocheux égrènent les jours comme de gigantesques aiguilles d'une horloge. Espaces démesurés qui déroutent et envoûtent le voyageur.

L'ethnie maure est majoritaire. Elle utilise la langue arabe et est de religion musulmane. Il s'agit d'une société fortement hiérarchisée, dans laquelle la répartition des tâches se fait suivant l'axe des statuts sociaux. Les dames issues de ces groupes élevés sont vouées à une inactivité quasi totale. Plus qu'honorées par leurs époux, elles dirigent une maisonnée de servantes qui accomplissent toutes les tâches. Couvertes de bijoux et de soie, elles végètent sur des coussins de brocard et de lin. Elles ne quittent pas la tente, le logis. Elles règnent. Pourtant la Constitution mauritanienne assure, dans son article 1, «à tous les citoyens sans distinction d'origine, de race, de sexe ou de condition sociale, l'égalité devant la loi». Elle accorde à la femme le droit d'éligibilité et elle garantit le droit à l'égalité, les libertés et droits fondamentaux de la personne humaine et les droits «attachés à la famille, cellule de base de la société islamique». Différents systèmes juridiques coexistent toutefois: le droit islamique, le droit africain coutumier, le droit arabo-bédouin et berbère coutumier et le droit civil moderne. Ils affectent les jeunes filles et leurs mères de différentes façons. L'analphabétisme étant particulièrement répandu, ces dernières ne sont pas au courant de leurs droits et l'information à ce sujet n'est pas (encore) suffisamment diffusée. Aussi, au regard du contexte actuel, on peut émettre des doutes quant à la situation des dames en Mauritanie.

Dans un pays désertique où se succèdent de longues périodes de famine, manger à sa faim est signe de prospérité, de bonne santé et de beauté. De là, il n'y a plus qu'un pas pour faire, culturellement, de

l'embonpoint un critère de beauté, de santé et de réussite sociale. Oui, le riche propriétaire terrien s'enorgueillit d'une épouse corpulente, garantie absolue de sa fidélité : elle vit grabataire. Les mères, à leur tour, préparent leurs filles à la vie conjugale en les nourrissant et les gavant dès leur plus jeune âge. À tort ou à raison, une bonne proportion de la société mauritanienne considère le gavage comme étant une valeur esthétique, un moyen de lutter contre le célibat et un indicateur du rang social de la famille. Quant aux jeunes filles et aux dames des villes en quête d'un époux, n'iront-elles pas jusqu'à utiliser sans limite, des produits chimiques destinés à engraisser les animaux ?

Le gavage, l'excision et le mariage forcé sont, encore aujourd'hui, les trois combats des associations féminines africaines. *« J'avais huit ans et je vivais dans une famille nomade du désert de Mauritanie, confia l'une d'entre elles, quand ma mère a décidé le moment venu de me gaver. Le rituel commençait à la tombée du jour. Je devais me rendre dans la tente de la gaveuse, celle de ma grand-mère ou celle de ma mère. Des grands bols de lait de chamelle ou de chèvre mélangé à du couscous étaient préparés devant moi. Je devais en avaler jusqu'à quatre litres. Quant les haut-le-cœur me prenaient, la gaveuse me faisait mal : elle me pinçait, elle m'écrasait le pied, elle m'enserrait les doigts dans le zayar⁸²... À minuit, j'étais réveillée pour avaler de nouveaux bols. À 6 heures du matin, on me servait une nouvelle série avant le petit-déjeuner. Et à midi, je recevais la même quantité et, si je refusais, on me tordait les orteils jusqu'à ce que la douleur soit insupportable. À force de gavage, je ressemblais à un matelas. »* Oui, faire mal, distrait l'enfant et son estomac s'ouvre. À douze ans, cet enfant pesait 110 kilos.

Même si les pathologies adultes liées à l'embonpoint sont lourdes (troubles cardiaques, hypertension artérielle, diabète, arthrose de la hanche, du genou, déviance de la colonne, infections dermatologiques liées au manque d'hygiène chez les personnes grabataires), opérer n'est pas la solution. Les suites postopératoires sont pesantes (hématomes, infection de la paroi, éventration, cicatrisation retardée...).

Une autre conséquence grave pour l'émancipation de la jeune fille rurale et de sa mère, est l'immobilité. De là, l'analphabétisation, malgré les dispositions légales rendant l'éducation obligatoire jusqu'à quatorze ans et sanctionnant le refus de scolariser une enfant surtout à la puberté, moment où elles deviennent des épouses potentielles.

Tous les espoirs reposent aujourd'hui dans les campagnes organisées par l'Association mauritanienne pour la Santé de la Mère et de l'Enfant (AMSME). De plus en plus de jeunes filles travaillent et vont à l'école en ville, et les séries télévisées diffusent de nouveaux canons de beauté.

La TEA pratiquait régulièrement le transport des pèlerins musulmans vers La Mecque. Ils venaient d'Algérie, du Maroc, de Tunisie, de tous ces pays nord-africains. Mouchka ne se doutait pas, en accueillant ces Mauritanienues, de l'AMSME, combien lourd était leur passé, leur combat de femmes dans la société d'aujourd'hui. Leur silhouette ne trompe pas. Enfants, elles avaient été gavées. Aujourd'hui, elles vont à la rencontre des dames, des jeunes filles, des enfants et leur parlent de la fragilité d'un corps obèse, de la dépendance, de l'immobilisme, certes, mais surtout du plaisir d'aller à l'école, des ouvertures grâce aux formations, de la liberté de choix, d'une vie conjugale partagée et, pourquoi pas, de la douce sensation de vêtements de soie taillés et pas seulement drapés.

À l'entrée de la cabine de l'avion, les dames s'arrêtent. Un long couloir s'ouvre devant elles. Deux rangées de fauteuils. Trois fauteuils à droite, trois fauteuils à gauche. Mais les hôtesses sont prêtes. Il a suffi de quelques consignes lancées par Mouchka et chacune des dames s'assied à l'aise dans les coussins des sièges, sans accoudoirs. Elles sont si belles, en variation musicale, en palette de couleurs. Melfes de soie, allant du doux et léger jaune poussin ou bleu azur : au plus puissant bleu de la nuit et profond chocolat, jusqu'à aciduler l'air d'orange, de turquoise, de saumon et de vert. Voiles de tête, au vent

de la plaine. Voiles de dames, remontées chaudes des déserts. Dames mauritaniennes, aux yeux de khôl, aux mains dessinées de henné. Dames lourdes d'argent et d'or brillant. Symboles des deux Afriques, celle d'hier où la femme s'efface et celle d'aujourd'hui, où, passerelle de paix, elle excelle, en harmonie avec la culture traditionnelle. L'avion les emporte vers les lieux saints. Pèlerins au même titre que les hommes, étoiles africaines de demain. Elles seront, elles aussi, des Hadj accomplis.

82 Le zayar est une sorte de garrot fait de deux barres de bois.

Les Falachas

Originaires de vallées africaines, jadis fertiles, situées au-dessus de la mer Rouge, les Falachas sont, à eux seuls, un mystère. Habitué à l'air léger de leurs montagnes primitives, ces Éthiopiens des hauts plateaux ont de plus en plus mal supporté le climat surchauffé des basses terres, spécialement à la saison des pluies et sa prolifération de moustiques et de la malaria. Condamnés au nomadisme, ils n'ont plus eu pour choix que ces vallées de plus en plus arides, couvertes de sel. Univers de cailloux, accessibles uniquement aux troupeaux de chèvres.

Seuls Juifs parmi les noirs d'Afrique, seuls noirs parmi les Juifs du monde, descendants, selon la légende, du roi Ménélik, fils du roi Salomon et de la reine de Saba, les Falachas vivent depuis 3000 ans dans les montagnes éthiopiennes dans l'espoir de pouvoir remonter en Israël. De là, le nom d'exilés. Pratiquant un judaïsme primitif, ils portent aussi le nom de Béta Israël, ou Maison d'Israël. Mais ils ne connaissent pas l'hébreu et leur liturgie est écrite dans la langue sacrée de leurs voisins chrétiens.

Les Falachas attendront jusqu'en 1974 pour que le Grand Rabbinateur leur reconnaisse le statut de Juifs. En 1977 débute une opération de rapatriement qui prendra une extraordinaire ampleur humanitaire en 1984, alors que la famine pousse des milliers de réfugiés à fuir l'Éthiopie vers le Soudan. C'est l'Opération Moïse (*Mivtza Moshe*), nommée selon le personnage biblique qui ramena les siens en Terre promise : opération coordonnée entre l'armée de défense israélienne, Tsahal, la CIA, l'ambassade des États-Unis à Khartoum, des mercenaires et des forces militaires de l'État du Soudan. Hommes, femmes, enfants, vieillards attendent, sous des abris de fortune dressés dans les camps du Soudan, de pouvoir atteindre le camp de transit de Gondar, financé par des organisations juives américaines : ils sont encore plus de 8000, durant les mois de novembre et de décembre 1983.

En juillet 1984, un accord secret est signé à Genève entre le Soudan musulman, Israël et les États-Unis pour permettre leur transfert clandestin vers l'État d'Israël. Ceux-ci versent 250 millions de dollars au Soudan pour que celui-ci ferme les yeux sur différents vols aériens et n'alerte pas ses « frères arabes ». Le Soudan exige que cette opération humanitaire se fasse d'une manière ultrasecrète. Israël doit trouver un pays tiers qui accepte de faire transiter clandestinement les Falachas. C'est ici que la Belgique entre en scène au travers de l'homme d'affaires Georges Gutelman, directeur de la compagnie aérienne TEA, qui entretient des rapports privilégiés avec le Soudan en transportant, annuellement, des pèlerins vers La Mecque. Ainsi la présence des avions de la TEA à l'aéroport de Khartoum ne surprendrait personne.

Une rencontre est organisée entre un représentant du Mossad d'Israël⁸³ et Georges Gutelman. D'origine juive, ce dernier ne pouvait rester indifférent à la cause qui risquait pourtant de lui coûter le prix de sa société. Fort du soutien du ministre de la Justice de l'époque, Jean Gol, Georges Gutelman accepte de prêter ses avions pour emmener les réfugiés de Khartoum à Bruxelles puis vers Tel Aviv. Mais les délais sont excessivement courts. Tout doit s'organiser en quinze jours.

Que de problèmes à résoudre. Obtenir les droits de trafic. Dresser la liste de tous les passagers – l'absence de patronyme dans les familles éthiopiennes ne simplifiant pas les choses. Qui déclarer en cas d'atterrissage forcé? Comment traverser les barrages de police? Georges Gutelman met rapidement Mouchka au courant de l'opération et insiste sur le caractère strictement confidentiel, ainsi que sur l'aspect humainement dramatique. Chaque erreur peut être catastrophique. Il lui recommande de rassembler du personnel trié sur le volet, discret et muet. Quatre hôtesses de l'air par vol. Un personnel réduit car il ne devra y avoir pratiquement pas de service à bord, pense-t-il. Il lui explique qui sont les Falachas – des Juifs africains venus du désert d'Éthiopie qui allaient être adoptés en Israël. Et que

le pont aérien doit faire un crochet par Bruxelles, car il est interdit de survoler les pays arabes.

Mouchka choisit le personnel avec attention. Les hôtesse de l'air vont se surpasser. Le commandant, le personnel navigant, tous mesurent les risques et les assument. Les appareils atterrissent de nuit à l'aéroport David-Ben Gourion et sont convoyés vers le bout des pistes. Des bus, fenêtres masquées par des rideaux, et des ambulances les attendent. Le Premier ministre, Shimon Peres – qui aurait pris la décision d'intensifier l'opération de sauvetage lors d'une réunion gouvernementale secrète tenue en septembre –, vient discrètement, les saluer à leur descente d'avion.

Dès l'embarquement, c'est déjà l'horreur. Ces réfugiés n'ont plus que la peau sur les os. Et pourtant, ils affichent tous la dignité, l'élégance et la beauté d'une descendance royale. Terriblement affaiblis, ils sont confrontés, d'emblée, à la modernité. Ils n'ont jamais vu d'escalier. Il faut, de nuit, les amener à monter les marches, sans grimper sur les ailes ou essayer d'escalader la carlingue. Leur inquiétude est grande : ils se bousculent en masse. Les aligner pour les aider à monter à bord prend trop de temps. Porter les enfants, sans effrayer leur mère, soutenir les personnes âgées. Tout les inquiète, même l'uniforme des membres de l'équipage qui ne ressemble en rien ni aux longues robes des dames, ni aux pantalons fluides des hommes de chez eux. Les installer, dans le noir, est hallucinant. Mais le voyage doit rester clandestin, le moins visible possible. Leur expliquer comment s'asseoir dans les fauteuils. Ils n'en ont jamais vu. Ils s'asseyent à l'envers. Leur nombre n'arrête pas d'augmenter. Lorsqu'une des hôtesse de l'air parvient à installer une dame bien enveloppée dans ses voiles, c'est pratiquement pour la voir – elle et combien d'autres? – en sortir un tout petit bébé caché dans ses bras. D'environ 172 passagers autorisés, on en compte jusqu'à 280. Et le commandant de bord de prendre, cette fois encore le risque et la décision de décoller. Un médecin de Médecins sans Frontières les attend à bord. Il place des baxters pour aider les

plus déshydratés à supporter le vol. Aux toilettes, certains passagers montent sur la lunette. L'eau courante, ils ne la connaissent pas. Et il vaut mieux qu'un robinet soit fermé. Beaucoup ne se déplacent pas et s'accroupissent derrière les fauteuils. Après chaque vol, toute la cabine intérieure est à refaire: les toilettes, n'en parlons pas. Les hôtesse de l'air deviennent infirmières, accoucheuses, consolatrices. Elles sont toutes au top de leur service. Les voyages s'ouvrent à une douzaine de naissances. Et à quelques décès, seulement.

Lors de la première escale, la bousculade reprend: mais descendre est défendu. Les droits locaux ne le permettent pas. Tout se fait de nuit. Ce sont, pratiquement, des transports illicites. Georges Gutelman avait pris certaines dispositions mais ne pouvait pas tout prévoir. Lui et toute sa compagnie ont dépassé le meilleur d'eux-mêmes. Mouchka se félicite de ses hôtesse, de leur service, de leur attention, de leur délicatesse, de leur gentillesse, de leur bonté.

Hélas, arrivés en Israël, les Falachas sont mal accueillis. Africains et noirs de peau, nomades issus de régions désertiques, tout les éloigne de la civilisation que connaît Israël. Des 47 voyages de Boeing 707 prévus entre le 22 novembre 1984 et le 2 janvier 1985, le dernier ne peut se faire. Sous la pression des milieux orthodoxes israéliens furieux de cet afflux d'indésirables, l'indiscrétion de deux journalistes met à jour l'opération. Toute la presse en parle. Le département de l'immigration de l'agence juive la suspend le 2 janvier 1985. Le dernier voyage n'a pas lieu. Quarante-sept vols TEA auront cependant permis à 8600 Juifs éthiopiens de rejoindre Israël. Si ces 8600 individus échappent ainsi à une atroce sécheresse, 4000 meurent de faim, d'épuisement ou sont tout simplement tués avant de pouvoir embarquer. Quant à la TEA, elle est ni plus ni moins boycottée par les pays arabes: le premier pas sans doute pour la compagnie vers un recul financier de plus en plus important.

Malheureusement peu instruits et frappés par les années, les Falachas rencontrent les plus grandes difficultés à s'adapter à une

société israélienne orthodoxe. Ne se voient-ils pas, à leur arrivée, forcés à une reconversion rituelle? Ne doivent-ils pas renoncer à leur prénom africain pour des prénoms hébreux? Les autorités israéliennes regroupent ensuite les familles autour de nouveaux patronymes. «Laura mystique qui a entouré leur venue fera-t-elle accepter la couleur de leur peau?»⁸⁴ Sortis des camps de réfugiés du Soudan, ils végètent maintenant dans des caravanes ou des HLM décatis, implantés à la périphérie des villes. Certaines écoles refusent même d'inscrire les enfants. Sortis de leurs lointaines vallées arides, ils doivent tout apprendre: ouvrir et fermer un robinet, passer de l'eau chaude à l'eau froide, commander le courant, allumer le gaz, se rendre au magasin, à la Sécurité sociale, à l'hôpital...

Les Falachas, ces Juifs exilés en Afrique, restent aujourd'hui des exilés en Terre promise. Ils vivent avec difficulté l'énorme fossé culturel et connaissent une intégration difficile dans la société israélienne. Ce drame humanitaire sera le sujet déclic du film franco-israélien *Va, vis et deviens* de Radu Mihaileanu, qui reçoit en 2005, le prix du meilleur film au Festival international de Copenhague.

Les choses sont sans doute en voie de s'améliorer depuis que, le mardi 28 février 2012 dernier, le président Shimon Pérès reçoit à sa résidence Zevadia Belaynesh, la première ambassadrice d'origine éthiopienne à représenter Israël dans son pays natal, et lui exprime ses vœux et encouragements à ce nouveau poste. Et le ministre Avigdor Liberman de se dire fier d'être le premier ministre israélien des Affaires étrangères à nommer un ambassadeur d'origine éthiopienne en Éthiopie, au nom de l'État d'Israël. Modèle d'intégration réussie, Belaynesh Zevadia est aussi un exemple de dévouement pour sa communauté. En 1985, quelques mois après son arrivée par l'Opération Moïse, elle propose ses services à l'Agence juive pour venir en aide aux nouveaux immigrants éthiopiens. Quelques années plus tard, elle décroche un master en études africaines à l'université hébraïque de Jérusalem, couronnant des études de sciences politiques. Ambitieuse, elle

franchit un nouveau cap en 1993, quand elle intègre le ministère des Affaires étrangères. Jusqu'ici, sa carrière diplomatique l'avait surtout menée aux États-Unis, où elle a travaillé pour les consulats d'Israël à Houston et à Chicago. Mais sa nomination à Addis-Abeba est surtout un message fort à sa communauté falacha, victime de discrimination. Confrontée au chômage et à la pauvreté, celle-ci vit reléguée dans des villes de seconde zone. Des dizaines de milliers d'Éthiopiens n'ont-ils pas récemment manifesté à Jérusalem pour dénoncer le racisme ?

« La décision de nommer comme ambassadeur Belaynesh Zevadia, continue Liberman, au-delà du fait qu'elle est une diplomate de talent, est un appel de circonstance à la société israélienne, aux prises avec la question du racisme envers les Éthiopiens. Nous sommes clairs et nous voulons lutter contre la discrimination. Vraiment, je tiens à le dire et à le redire : je suis très fier d'être le premier ministre israélien des affaires étrangères à signer cette nomination. Au sein du peuple d'Israël, on ne choisit pas quelqu'un pour sa couleur de peau ou son sexe, mais pour son talent et sa capacité à contribuer à la société. »

Le transport des Falachas vers Israël est gravé en lettres d'or dans le grand livre du souvenir de la TEA. Des navigants aux hôtes, aucun n'oubliera jamais le regard de l'enfant, de la vieille femme qu'ils ont aidés à monter et à se glisser dans un fauteuil. Glisser est bien le mot : les robes ne cachaient que des corps presque sans vie. Et de découvrir sous les robes à peine entrouvertes de certaines dames plus enveloppées, deux ou trois petits corps d'enfants, à l'aube de leur vie.

83 Le Mossad est le service de renseignements d'Israël.

84 Bernard Nantet, *À la découverte des Falashas*, éd. par Ochs, 1998, Payot (Coll. « Voyageurs », 351), p. 176.

Une mamy de cœur

Mouchka approche ainsi de la septantaine. Elle a gardé ses yeux bleus profonds et pétillants et sa belle chevelure. Elle attire toujours les regards par sa grâce naturelle, sa gaieté et son amour de la vie.

Depuis l'écroulement de la TEA et de la Sabena, elle reste la chef hôtesse principale des équipes qui lui ont été confiées. Présidente de l'AHAB, elle entretient encore et toujours des liens avec toutes et tous. Elle écoute, elle sort, elle organise, elle dit... L'équipage, elle ne l'a jamais quitté.

Définitivement pensionnée, Mouchka se glisse alors dans le sillage des artisans de la mémoire. Elle accepte de partager son parcours d'étudiante et de femme, porteuse d'une foi sans limite dans la liberté et la démocratie. Elle anime de nombreux débats dans les écoles de la Communauté française de Belgique, dans les écoles européennes de Bruxelles, avec des étudiants allemands... Elle accompagne des jeunes dans les camps d'Auschwitz, de Bergen-Belsen, de Blanckenburg, de Buchenwald, de Dora, d'Ellrich, de Mauthausen et de Ravensbrück. Elle répond toujours présente aux invitations à témoigner. Elle reste fidèle à son esprit de résistance à toute domination. Une résistance constructive qui la conduit vers l'autre.

Elle veut que son message passe. Grandes filles et grands garçons, tous sont pendus à ses lèvres. Elle leur apprend l'histoire, l'histoire en direct. Elle leur explique la négation des droits par l'occupant, la déshumanisation progressive et impitoyable de l'homme par l'homme dans les camps. Mais de la force de l'espoir, elle ne leur en dit rien, elle la vit devant eux. Elle rebondit avec eux. Toujours belle, élégante, heureuse de l'instant. Elle leur enseigne qu'il faut oublier le mot « jamais » et le remplacer par « ce sera demain ».

Au lendemain du projet *Retour aux sources de vies volées*⁸⁵, Mouchka s'inquiète de ce que les jeunes ont vu et retenu. La mémoire est-elle assurée? La démocratie comprise? « *Si je n'avais qu'une seule chose à*

leur dire, ce serait que nous sommes vulnérables et passionnés de justice silencieuse et que, devant le souvenir, nous sommes maîtres une seconde fois. Chaque génération refait le monde.»

Mouchka avait accepté ce voyage en car : huit jours à traverser l'Europe d'ouest en est, d'est au nord, du nord en ouest. Deux arrêts : Auschwitz et Ravensbrück. Cinq syllabes pour dire le néant. Personne ne se doutait de la fragilité de son dos. Le poids des années écrasait des vertèbres, malmenées jadis rue des Saussaies. Mouchka trouve des solutions à tout. Un gilet de dessous lui corsette le buste. Elle fait face aux pavés de la mémoire qui secouent les cœurs et les corps. L'enjeu est fort, le défi de taille : il faut parler à soixante adolescents, sélectionnés parmi d'autres ados du lycée de Waha, à Liège, de l'institut Notre-Dame de Bertrix et de l'athénée royal de la Louvière. Mettre des mots sur ce qu'ils reçoivent en plein visage et qui les rend muets. Il faut leur dire l'épaisse fumée noire des cheminées d'Auschwitz, assombrissant le ciel pendant plus de quatre ans, leur dire aussi les 132 000 dames et enfants détenus à Ravensbrück, dont plus de deux tiers ne sont pas revenus. Il faut qu'ils sachent l'unité, dans l'horreur, de ces crimes extrêmes, l'unité de toutes les victimes des crimes et du génocide nazis, des crimes politiques, des crimes contre l'humanité, des crimes de guerre. Qu'ils sachent aussi la fragilité du combat d'aujourd'hui contre la droite extrême. L'actualité leur montre la banalisation des votes pour l'extrême droite en Europe. La permanence d'actes de rejet de l'autre de par sa différence. Le balancement entre aujourd'hui et hier, entre ici et ailleurs, peut activer chez eux une conscience historique, point de départ indispensable d'un agir lucide dans le présent.

Dans l'intimité de ce *Retour aux sources*, l'émotion se dévêt. Les mots jaillissent, ils s'accrochent les uns aux autres, la portée se dessine et le discours apparaît. Des mots qui tremblent, qui hurlent et qui apaisent. Discours nacré, meurtrissures, espérances.

« Viens-là, chère Maud, tiens-moi dans mes souvenirs. Le courant passant entre toi et moi, je revois ma jeunesse. J'avais ton âge et j'étais privée de liberté. Pour notre pays.

Et Charlotte et Rodrigo de la fleurir et de lui dire :

“Un bouquet de quelques fleurs, de pensées et de larmes,

C'est tout ce que j'ai.”

Il fait froid, un froid à rendre le cœur rigide comme de la pierre.

Ce que je vois, ce que j'entends,

Je me retiens pour ne pas le pleurer.

De nuit comme de jour, je ne cesse de penser encore.

Il nous faut changer nos valeurs

Ou plutôt les retrouver.

Retrouver pourquoi nous sommes-là,

Pour qui nous sommes-là.

Il est grand temps de rallumer les étoiles. »

De ce *Retour aux sources de vies volées*, aucun ado ne sortit indemne. En ambassadeurs, ils se sont transformés, portant haut les bannières de la démocratie et de la liberté. Jeunes vecteurs de citoyenneté, alliant le souvenir à la méditation, le travail de mémoire à l'action.

Quelques jours avant Noël 2012, Mouchka ouvre sa porte à Pierre, âgé de quinze ans et demi. Elle va partager avec lui, comme avec tant d'autres jeunes, des moments d'hier. L'hôtesse qui les accueille l'un et l'autre est loin de penser que ce sera son dernier témoignage. Mouchka est belle, comme à l'habitude. La couleur de ses cheveux dore son visage : elle porte des lunettes du même ton. Autour du cou, une soie nouée avec classe. En harmonie de bleu comme toutes les soies portées en vol. Pierre n'est pas timide. Il a préparé la rencontre qui se fait dans le cadre d'un travail scolaire. Il lit énormément, élargit ses lectures par des visites de musées. *L'Imperial War Museum* de Londres l'a fasciné. Il a vu bien des films mais Mouchka est le premier témoin qu'il approche dans la chaleur d'un intérieur familial.

Il a tout construit: les premières questions balayent le temps d'hier. Puis vient l'enregistrement de la voix de Mouchka au départ des points qui lui semblent les plus forts. L'émotion les rapproche. L'un et l'autre ont quitté l'espace un peu comme si Mouchka le prenait par la main vers ses compagnons d'hier, les marches dans la nuit, les barbelés, les hurlements des kapos, les chiens, les corps, les malheureux corps affaiblis, épuisés, sans vie. La lumière, le retour, l'envol.

Quelques jours plus tard, Pierre écrit: « Mouchka était une dame très enthousiaste et passionnée par ce qu'elle faisait. Je ne l'ai rencontrée (hélas) qu'une seule fois, lors d'une interview pour mon cours de français et déjà son énergie m'avait frappé. Cette matinée du 15 décembre 2012 fut pour moi une matinée très agréable et riche en découvertes. Nous avons discuté de la Deuxième Guerre mondiale, et plus particulièrement de son expérience personnelle. C'était fort triste et émouvant, mais j'ai appris beaucoup de choses, notamment sur les conditions de vie au camp. Je me souviens spécialement de ceci :

- *Mouchka, que faisiez-vous exactement, la journée, au camp?*
- *Nous étions en commando de travail. Le commando du sable, par exemple, qui était fait pour nous abrutir. Sous les hurlements des kapos, l'aboiement des chiens, il fallait creuser un trou, enlever le sable d'un côté et reboucher le trou. On faisait ça l'une derrière l'autre. Nous étions complètement abruties. Nous nous demandions à quoi nous servions. À rien du tout.*
- *Dans les baraquements, Mouchka, vous étiez parfois presque mille. L'amitié entre les détenues était-elle possible?*
- *Oui, elle est possible tant que la santé est encore en nous. Mais dès que nous commençons à perdre nos forces et que nous perdions notre esprit parce que nous étions abruties, par l'atmosphère, par tout, des tensions nous séparaient.*
- *Pour terminer, Mouchka, en quoi rencontrer les jeunes est-il si important pour vous?*

- *Je trouve que cette dernière guerre est tellement incroyable. Elle a été non seulement une guerre politique mais l’affirmation de la supériorité d’une race, la race aryenne. C’était affreux. Cette guerre a été le summum. Je crois que malheureusement en ce monde, on en a pris copie. Quand j’ai travaillé dans la résistance je me suis dit : je serai arrêtée. Et comme tout prisonnier, mise dans une cage, dans une prison mais une prison normale. Mais pas subir tout ce que nous avons dû subir jusqu’à la déshumanisation. Nous avons perdu toute notre identité. Voilà ce que je veux dire aux jeunes.*
- *Merci beaucoup, Mouchka.*”

J’aurai bien aimé la revoir mais le destin en a décidé autrement. En tout cas, je garderai toujours un si beau souvenir de Mouchka.»

Mouchka et Pierre se sont quittés. Un jour comme les autres.
Un jour pas comme les autres.

85 Retour aux sources de vies volées, est un projet parrainé par le Ministre président de la Communauté française, Hervé Hasquin, en 2002-2003, qui a rassemblé, pendant sept jours, une trentaine de jeunes de trois établissements scolaires différents et trois medias pour les guider. Le passage des témoins, Maryla Michalowski-Dyamant, Mouchka Stassart et Simon Gronowski devenant fusionnel.

Épilogue

Mesdames et Messieurs,
Nous vous prions de vous préparer au débarquement,
Emporter avec vous, tout ce que vous avez glissé dans vos bagages,
Le vol fut intense,
Nous avons traversé des zones de turbulence,
Nous avons volé à de hautes altitudes,
Il a fait venteux, beau ou couvert.
Nous regrettons de devoir interrompre ici notre service,
En cas d'éventuelles dépressions, des masques sont à votre disposition.
Respirez normalement.
Au besoin, enfiler les gilets de sauvetage.
Nous vous remercions de votre compréhension.
Nous espérons que vous avez fait bon voyage.

Mouchka,
Je vous le dis, j'aime la vie

Mouchka a rejoint Marcel ce vendredi matin, 4 janvier 2013.
Le dernier acte de sa vie, « nous parler », elle a pu, en grande dame, le jouer.
Jouer avec les étoiles et vivre dans le ciel.

Bibliographie

Archives

Archives familiales du comte Jacques le Grelle.

Archives familiales Sabena de Christophe Sckuwe

Archives familiales d'Amanda Stassart, album de photos, coupures de presse.

Archives Mémoire et paix, Claire Pahaut

Dossiers d'Agents de Renseignements et d'Action, ARA, Sûreté de l'Etat Londres.

CEGES, AA 1333, fardes: Amanda Stassart, Aline Ugeux et comte Jacques le Grelle.

Coupures de presse Jacques Desoubrie, CEGES, dépôt Belgrade, BD KD 591.

Rapport de l'agent le Grelle, dit Jérôme, La Ligne Comète, arch. fam.

Ouvrages de références

P. Aron et J. Gotovitch, *Dictionnaire de la Seconde Guerre mondiale en Belgique*, Bruxelles, éd. André Versaille, 2008.

P. Miannay, *Dictionnaire des agents doubles*, Paris, Le Cherche-Midi, 2005.

Des sabéniens racontent..., Association du Personnel de la Sabena, asbl, édité. L. Hulin, Steenokkerzeel, sd.

B. Henry et J. Francis, *S.M. le Roi Baudouin au Congo Belge et au Ruanda-Urundi*, Touring Club Royal du Congo Belge, Anvers, éd. Sheed & Ward, 1955.

E. Verhoeyen, «Agents doubles et triple jeu: la pénétration des services secrets allemands par le service de renseignements français en Belgique (1936-1940)», dans: *Radicalités, identités, patries: hommage au professeur Francis Balace*, textes rassemblés par Alain Colignon, Catherine Lanneau et Philippe Raxhon, Liège, éd. de l'Université de Liège, 2009, p. 203-214.

Sites web

www.cometeligne.com

www.evasioncomete.org

<http://theescapeline.blogspot.fr/>

Table des matières

Prologue	p. 9
Aussi loin qu'elle s'en souviene...	p. 15
Mouchka	p. 17
Paris, c'est la vie	p. 23
Diane	p. 37
Où suis-je ?	p. 57
Nuit et brouillard	p. 63
Rentrer mais où ?	p. 85
D'ici à là	p. 97
Aussi loin elle s'en ira...	p. 107
Jouer avec les étoiles	p. 109
De la forteresse volante au goéland argenté	p. 113
La tragédie de Gander	p. 115
D'un aéroport à l'autre	p. 119
Ambassadrice de la Belgique auprès du Roi	p. 125
Une hôtesse	p. 135
Elle ne s'arrête pas...	p. 145
Un nouveau challenge	p. 147
Les dames de Mauritanie	p. 155
Les Falachas	p. 161
Une mamy de cœur	p. 167
Épilogue	p. 173
Bibliographie	p. 174

Cet ouvrage réalisé à compte d'auteur
a pu voir le jour grâce à la contribution de :

La Fondation Auschwitz
L'École Européenne Bruxelles III (eeb3)

Deux associations d'anciens membres
du personnel navigant

- Des civils : Old Flyers Club
- Des militaires : Vieilles Tiges de l'Aviation Belge

Deux compagnies aériennes : Sabena et Trans Europeans Airways,
La province Brabant Wallon



Ce livre est vendu au profit du travail de mémoire de
« l'Atelier Théâtral 8 mai », Athénée Léonie de Waha à Liège,
dont Mouchka Stassart est la marraine.

Mise en page : McArnolds Group / José-Noël Doumont

Editeur responsable : Claire Pahaut
claire.pahaut@skynet.be - Tél. : +32 2 742 00 75

Mai 2013



17 février 1943. **Amanda Stassart**, surnommée *Mouchka*, comme chantonnait sa maman, s'éveille à ses 20 ans. Elle est seule dans une grande pièce, dans les bureaux de la Gestapo, rue des Saussaies à Paris. Au centre, une table et, derrière la table, un officier jusque-là inconnu. Son expertise : briser les corps. L'esprit suivra et la langue se déliera. Il reprend l'interrogatoire à ses débuts. ..

Avoir 20 ans et vivre son pays occupé est suffisant à une certaine jeunesse de France et de Belgique pour entrer dans un réseau de résistance, y accepter les règles et les défis. Mouchka est de ceux pour qui *La Liberté* est à ce prix. Cette passion, elle la cultive toute sa vie. Jouer avec les étoiles et vivre dans le ciel, elle en fera un métier. Toujours belle et élégante, heureuse de l'instant. Ce livre en est le chant.

Privée de maternité, elle passe les vingt dernières années de sa vie entourée de jeunes. Elle leur apprend l'histoire en direct. Leur explique l'installation du déni des droits, la déshumanisation progressive et impitoyable de l'homme par l'homme. Ne leur dit rien de la force de l'espoir ; la vit devant eux, rebondit avec eux. Ce livre est à eux.



Professeur d'histoire dans l'enseignement secondaire puis chargée de mission à la coordination pédagogique *Démocratie ou barbarie*, **Claire Pahaut** s'est, depuis le Cinquantième anniversaire de la Libération, engagée avec des jeunes sur la route de la mémoire. Education à la citoyenneté et à la paix sur base de rencontres intergénérationnelles avec les rescapés des grands conflits mondiaux du XX^e siècle, Seconde Guerre mondiale et génocide au Rwanda. A ce jour, pensionnée, elle maintient sa collaboration au *Groupe Mémoire* et porte le combat des anciens jusque dans l'assemblée du sénat. Elle poursuit, à la Direction générale du service des victimes de guerre, un travail de recherche et d'identification des dames déportées au camp de Ravensbrück, prisonnières politiques, Juives, Tziganes, otages mais aussi collaboratrices, fichées *indignes*. Chacune ayant son histoire particulière.

Après la publication de *Nina Erauw, Je suis une femme libre*, dans *Les Carnets de la Mémoire*, Hainaut Culture et Démocratie, en 2009, elle entreprend d'écrire avec et pour Mouchka Stassart, *Je vous le dis, j'aime la vie*. Mouchka restant pour elle et pour les jeunes, l'image d'une féminité toute en harmonie, faite d'intuition, d'intelligence, de fair-play et de droiture, et d'un immense plaisir de vivre. Une amie.

Prix de vente : 25 €